

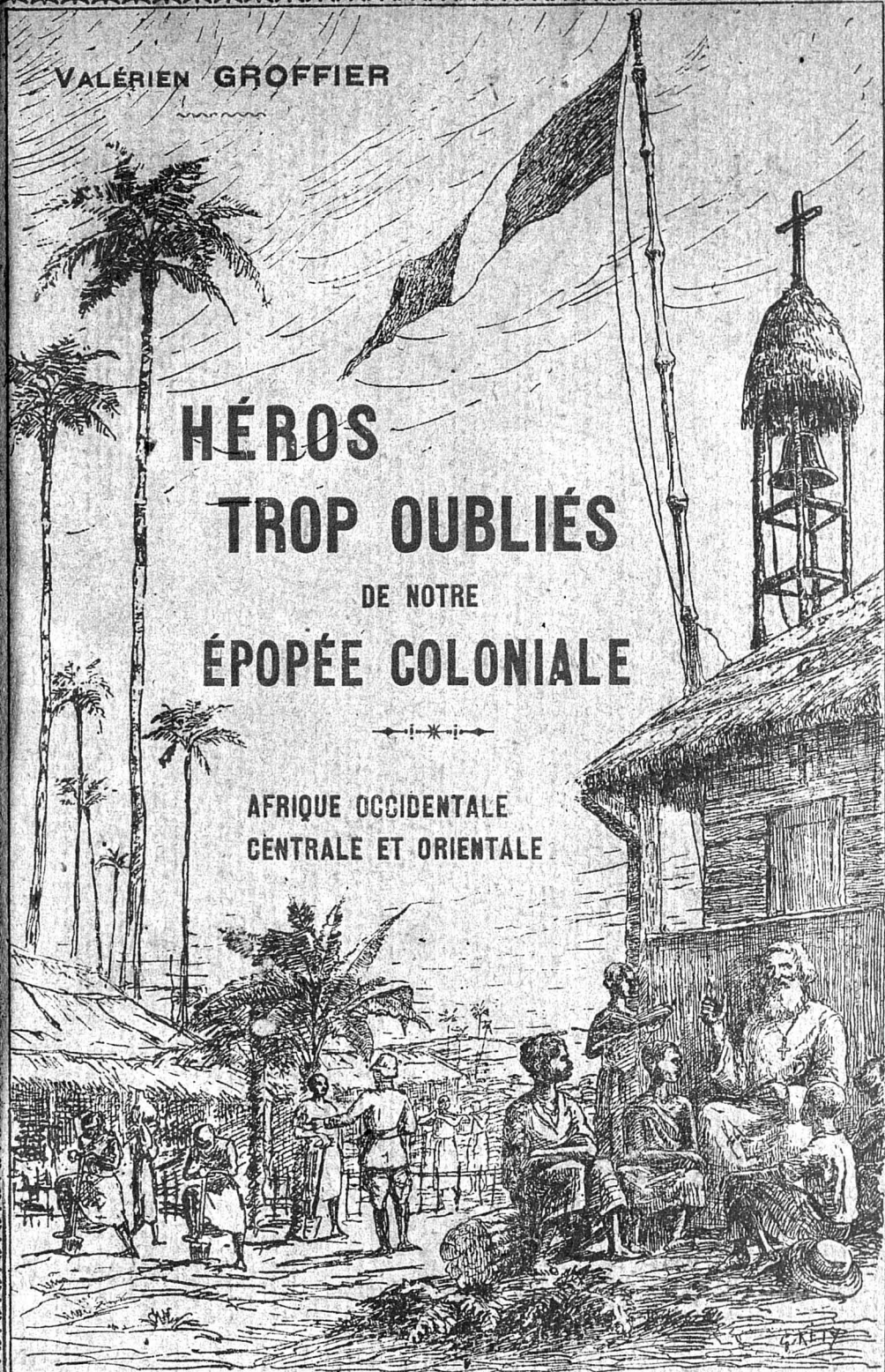


VALÉRIEN GROFFIER

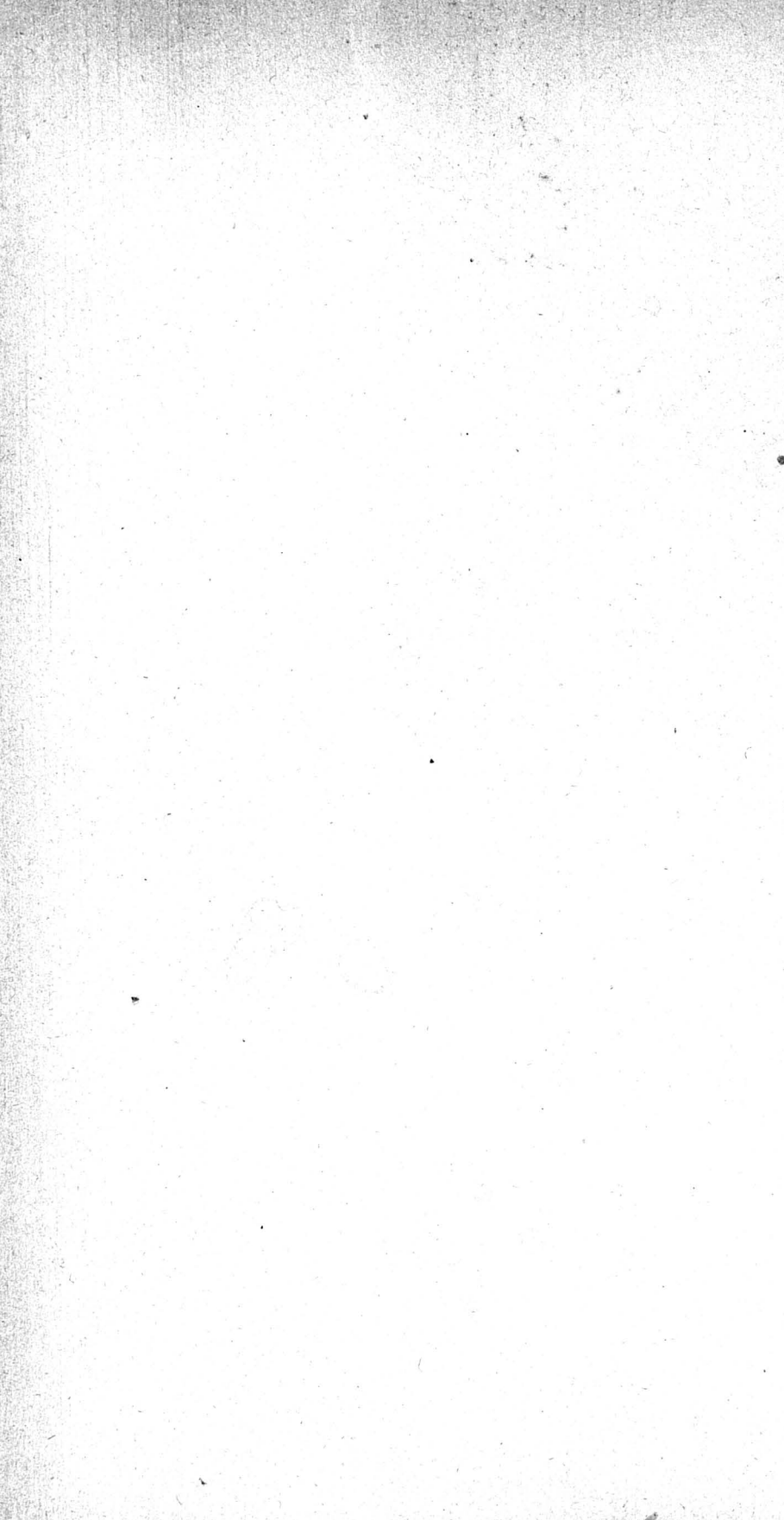
HÉROS TROP OUBLIÉS

DE NOTRE
ÉPOPÉE COLONIALE

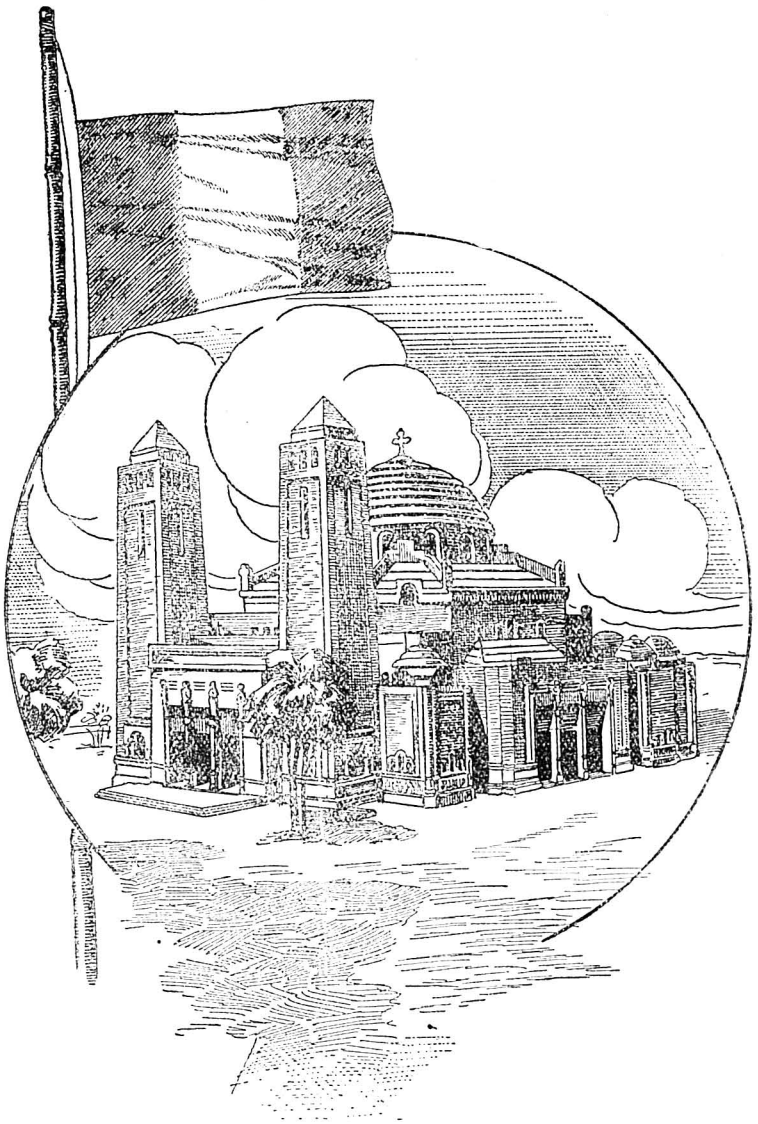
AFRIQUE OCCIDENTALE
CENTRALE ET ORIENTALE



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE ❖ LYON-PARIS



HÉROS TROP OUBLIÉS
DE NOTRE ÉPOPÉE COLONIALE



LA BASILIQUE DU SOUVENIR AFRICAÏN A DAKAR (Sénégal),
élevée à la mémoire de tous les enfants de la patrie française
— missionnaires, soldats, fonctionnaires, colons, explorateurs, —
tombés sur le Noir Continent ou engloutis dans ses fleuves,
dans ses lacs, dans ses mers.

(Voir p. 48.)

VALÉRIEN GROFFIER

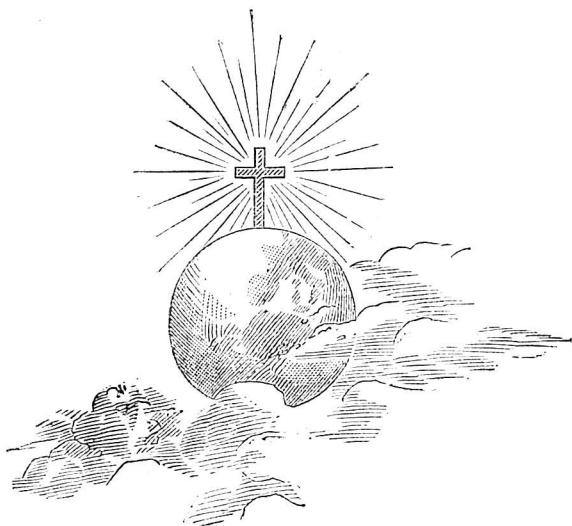
*Chevalier de St-Grégoire-le-Grand et du St-Sépulcre, Officier d'Académie, Commandeur de St-Sylvestre,
Secrétaire Général de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon.*

HÉROS TROP OUBLIÉS

DE

NOTRE ÉPOPÉE COLONIALE

AFRIQUE OCCIDENTALE, CENTRALE ET ORIENTALE



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON

3, Place Bellecour, 3



PARIS

5, Rue Garancière, 5

1928

1950



Reproduction d'un croquis de Mgr Le Roy.

LE KIBO (le Blanc)

point culminant (6.130 m.) de tout le continent africain ;
l'un des deux sommets suprêmes de la montagne du Kilima-Ndjaru,
sur laquelle le divin sacrifice fut offert pour la première fois
le 2 septembre 1890 et la croix plantée le lendemain
à 4.800 mètres d'altitude.

(Voir pp. 120 et 122.)

PRÉFACE



Les « héros trop oubliés » dont nous entreprenons de chanter les louanges, ce sont nos MISSIONNAIRES — Prêtres, Frères, Sœurs — qui, sous les cieux étrangers et jusqu'aux extrémités du monde, ont — tout en remplissant à la perfection leur ministère sacré — puissamment contribué à la formation et à la consolidation de notre empire colonial. Ces sublimes serviteurs de Dieu ont été d'admirables serviteurs de la France dans toute la mesure compatible avec l'accomplissement de leur mandat surnaturel.

Leur bienfaisante action patriotique en Algérie, en Tunisie, au Soudan, à Madagascar, a déjà été exposée dans un premier volume.

Les pages suivantes vont nous les montrer remplissant le même noble rôle dans les Territoires africains qui, soit le long du littoral atlantique, soit dans le centre du Noir Continent, soit sur la côte orientale, sont des prolongements de la France.

VALÉRIEN GROFFIER

Lyon, 1^{er} mars 1928.

Secrétaire Général de la Propagation de la Foi
(au service de l'Œuvre depuis le 1^{er} mars 1876).



LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MAURIN

Archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules.



ARCHEVÊCHÉ DE LYON

1, place de Fourvière, 1

Lyon, le 4 mars 1928.



CHER MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

Je viens de lire avec une profonde édification les bonnes feuilles du livre que les amis des missions vous ont demandé avec instance de publier : *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale.*

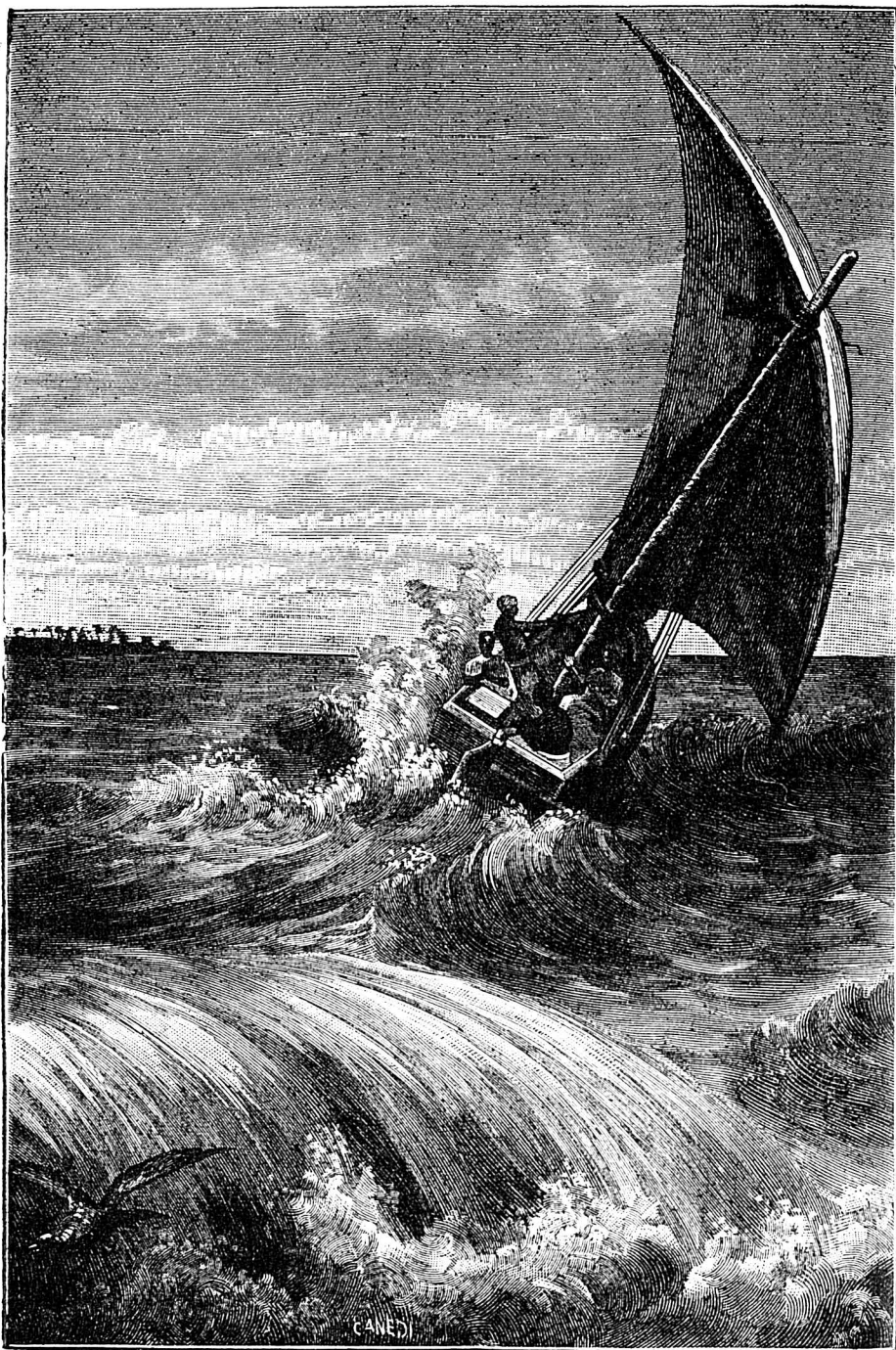
Au cours d'une longue vie consacrée depuis cinquante-deux ans à notre belle Œuvre de la Propagation de la Foi, vous n'avez cessé d'être en contact avec nos vaillants missionnaires. Ayant eu chaque jour l'occasion d'admirer leurs travaux, vous avez tenu à les faire connaître. Leur dévouement ne se propose que de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ; mais il est bon que ceux qui les voient à l'œuvre montrent au public les merveilles que la flamme apostolique leur fait accomplir et les services signalés qu'ils rendent à l'Eglise et à la France. Votre livre ranimera, j'en ai la douce confiance, la générosité des fidèles pour les missions. Aussi, c'est de tout cœur que je demande à Dieu de le bénir.

Veillez agréer, cher Monsieur le Secrétaire Général, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

† L.-J. CARDINAL MAURIN
Archevêque de Lyon

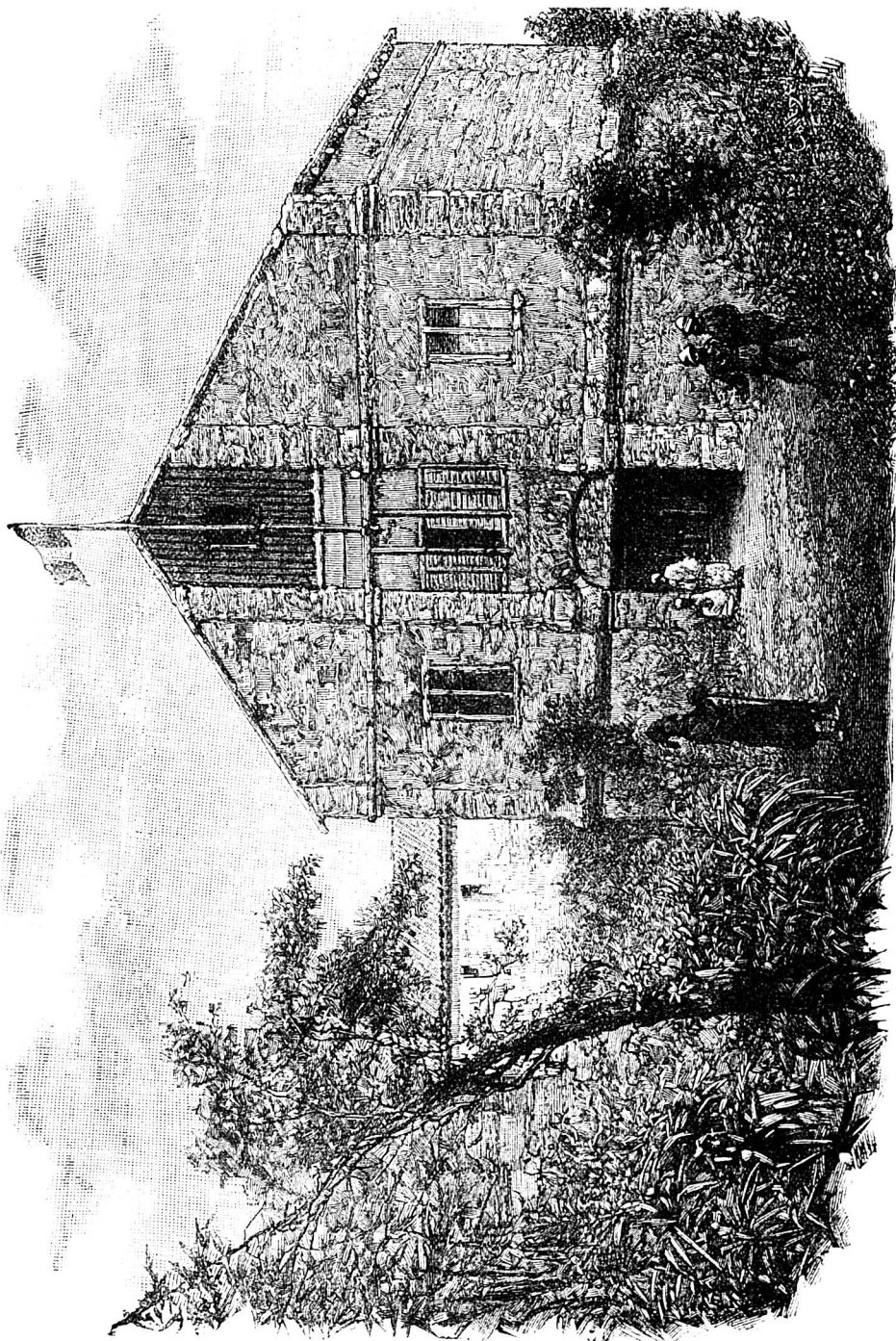
A MONSIEUR VALÉRIEN GROFFIER

Secrétaire Général de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.



EN MER. — UN COUP DE VENT.

Afrique Occidentale
Française



SÉNÉGAL. — FORT DE KITA

à 1400 kilomètres du littoral ; sur le Taklooy. L'une des deux branches mères du fleuve Sénégal. (Voir p. 28.)

AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

SUR l'interminable littoral atlantique qui, durant 5.000 kilomètres, dessine sa courbe alternativement saillante et rentrante depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à l'embouchure du Congo, nous ne trouverons, en fait d'ouvriers apostoliques, dans les territoires soumis à notre drapeau, que les membres de cinq familles religieuses : la Congrégation du Saint-Esprit et les Missions Africaines de Lyon, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, de l'Immaculée-Conception de Castres et de Notre-Dame des Apôtres de Lyon. C'est à ces missionnaires et à ces religieuses qu'est dévolue la tâche auguste de régénérer matériellement et moralement les populations noires du Sénégal, de la Guinée, de la Côte-d'Ivoire, du Dahomey et du Congo.

GUINÉE

~~~~~

**A** la suite des découvertes et des entreprises coloniales des xv<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, l'Afrique avait paru s'ouvrir à l'exploitation européenne, qu'on est convenu d'appeler, entre nous, du nom de Civilisation. En ce temps-là, la « chrétienté » avait un certain sentiment de sa responsabilité, une certaine idée de sa mission surnaturelle, et nulle conquête de pays nouveaux n'était regardée comme complète si le christianisme n'y était pas installé. C'est par ce moyen que le Portugal, en particulier, se fit en Afrique un immense empire. Mais, peu à peu, sous la pression des idées antireligieuses, les missions furent abandonnées, les colonies aussi.



La civilisation du Noir Continent allait être, de ce fait, retardée de plus d'un siècle.

Le silence se fit sur les côtes d'Afrique et, jusque vers 1850, l'Europe n'y était représentée que par quelques comptoirs.

Étendue si près de nous comme un bloc énorme, impénétrable à toute action profonde, et chargée de je ne sais quel caractère de malédiction antique, l'immense terre de Cham paraissait devoir rester indéfiniment abandonnée, bonne tout au plus à approvisionner d'esclaves le reste du monde.

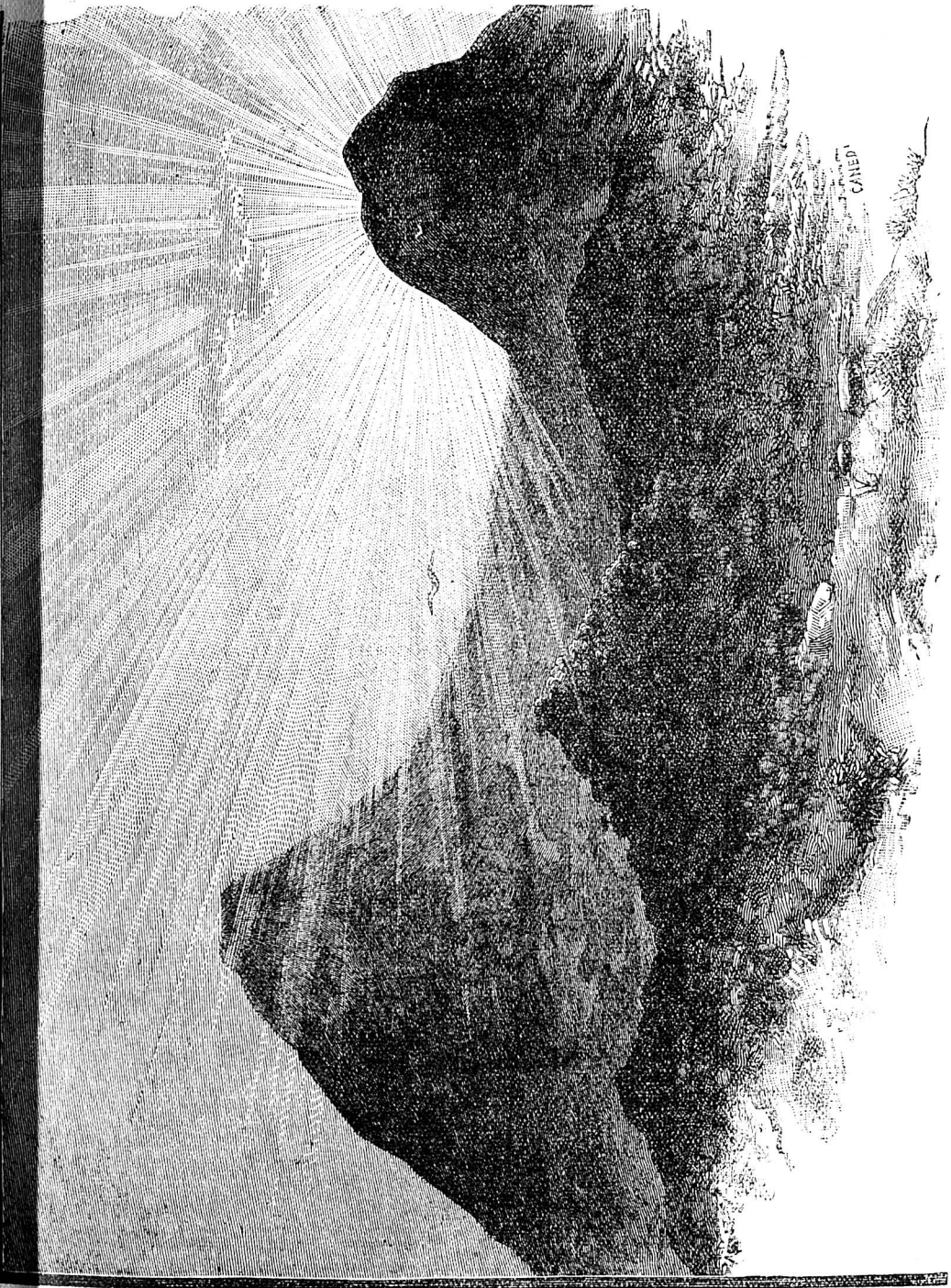
D'où lui vint le salut?

Il lui vint du côté que, sûrement, la Politique, la Science et la Religion elle-même n'auraient jamais soupçonné.

## LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

LE 14 avril 1804, dans la famille d'un rabbin de Saverne, venait au monde un enfant auquel on donna, en le circoncisant, le prénom de Jacob. C'est à ce fils d'Israël que la Providence réservait la gloire de reprendre les missions catholiques d'Afrique; c'est lui qui devait être l'initiateur du grand mouvement de propagande religieuse commencée en 1843 et aujourd'hui aboutissant aux admirables résultats que nous pouvons constater : le Continent Noir partout cerné, pénétré, pris d'assaut par ces soldats d'avant-garde de l'Église catholique qui s'appellent les missionnaires et qui, sans compter les Frères, les Religieuses et les catéchistes indigènes, y travaillent au nombre de plus de 3000.

Converti à la foi chrétienne, baptisé le 24 décembre 1826, François-Marie-Paul Libermann entra au séminaire de Saint-Sulpice. Mais des épreuves cruelles différèrent son admission au sacerdoce. Il ne fut ordonné prêtre qu'en 1842. Tout aussitôt il se trouva amené, presque à son insu, à former avec le P. Le Vasseur (de l'île Bourbon) et le P. Tisserant (de l'île Saint-Domingue) une Congrégation nouvelle spécialement vouée à l'évangélisation de la race noire.



O Oriens, veni et illumina sedentes in tenebris et umbra mortis ! — DEVISE ÉPISCOPALE DE MGR LE ROY. (Voir p. 138.)

Visiblement bénie de Dieu, la Société du Saint-Cœur de Marie prit en quelques années un essor extraordinaire. En 1848, elle recueillit dans son sein les derniers membres de l'antique et vénérable Institut des Spiritains, quasi mourant, mais du moins muni depuis longtemps du précieux avantage de l'existence légale : approbation du Saint-Siège, reconnaissance du gouvernement.

La Congrégation Spiritaine ou du Saint-Esprit avait été fondée le jour de la Pentecôte de l'année 1703 par un jeune diacre breton, Claude Poulard des Places. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle s'était organisée, développée, avec l'approbation des autorités ecclésiastique et civile, et ses membres, « voués aux ministères les plus délaissés près des fidèles et des infidèles », s'étaient disséminés non seulement en France, mais encore dans les colonies françaises (Acadie, Terre-Neuve, Guyane, Sénégal, Inde) et même en Indo-Chine et en Chine.

Frappée, ruinée et dispersée à la Révolution française, elle fut un moment réduite à n'avoir plus qu'un homme, mais qui en valait plusieurs, ce P. Bertout dont on verra plus loin les étonnantes aventures : naufragé sur les côtes du Sahara, pris par les Maures et vendu à Saint-Louis du Sénégal, alors aux Anglais. Il avait trouvé moyen de se tirer de toutes ces mains ennemies et de contribuer à ramener la colonie à la France. Dès que la paix fut rendue à l'Église, il reconstitua sa Congrégation, lui obtint de nouveau l'approbation officielle et recommença ses œuvres en fournissant des apôtres au domaine colonial qui nous restait. Mais, de plus en plus affaiblie, la petite Société spiritaine n'arrivait pas à pourvoir de prêtres en nombre suffisant les pays qui lui étaient confiés. Elle se trouva amenée tout naturellement à fusionner avec la jeune et prospère Société du Saint-Cœur de Marie.

Poursuivant un but identique, les enfants des deux familles s'étaient souvent rencontrés sur les mêmes champs d'apostolat. Ils étaient tout disposés à fraterniser et, pour sceller l'union, le P. Monnet, supérieur du Saint-Esprit, ayant spontanément résigné ses pouvoirs, le P. Libermann fut, à l'unanimité, élu

supérieur général de la double Congrégation, désormais unique, des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (24 août 1848).

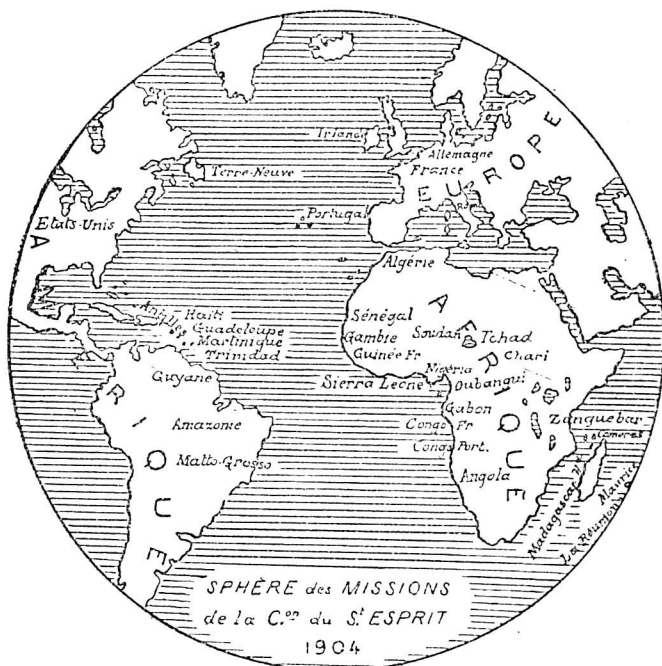
Et, moins de quatre ans plus tard, lorsque, le 2 février 1852, n'ayant pas encore accompli la quarante-huitième année de son âge, mais parvenu déjà aux plus hauts sommets de la sainteté, ce fils d'un pauvre pasteur israélite d'Alsace rendit



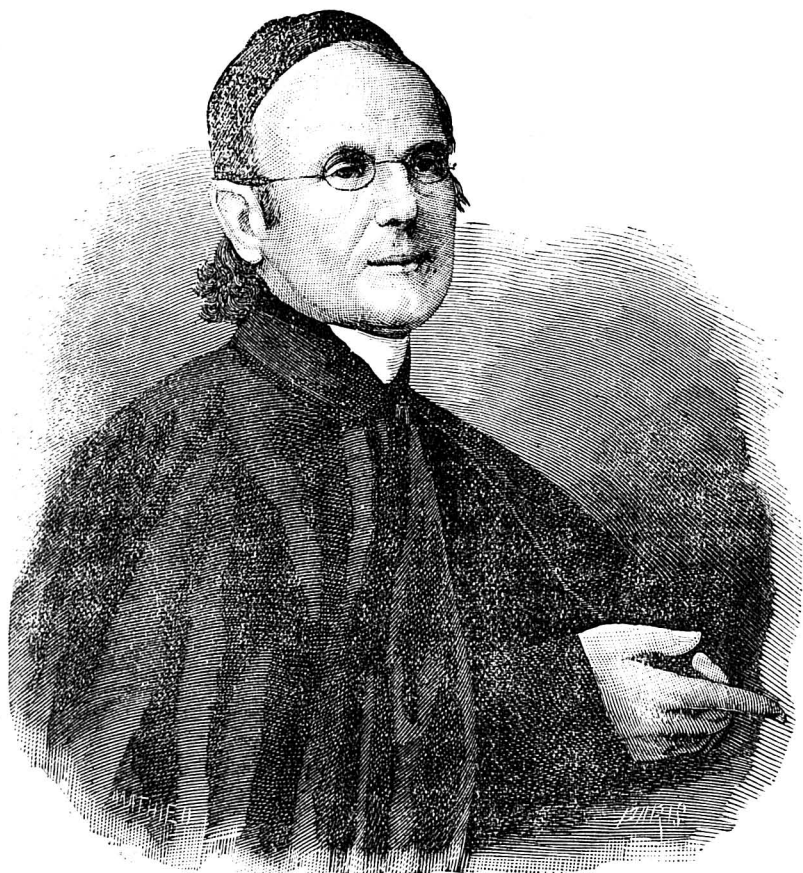
François-Marie LIBERMANN (1804-1852)  
sur son lit de mort ; d'après un dessin de Mgr de Ségur.

à Dieu son grand esprit et sa belle âme, sa mort fut pleurée dans le monde entier, car la famille dont il était le père avait déjà essaimé au Couchant et au Levant, jusqu'à la mer des Antilles d'un côté, jusqu'au golfe du Bengale de l'autre. Ses enfants prêchaient l'amour de la France et les promesses du testament divin, non seulement sur les plages occidentales du Noir Continent, mais encore dans l'Archipel américain et sur les lointains rivages africains et asiatiques baignés par l'Océan Indien. — *Laus Deo!*

Dans l'immense champ apostolique confié aux Pères du Saint-Esprit, douze territoires font partie du domaine colonial de la France : Diego-Suarez, Majunga, les petites îles malgaches, Sénégal, Guinée française, Gabon, Brazzaville, Oubangui-Chari, Saint-Pierre et Miquelon, Guadeloupe, Martinique, Guyane française.



Hélas ! depuis le P. de Régner, originaire d'Alençon, qui tomba le premier au Cap des Palmes, le 29 décembre 1843, d'innombrables enfants du Vénérable Libermann devaient féconder les missions spiritaines par leurs sacrifices allant jusqu'à la mort, terrassés par les fièvres et les autres maladies tropicales, engloutis dans la mer ou dans les fleuves, épuisés par les privations, mangés par les fauves, massacrés par les sauvages.



Ignace SCHWINDENHAMMER (1818-1881)

deuxième Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit  
et du Saint-Cœur-de-Marie ;

très zélé promoteur du développement des missions spiritaines  
pendant ses trente années de généralat.

Né à Ingersheim près Colmar (Alsace), le 13 février 1818 ;  
mort à Paris le 6 mars 1881.

# SÉNÉGAL



LE Sénégal est le plus ancien fleuron de notre couronne coloniale, la première parcelle de cet empire français d'outre-mer « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». En effet, selon une tradition constante, dès l'année 1364, des navigateurs normands avaient formé divers établissements commerciaux le long de la côte occidentale d'Afrique entre le cap Blanc et le cap Sainte-Marie de la Gambie.

Au cours des cinq siècles et demi qui se sont écoulés depuis cette première prise de possession, nos droits de propriété furent (on le croira sans peine) bien des fois contestés, reconnus, violés, reconfirmés, puis recontestés, reviolés... Tous ces avatars sont fastidieux et embrouillés ; nous n'en voulons retenir qu'un détail, dont la place est ici tout indiquée.

## I. — DEUX PAGES D'HISTOIRE OUBLIÉES : SAINT-LOUIS ET DAKAR.

SAVEZ-VOUS que, si le Sénégal fut repris de vive force sur les Anglais par le duc de Lauzun le 30 janvier 1779, c'est aux patriotiques instances des « Prêtres du Saint-Esprit » qu'on le doit ?

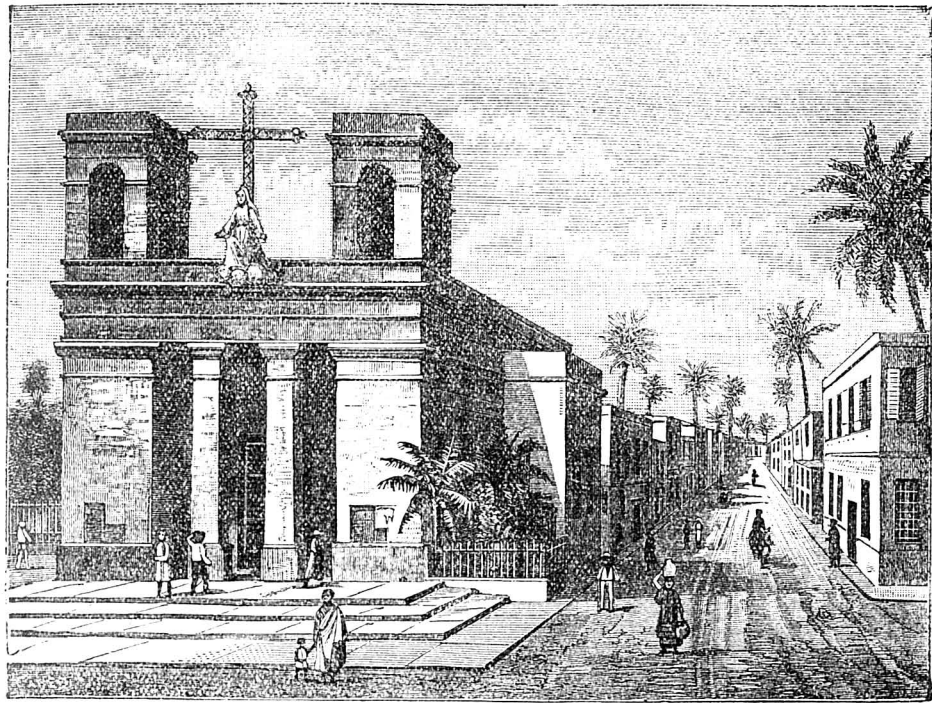
Encore un point d'histoire oublié.

Laissez-moi donc rappeler qu'en 1758 nos voisins d'Outre-Manche s'étaient emparés de Saint-Louis et de Gorée. Forcés de se rendre, les colons, comme condition première de la capitulation, avaient exigé et obtenu l'assurance qu'ils pourraient pratiquer librement la religion catholique. N'ayant ni église, ni pasteur, ils y suppléaient de leur mieux en se réunissant chaque dimanche chez l'un d'eux pour assister à



une « messe sèche » le matin, aux vêpres le soir. Mais l'absolue privation de tout ministère sacerdotal leur pesait fort. Ils réussirent enfin à faire parvenir leurs doléances à Paris et leur appel fut entendu.

Deux jeunes « Spiritains », les PP. Bertout et de Glicourt, volent au secours de ces brebis délaissées. Ils s'embarquent



SÉNÉGAL. — CATHÉDRALE DE SAINT-LOUIS.

à Rochefort (24 avril 1778), pleins d'un saint enthousiasme qui ne leur laisse rien pressentir des entraves de toute sorte que les éléments et les hommes allaient opposer à l'exécution de leur projet. Au moment d'atteindre leur destination, ils échouent sur le banc d'Arguin (auquel le naufrage de la *Méduse* devait, quarante ans plus tard, donner un si lugubre renom). Par un bonheur miraculeux, ils réussissent à atteindre la côte saharienne ; hélas ! c'est pour tomber aux mains des Maures, pirates du désert. Ils sont dépouillés de tout et ne

recouvrent la liberté qu'après le paiement d'une rançon de deux guinées par tête obtenue à grand'peine du gouverneur de Saint-Louis. Les voilà enfin parmi leurs compatriotes. Mais leurs tribulations ne sont pas finies. Au mépris des stipulations jurées, le gouverneur leur interdit de célébrer la sainte messe et finalement les expulse. Ce coup de force arbitraire allait amener un dénouement inespéré.

Ne pouvant remplir leur mission, les deux prêtres se rembarquent pour la France, rentrent à Paris, obtiennent audience du comte de Sartines, ministre de la marine, lui font part de ce qu'ils ont vu, entendu, remarqué, à Saint-Louis ; ils insistent notamment sur le pitoyable état de son fort. Une escadre de seize bâtiments est aussitôt équipée à Lorient, et, quelques semaines plus tard, les Anglais, attaqués à l'improviste, capitulaient à leur tour ; la colonie sénégalienne redevenait française, le drapeau français était réarboré, le duc de Lauzun nommé gouverneur et le P. de Glicourt, préfet apostolique.

Survint la tourmente révolutionnaire. Le Sénégal fut reperdu, puis réoccupé, repris, réorganisé, au milieu de difficultés qui paralysaient la bonne volonté des mieux intentionnés, des plus robustes, des plus vaillants. Pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la situation, à tous les points de vue, ne cesse d'être lamentable.

\* \* \*

Dès l'année 1843, Libermann avait envoyé une dizaine de missionnaires à la Côte occidentale d'Afrique. Quelques mois plus tard, on venait lui apprendre que tous avaient succombé. Il ne se décourage pas. Il remplace les disparus par des recrues nouvelles et leur donne pour chef un homme tout rempli de l'esprit de Dieu, le P. Tisserant. Le P. Tisserant s'embarque à Toulon, sur la corvette à vapeur le *Papin*. A la hauteur du cap Mogador, une tempête éclate, si furieuse, si soudaine, qu'il a juste le temps de donner une absolution collective aux cent cinquante hommes de l'équipage et le baptême à un juif qui demande cette grâce. Il avait à peine achevé

les paroles sacramentelles qu'une lame géante l'emportait...

A Tisserant, succède un autre saint, Benoît Truffet. Pour qu'il soit mieux à même que ses prédécesseurs de vaincre les obstacles, le Saint-Siège l'arme d'un énorme surcroît d'autorité : caractère épiscopal et juridiction sur toute la côte occidentale, de Saint-Louis à Loanda. Il débarque à Gorée. Six mois après, il était mort.

Et, ainsi, la terre d'Afrique paraissait s'obstiner à dévorer, sans être jamais rassasiée, ceux qui ne venaient à elle que pour lui parler de paix et de bonheur.

L'avènement du commandant Faidherbe au gouvernement du Sénégal (1854) tira enfin la colonie de la désolation où elle végétait. Il commença par s'assurer le concours des missionnaires, qui, naturellement, ne lui fut pas marchandé.

L'un d'eux, le P. Barbier, curé de Saint-Louis, pénétré de l'idée qu'un bien immense résulterait du concours harmonique des deux puissances politique et religieuse, venait justement d'adresser au ministre de la marine un rapport complet sur le Sénégal, sur son état social et sur les remèdes (écoles, ateliers, ouvriers, crèches, asiles, hôpitaux) que les missionnaires et les religieuses catholiques étaient seuls en mesure d'opposer aux maux créés par le fétichisme, l'immoralité et l'ignorance.

Déjà les pionniers de l'Évangile avaient enrichi la colonie de fondations remarquables : Dakar, Ngazobil, Joal.

Encore une page d'histoire oubliée, d'histoire contemporaine. Dakar est une création des missionnaires ! Dakar, port stratégique et station commerciale de premier ordre, escale des paquebots du Sud-Amérique, terminus du chemin de fer de Saint-Louis à la côte (1). |

Aucun Blanc n'y avait encore fondé d'établissements lorsqu'en 1847, les [PP. [Arragon et [Warlop, disciples du

---

(1) C'est en janvier 1857 que le vice-amiral Protet vint planter à Dakar le pavillon de la France.

P. Libermann, se présentèrent à l'*éliman* de Dakar comme « envoyés du Dieu du ciel pour faire du bien aux Noirs ».

« — Que nous apportez-vous? demanda le vieux chef.

« — La science et la religion.

« — La science ! répliqua l'autre ; nos marabouts l'inculquent à nos enfants dans nos écoles. Quant à la religion, nous avons la meilleure de toutes, l'Islam. »

« — Laisse-nous, quand même, enseigner ce que nous savons. Nous suivra qui voudra.

« — Dans ces conditions, installez-vous. »

Les Pères s'installent, soignent les malades, étudient la langue (le oulof), deviennent populaires et, avec le concours obligeant de la population, bâtissent de vastes constructions en pierres, embryon de la ville européenne de Dakar, aujourd'hui siège du gouvernement de l'Afrique occidentale française.

Un des résultats de l'établissement des missionnaires à Dakar fut de reconnaître que son climat, loin d'être insalubre, comme on l'avait prétendu, était bien au contraire un des meilleurs de toute la côte. Aussi, grâce à leur initiative, plusieurs Européens vinrent-ils s'établir dans la prequ'île. Elle acquit bientôt assez d'importance pour porter les autorités françaises à traiter avec les chefs indigènes afin d'obtenir la cession du pays, et la presqu'île du Cap Vert fut annexée à la colonie du Sénégal.

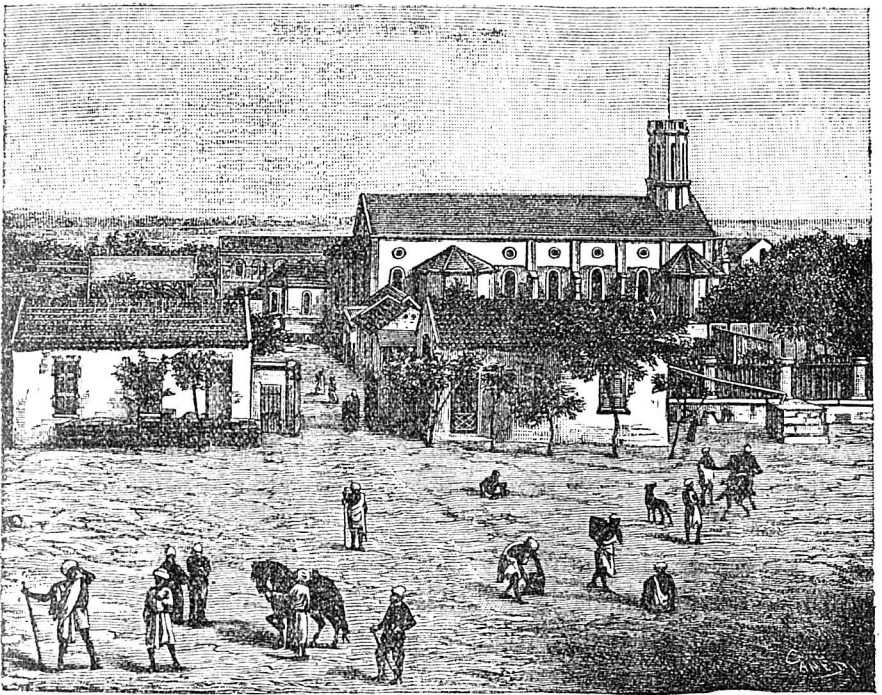
\* \* \*

Un autre point du littoral où s'élève aujourd'hui une ville de 10.000 habitants, Rufisque, est bien aussi, dans une certaine mesure, redevable aux missionnaires de la fortune dont il a été favorisé.

A en juger d'après son nom, corruption de *Rio fresco* (rivière fraîche), dénomination justifiée sans doute par quelque marigot des alentours, ce furent des Portugais qui les premiers s'installèrent sur cette partie de la baie du Gorée; puis des navigateurs dieppois y fondèrent des comptoirs.

L'endroit est excellent au point de vue commercial; à ce

carrefour viennent, en effet, aboutir les route du Cayor, du Baol, du Dyola, du Sérère et même du Sine. Mais, réputé plus malsain encore que Dakar, il ne serait jamais transformé en cité moderne avec rues tirées au cordeau, éclairées à l'électricité, aboutissant à une gare de chemin de fer, si les Spiri-



SÉNÉGAL. — ÉGLISE DE DAKAR.

tains n'avaient démontré, en s'y établissant, il y a une soixantaine d'années, que les Blancs y peuvent vivre et prospérer.

\* \* \*

Depuis un quart de siècle, une ligne ferrée, dont les missionnaires ont béni les différents tronçons à mesure qu'ils s'achevaient, relie Dakar à Saint-Louis, en passant par Rufisque, Thiès, Tivaouane, N'Gayé-Mekhé, Mpal. Sur les principaux points de son long parcours (260 kilomètres), les chrétientés font rayonner au loin leur salutaire influence.

Thiès, en particulier, est devenu une colonie agricole que le gouvernement n'a cessé de favoriser. Au mois d'octobre 1897, dans son court passage au Sénégal, M. André Lebon, ministre des colonies, l'honora de sa visite. Il fut reçu solennellement par le vicaire apostolique, à la tête de tout le personnel, ecclésiastique et laïque, de l'établissement.

A ses compliments de bienvenue, il répondit en rendant noblement hommage au dévouement des missionnaires :

« — Je reconnais, dit-il, qu'ils sont vraiment les pionniers de la civilisation. Je les décore tous en la personne de leur évêque. »

Et c'était justice.

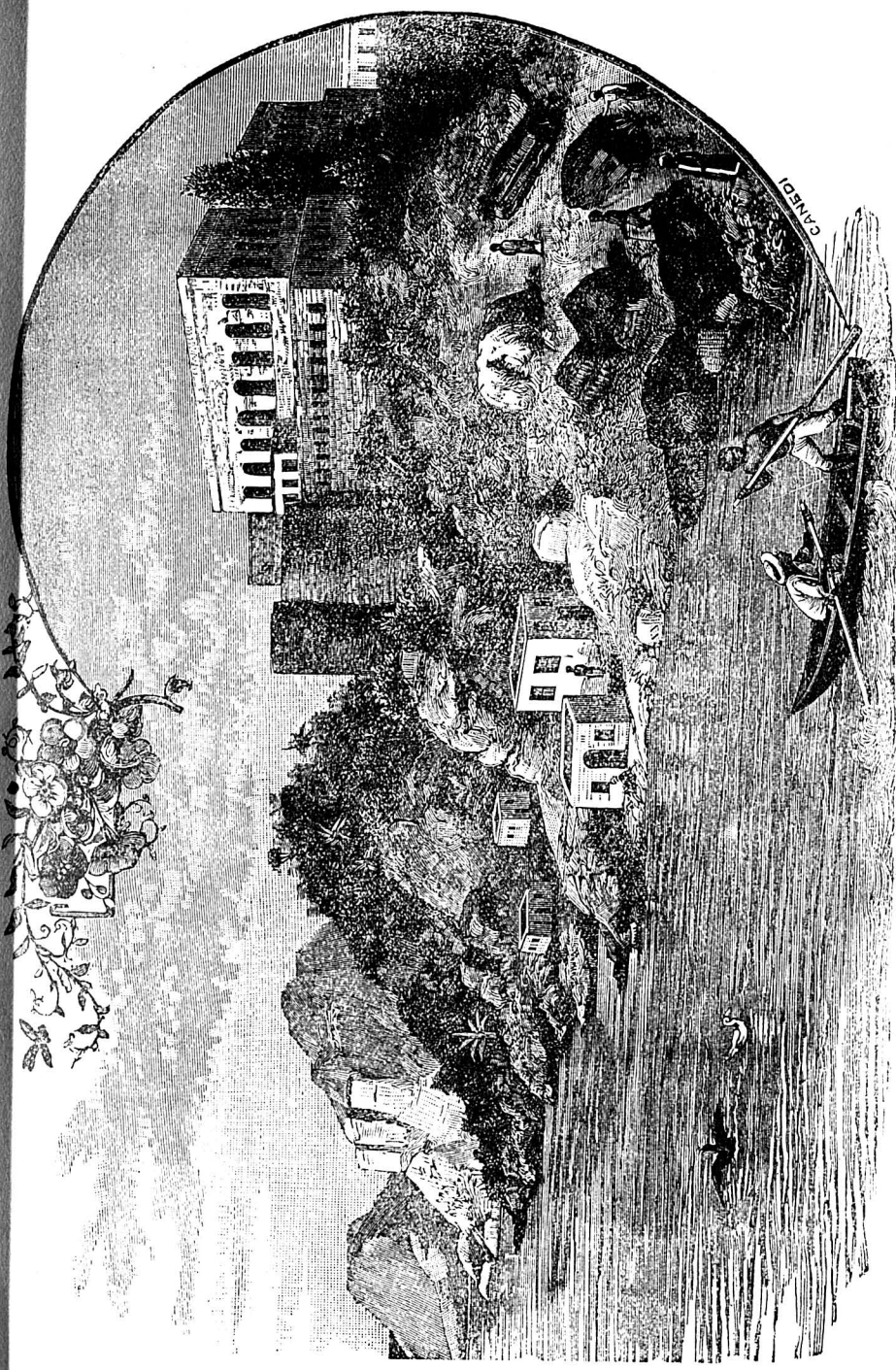
## II. — FONDATIONS DES SPIRITAINS SUR LA COTE ET DANS L'INTÉRIEUR.

**A**PRÈS avoir fondé Dakar, les missionnaires descendirent le long du littoral pour relever à Joal une vieille station créée au xv<sup>e</sup> siècle par les Portugais et abandonnée depuis plus de soixante ans.

Les Sérères de l'endroit avaient repris toutes leurs anciennes superstitions ; mais ils nourrissaient une haine vigoureuse contre la religion du Prophète, laquelle avait, à leurs yeux, le tort impardonnable de proscrire l'eau-de-vie.

Ils firent d'abord des difficultés pour recevoir les Pères et leur permirent d'élever une chapelle seulement sous cette condition « que ses murs pourraient être traversés par les balles ».

Ils s'humanisèrent à la longue et devinrent de chaleureux amis des missionnaires, en même temps que de fidèles clients de la France. En 1850, Farakava et, plus tard, El Hadji-Omar essayèrent vainement de les associer à leurs tentatives insurrectionnelles. Aussi Faidherbe ne leur ménagea ni les félicitations, ni les récompenses, pas plus qu'il n'oublia de remercier les missionnaires, inspirateurs de ces bonnes dispositions.



SÉNÉGAL. — LE FORT DE BAKEL.



Bientôt on put élever une chapelle « dont les murs n'étaient point traversables par les balles ».

Pendant un demi-siècle, le P. Lamoise travailla à développer cette belle fondation. Aussi, lorsque, le 2 mai 1897, il chanta son *Te Deum* jubilaire, le représentant du gouverneur général assista à la fête et vint apporter « au P. Lamoise et à tous les missionnaires le tribut mille fois mérité de la reconnaissance, doublée d'admiration, de l'Afrique et de la France ».

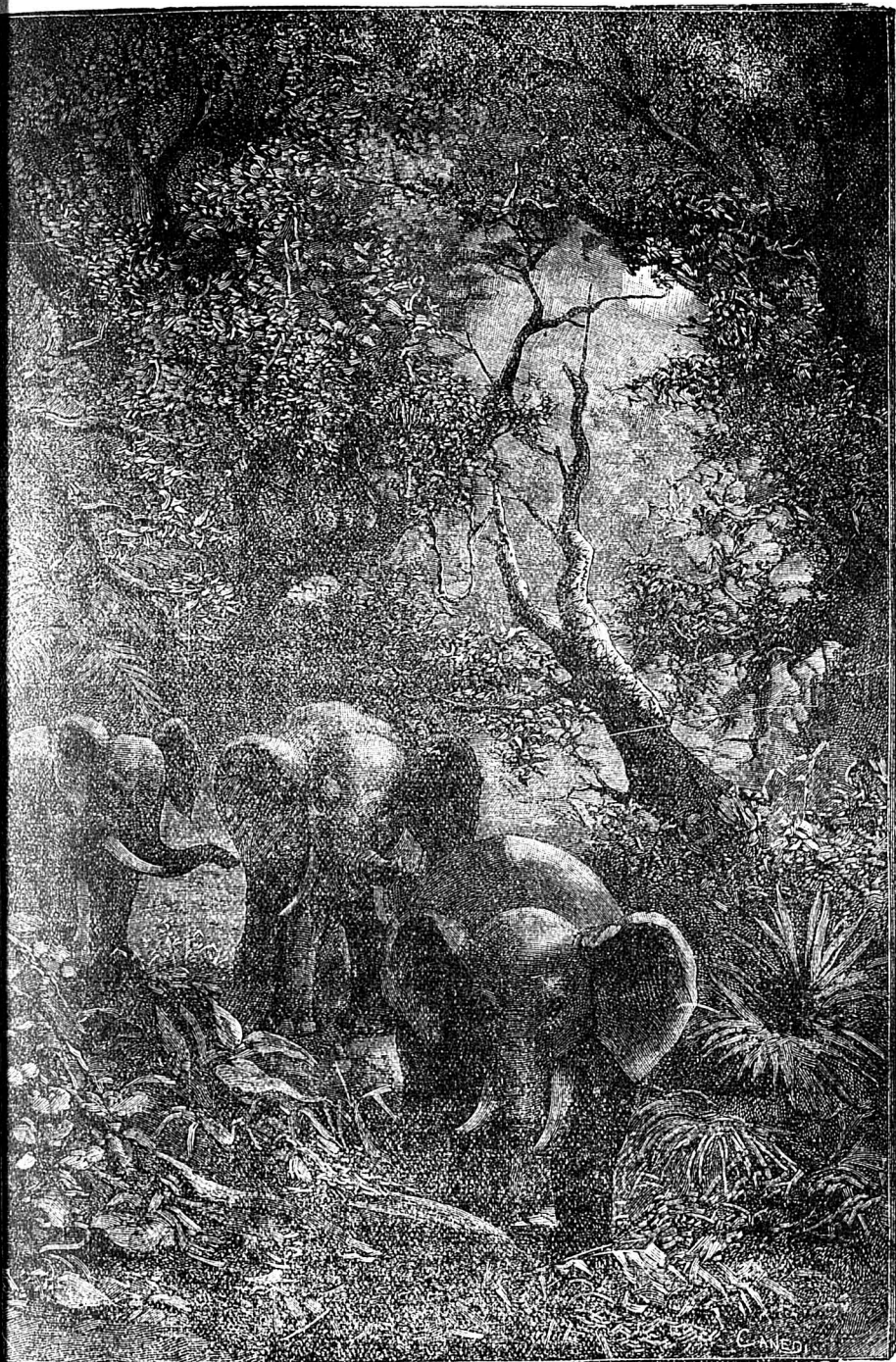
Et Ngazobil ! Quelle agréable surprise pour le voyageur de rencontrer sur la côte sénégalaise, à 120 kilomètres au sud-est de Dakar, cette superbe oasis avec ses grandes constructions en pierres, ses écoles, ses ateliers, ses jardins, son beau village de Saint-Joseph entièrement chrétien.

C'est en 1850 que les Pères du Saint-Esprit entreprirent la transformation de ce coin de l'Afrique.

« A cette époque, écrit un voyageur, il n'y avait là qu'une forêt de broussailles que dominaient de leurs énormes troncs de gigantesques baobabs. Alentour la solitude était profonde ; nulle trace des pas de l'homme. Mais, quand la nuit descendait, la brousse entière tressaillait de lugubres hurlements. A la clarté des étoiles, les pachydermes faisaient d'énormes trouées dans les hautes herbes et s'ébranlaient en masse pour se diriger vers une source qui garde encore le nom de Fontaine des Éléphants. Ils s'éloignaient ensuite à pas lents, et les lions, les tigres et les panthères s'avançaient à leur tour. Leurs corps fauves traçaient des ondulations sur les fourrés d'un profond ravin ; puis, arrivés au sommet du coteau où se dresse maintenant la mission, ils fixaient leurs yeux étranges sur l'Océan, poussaient un cri rauque et s'enfonçaient de nouveau dans les ténèbres pleines d'horreurs. »

Seulement cette forêt couvrait des plaines fertiles, et dans les environs vivaient des populations que l'Islam n'avait pas encore fanatisées. Les plaines se sont enrichies de plantations de riz, de mil, de cotonniers, et les populations ont abandonné les barbares et puériles coutumes fétichistes pour adopter la foi chrétienne. De là rayonne dans tout le Sine et le Saloum l'influence catholique et française.





SÉNÉGAL. — DANS LA FORÊT DE NGAZOBIL AVANT 1850.

Ce n'est pas seulement le long de la côte que les enfants du P. Libermann échelonnaient leurs postes civilisateurs, mais fort avant dans l'intérieur sur les rives du haut Sénégal.

A Bakel d'abord. En 1850, le P. Arlabosse jette son dévolu sur ce grand marché de mil, d'arachides, de gommés, d'or, de peaux, de plumes et d'ivoire, à un millier de kilomètres de Saint-Louis. Il se met en quête d'un endroit favorable à la fondation d'une mission. Tout à coup, sortent de la brousse quatre lions qui le saluent d'un formidable rugissement.

« — Quatre lions ! fait-il ; peuh ! en quatre coups de fusil j'en serai débarrassé ! »

Mais, sans attendre les balles, les fauves se retirèrent discrètement.

Malheureusement, survinrent des visiteuses plus redoutables, des fièvres, qui bientôt emportèrent le jeune apôtre. Puis une crue extraordinaire démolit les bâtiments qu'il avait péniblement élevés. Mais la mission et le missionnaire avaient duré suffisamment pour dissiper bien des préjugés.

A 150 kilomètres en amont de Bakel, à Kayes, au terminus de la section navigable du fleuve, au point de départ de la voie ferrée reliant le Sénégal au Niger, une fondation bien vivante, bien prospère, celle-là, proclame le zèle intelligent des hommes de Dieu.

Un peu plus haut, voici Dinguira, village peuplé d'une centaine d'enfants rachetés de l'esclavage : enfants des deux sexes, qui, arrivés à l'âge de l'union conjugale, associent leurs destinées sous la bénédiction du prêtre.

Enfonçons-nous plus avant encore dans l'intérieur, remontons jusqu'à Kita, à 1.400 kilomètres de la côte. Là, sur les instances du colonel Archinard, furent fondées, en 1885, trois stations où fleurissent toutes les branches d'une colonisation complète : à côté de l'église, l'école ; à côté de l'école, l'atelier des métiers usuels, puis la ferme avec champs de cultures diverses qui approvisionnent de légumes frais la table des officiers et des fonctionnaires européens.



SÉNÉGAL. — DANS LA FORÊT DE NGAZOBIL EN 1850.

III. — LES MISSIONS DE LA CAZAMANCE.

JUSQU'EN 1874, l'organisation de la partie principale de la mission du Sénégal absorba toute l'attention des Spiritains, et ne permit point l'établissement de stations en Cazamance. On se borna à quelques tournées qui, vu la difficulté des communications, furent de véritables voyages d'exploration.

En 1875, une première station fut fondée dans le haut de la rivière, à Sédhiou. De là les missionnaires purent étendre leur action et rayonner sur tout le cours de la Cazamance. Quelques années plus tard, on établit un deuxième poste vers le bas de la rivière. Il fut placé un peu à l'intérieur du pays, au cœur des populations dyolas. Mais on était à une époque troublée. Les chefs des différentes tribus, en révolte continue contre une autorité encore mal assise, en guerre incessante entre eux, donnaient à peine prise au missionnaire. Plusieurs années se passèrent en alternatives d'espoirs et de découragements. Finalement, il fallut fuir, et la mission naissante, en attendant des jours meilleurs, se transporta à Carabane, tout à fait à l'embouchure du fleuve.

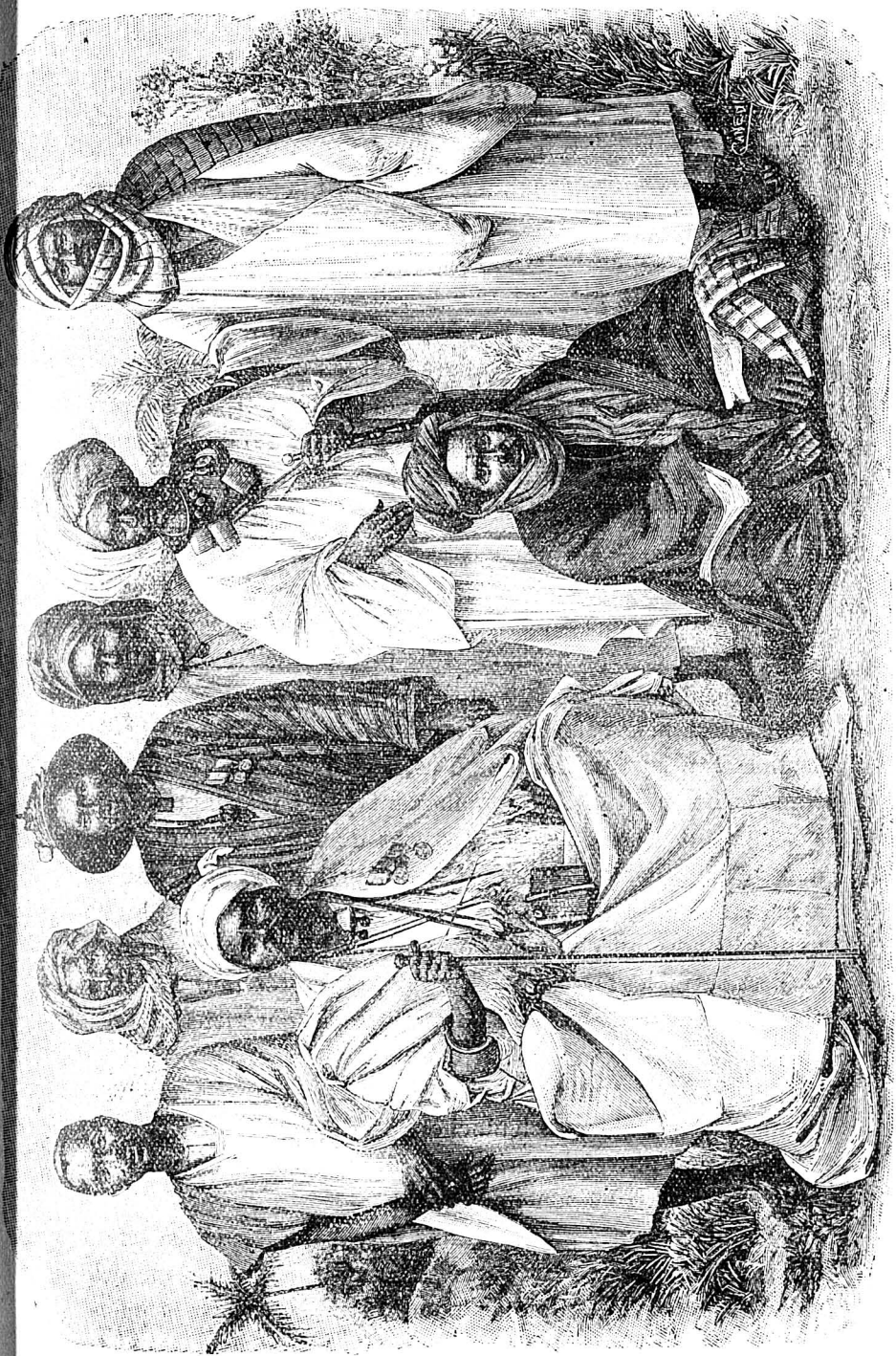
Or, il arriva qu'en 1887 le Portugal céda à la France la partie de la rive gauche de la Cazamance qui lui appartenait. Un prêtre portugais résidait jusque-là à Ziguinchor ; il se retira, heureux de voir que son œuvre passait en des mains capables de la faire prospérer.

\* \* \*

La Cazamance est habitée par quatre tribus, ayant chacune son origine distincte, sa langue, ses coutumes, son caractère propre : les Mandingues, les Dyolas, les Bayotes et les Balantes.

I. — Les Mandingues habitent tout le quartier nord-est de la contrée, s'étendant dans le pays de possession et d'influence anglaises. Ils sont orgueilleux, paresseux, voleurs et fourbes, comme tous les sectateurs de Mahomet, à la loi duquel





SÉNÉGAL. — CHEFS MUSULMANS DE LA CAZAMANCE.

ils obéissent. Un seul défaut leur manque, l'ivrognerie, amplement compensé du reste par l'étonnante dépravation de mœurs et de langage qui les distingue.

II. — Les Dyolas, la tribu certainement la plus intéressante à tous les points de vue, sont établis sur les deux rives de la Cazamance, depuis la rivière de Gambie jusqu'au Rio-Cachéo, vers le Sud. Ils forment une population de 180.000 âmes.

Le Dyola semble être le véritable autochtone, le premier maître de cette terre où d'autres sont venus s'établir ensuite. Il est, de sa nature, doux, simple et hospitalier. On ne rencontre point chez lui ces coutumes barbares qui déshonorent, aux yeux de l'humanité, même les peuples sauvages. Tout paraît réglé dans sa vie selon les lois de la nature. Sans doute, il a des usages et des manières d'agir différents des nôtres ; mais l'étranger est toujours reçu chez le Dyola avec respect et cordialité. La case entière est mise à la disposition du voyageur, et chacun s'empresse de préparer le riz réparateur. Les traitants, pour la plupart d'origine mandingue ou wolof, connaissent bien cette manière d'agir et, leur conscience de mahométan leur permettant d'user à leur aise de cette très franche hospitalité, ils ne manquent point d'en abuser. Ils s'établissent chez l'habitant, vivent de longs mois dans la demeure où ils sont reçus, se font nourrir sans vergogne et achètent à vil prix de leur hôte les produits du pays, qu'ils vont revendre au poids de l'or aux factoreries européennes.

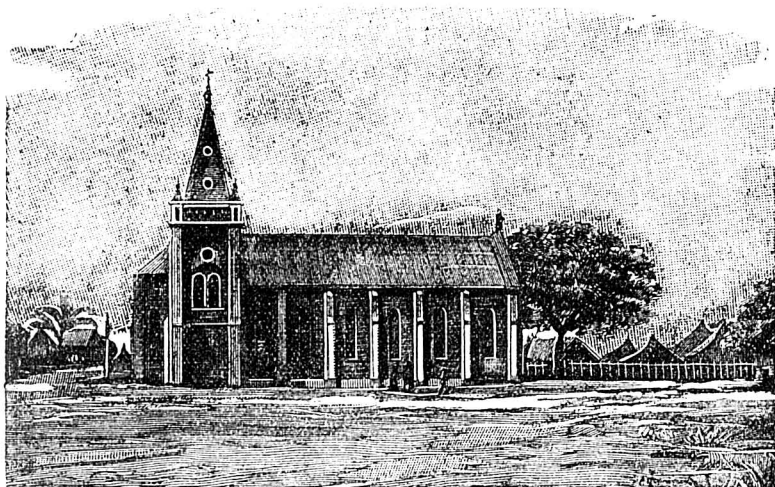
C'est parmi les Dyolas que la croix fut plantée tout d'abord. Ils avaient trop de qualités pour n'être pas chrétiens.

Actuellement on trouve chez eux trois stations de missionnaires : Carabane, Ziguinchor, Sédhiou.

Carabane, autrefois principal débouché commercial, a perdu beaucoup de son importance.

Le climat est des plus malsains. Carabane forme, en effet, une île entourée de marécages ; à la suite de la période des pluies, le soleil des tropiques pompe tous les miasmes paludéens et en répand les mauvais principes dans les alentours.

Au point de vue religieux, Carabane compte un millier de chrétiens dont un certain nombre, pendant la bonne saison, vont chercher du travail dans les escales de la côte du Sénégal ou sur les nombreux voiliers qui font un service actif entre Dakar et la Cazamance. Les missionnaires ont fondé deux écoles, l'une de garçons, l'autre de filles, cette dernière sous la direction des Sœurs indigènes. Le nombre total des élèves est de 170 à 180.



SÉNÉGAMBIE. — ÉGLISE DE CARABANE.

On parle couramment trois langues : le dyola, le wolof et le créole portugais. Un certain nombre d'enfants et de jeunes gens commencent à parler convenablement le français. Cette multiplicité de langues s'explique par le contact continuel où se trouvent les indigènes, soit avec les traitants wolofs qui viennent faire du commerce, soit avec les anciens Portugais du milieu de la rivière. ¶¶

Les missionnaires de Carabane visitent en outre une dizaine de gros villages. On peut dire que leur action s'étend sur une quinzaine de mille âmes.

Si le Dyola est bon et simple, il est aussi très fier et très indépendant. Il se fait une conception de la vie et de la justice

qui l'empêche de supporter la moindre contrainte ou la plus petite atteinte à ses droits. C'est pour cela que, estimés dans les maisons de commerce à cause de leur fidélité et de leur douceur, ils ne restent point longtemps, cependant, au service de leurs maîtres. Un mot un peu dur, un geste de menace, et c'est assez ; ils s'en retournent à leurs champs, laissant entre les mains de leur ancien maître le salaire déjà gagné. Ils ne sont pas encore arrivés à saisir la raison d'un impôt de riz que la colonie les oblige à payer chaque année. C'est assez peu de chose, du reste ; mais la quantité fût-elle encore plus insignifiante, ils ne comprennent point la raison de cette redevance.

« — Va dire à ton maître, répondait un chef de village à l'interprète chargé de lui rappeler ses obligations, va dire à ton maître que, s'il est dans la nécessité, nous lui ferons volontiers la charité de quelques boisseaux ; s'il veut des champs pour les cultiver lui-même, nous lui en donnerons autant qu'il en demandera ; mais livrer sans raison le riz que nous avons travaillé de nos mains, jamais ; s'il le veut, dis-lui de venir le prendre. »

« — Vous comprenez, mon Père, ajoutait le bon administrateur qui racontait la chose à un missionnaire ; vous comprenez, j'ai de la famille, et je ne crois pas devoir m'exposer. »

Il avait raison. Son devoir, du reste, ne lui demandait pas cet héroïsme.

Les missionnaires de Ziguinchor, à une centaine de kilomètres de Carabane, s'occupent surtout de la population évangélisée jadis par les Portugais. Ce n'est pas là que la tâche est plus facile. Ces pauvres gens se forment une idée de la religion qui est loin d'être l'idéal prêché par saint Paul. A moitié civilisés, ils ont pris de nos manières européennes le luxe et la vanité, tout ce qui est extérieur ; ils ont gardé tous leurs vices et y ont ajouté ce qu'ils ont vu en honneur chez les Européens. Ils sont cependant chrétiens, ils viennent à la messe, surtout aux messes chantées ; mais c'est tout.





SÉNÉGAMBIE. — UN DYOLA.

Volontiers ils répondraient qu'il n'y a que deux sacrements : le baptême et l'enterrement. La nouvelle génération pourtant semble promettre des résultats plus consolants.

Les missionnaires, tout en s'occupant de la station principale, tournent leurs yeux vers l'intérieur. Tout autour de Ziguinchor s'étendent d'immenses villages dyolas et bayotes. On pourrait faire là des merveilles, et de même que Carabane, dont l'influence, si les ressources le permettaient, s'étendrait sur 30.000 et 40.000 âmes, Ziguinchor pourra devenir le centre d'une chrétienté immense.

Sédhiou, dans le haut de la rivière, se trouve à environ quatre journées de pirogue de Ziguinchor. La mission embrasse tout le pays dyola de la Haute-Cazamance et de là on pourra jeter les premiers jalons d'établissement chez les Bayotes et les Balantes.

III. — Les Bayotes occupent exclusivement la rive gauche de la Cazamance. Ils sont les moins connus de tous les peuples de cette région, et pour cause.

La rumeur publique, qui est en général dans ces pays un critérium assez sûr, leur reproche un petit défaut : s'il est fondé, il explique pourquoi leur fréquentation est considérée comme plutôt dangereuse : on les dit anthropophages. La chair humaine est, paraît-il, à leur avis, d'un goût délicieux, et si, à l'instar des loups, ils ne se mangent pas entre eux, ils saisissent avec empressement l'occasion qui se présente de manger les étrangers.

En 1899, une bande de traitants entrés sans défiance sur leur territoire, fut assaillie sous un prétexte quelconque. La troupe fut assommée, dépecée, croquée à belles dents. Comme dans l'histoire de Job, un seul échappa pour venir raconter l'aventure ; il mourut, du reste, quelques jours après, des suites de ses blessures ; son corps était littéralement couvert de plaies et il avait erré pendant plus de huit jours à travers la forêt avant d'échapper à la poursuite des cannibales.

Ce n'était pas, du reste, leur coup d'essai. En 1886, un déta-



Aloys KOBÈS (1820-1872)

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie.

Né en Alsace le 17 avril 1820 ;

prêtre le 20 décembre 1844 ; nommé évêque et coadjuteur  
de Mgr Bessieux le 27 septembre 1848 ; puis préfet apostolique  
du Sénégal et vicaire apostolique de la Sénégambie (6 février 1863) ;  
mort à Dakar (Sénégal), le 11 octobre 1872.

(Voir pp. 44 et 48.)

chement ayant été envoyé par là pour opérer une reconnaissance, le lieutenant Truche fut pris avec cinq de ses hommes. Les malheureux subirent tous le même sort : ils furent dévorés, et leurs ossements servirent de trophées aux chefs importants de la tribu, jusqu'à ce que, peu de mois après, deux avisos étant allés porter partout la destruction et la terreur, on exigea la reddition des restes glorieux de ces bons Français afin de leur donner la sépulture honorable qu'avait méritée leur dévouement à la patrie.

IV. — Les Balantes forment une tribu fétichiste qui occupe le pays compris entre la rive gauche de la haute Cazamance et les pays portugais, vers le sud-est. C'est une tribu douce de caractère, mais devenue guerrière pour défendre le sol menacé et envahi déjà par les Mandingues. Victimes d'incursions répétées, surtout vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ils se levèrent bravement pour repousser l'envahisseur ; les instruments de labour se transformèrent en armes de toute sorte. L'ennemi fut repoussé ; mais les Balantes conservèrent de cette lutte, où leur indépendance, comme celle de beaucoup d'autres tribus, avait failli sombrer sous le glaive fanatique des musulmans, l'humeur belliqueuse que l'on rencontre chez eux.

Alors simple commandant, le futur général Dodds, qui devait conquérir le Dahomey, fut chargé, en 1889, de la direction d'une colonne destinée à les soumettre. Ils résistèrent d'abord, établissant partout, autour des villages, des palissades qu'ils jugeaient inaccessibles. Nos canons furent évidemment les plus forts. Devant les cendres de leurs cases et les ruines de leur pays, ils demandèrent la paix et se soumirent.

Les soldats s'éloignèrent et il arriva ce qui arrivera toujours tant que l'on se bornera à envoyer des colonnes de pénétration sans établir, immédiatement après, des œuvres durables de civilisation chrétienne : le Balante garda la haine de l'envahisseur. Aujourd'hui l'étranger ne s'aventure qu'au

péril de sa vie dans les forêts au milieu desquelles se trouvent leurs demeures : « Ote-toi de là, disent-ils à l'imprudent qui s'est égaré en leur contrée, le chemin est *fatigué*. » S'il avance seul et sans escorte, il est massacré sur-le-champ ; s'il retourne sur ses pas, une flèche, partie d'un buisson isolé, ne tarde pas à le coucher par terre, et plus jamais on n'entend parler de lui.

Les Spiritains se proposent pourtant de porter prochainement à ces peuplades barbares le bienfait de leur ministère. Nous ne doutons point que la croix et l'amour ne triomphent là où la force s'est déclarée vaincue. Même si l'un de ces vaillants missionnaires devait tomber aux avant-postes, qu'importe, puisque derrière lui se presse une légion de ses frères tout prêts à continuer l'œuvre commencée, décidés à faire avancer sur ce sol ingrat le drapeau de Jésus-Christ et celui de la France?

Toutes ces œuvres, les Spiritains n'auraient pu les créer, les entretenir et les développer, s'ils avaient été réduits à leurs seules ressources en personnel. Mais ils avaient appelé à leur aide des auxiliaires admirables, des Frères et des Sœurs.

#### IV. — LES FRÈRES DE PLOËRMEL.

**L**ES Frères de Ploërmel ! Hélas ! nous ne pouvons parler d'eux qu'au passé. Ils ne sont plus au Sénégal.

Le 9 novembre 1904, s'embarquait à Dakar pour revenir en France, proscrit par les récents décrets de laïcisation, le dernier membre du pieux Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, fondé en 1819 par l'abbé Robert de Lamennais (1775-1860) et canoniquement approuvé par Léon XIII, le 13 mars 1891 (1). C'était le Fr. Arator Bretesché.

Arrivé depuis vingt mois seulement dans la colonie et

---

(1) Au moment de sa dissolution, l'Institut comptait 2.000 membres, répartis en 380 maisons et élevant 100.000 enfants, soit en France, soit dans les colonies françaises (Sénégal, Guyane, Martinique, Saint-Pierre et Miquelon, Taliti).

supérieur principal des Frères du Sénégal depuis un an, il avait eu la douleur de voir partir successivement tous ses religieux, et son supérieurat ne fut qu'un pénible et douloureux sacrifice. Malgré son court séjour dans le pays, le Fr. Arator avait su, par un ensemble de rares qualités, se faire grandement apprécier et son nom restera à jamais associé aux noms vénérés et chers à la mémoire des Sénégalais des FF. Étienne, Liguori, Didier-Marie, Magloire et Marie-Bernard.

Soixante-trois ans auparavant, presque jour pour jour, un soir du mois de novembre 1841, deux jeunes religieux, les FF. Eutime et Héraclien, débarquaient à Saint-Louis. C'étaient les deux premiers instituteurs envoyés au Sénégal par l'Institut de Ploërmel.

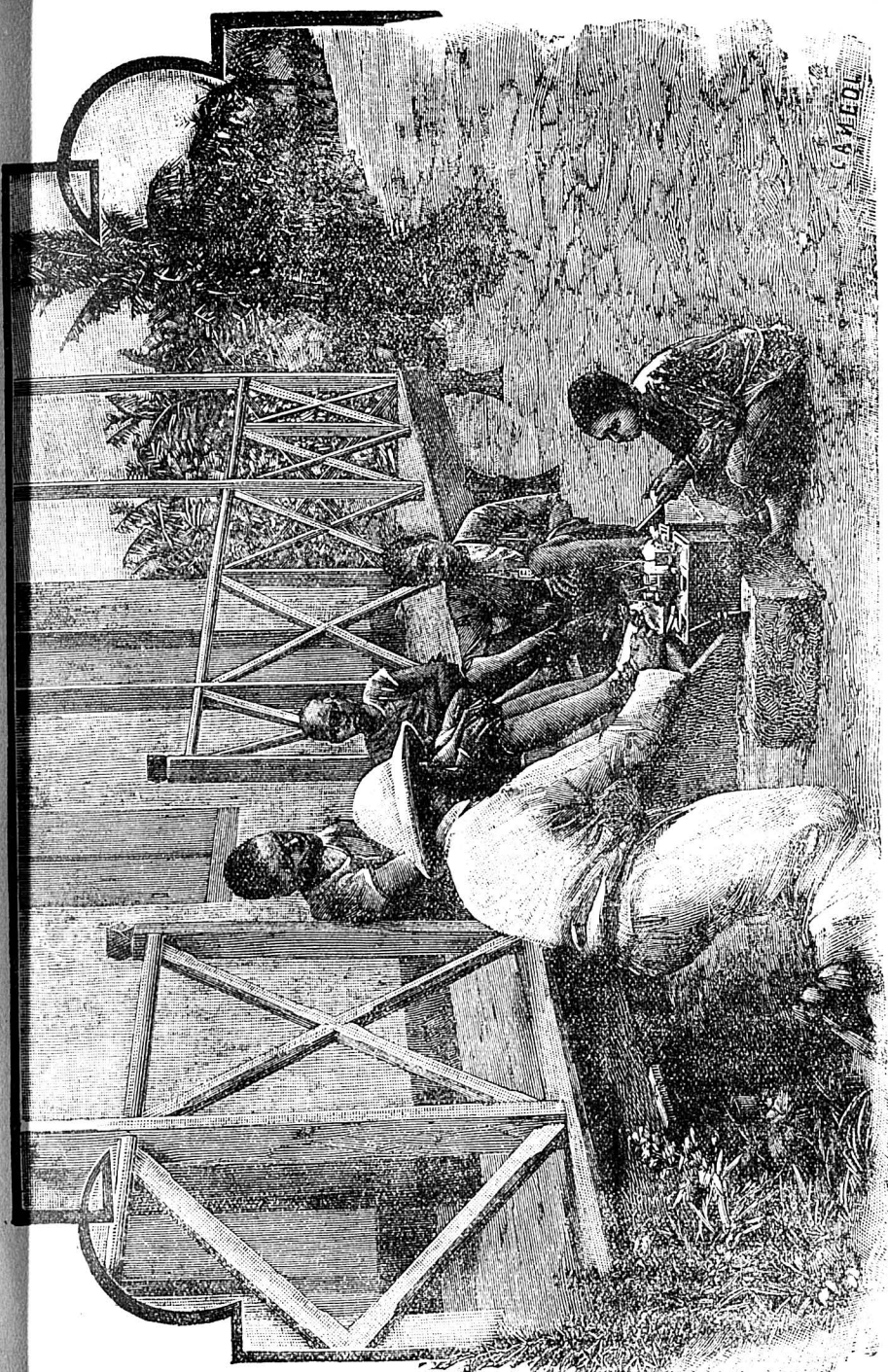
Pendant ces soixante-trois ans (1841-1904), 174 religieux de cette Société se sont succédé dans la colonie, se dépensant à l'instruction des jeunes Sénégalais et sacrifiant leur vie dans l'accomplissement de la mission qui leur avait été confiée. Soixante-cinq sont morts à la tâche et leurs ossements reposent dans les cimetières du Sénégal. La fièvre jaune, à elle seule, en a couché trente dans la tombe. A Saint-Louis, en 1867, huit sur dix succombèrent au fléau, quatre en 1878 et six en 1881. A Gorée, où ils étaient moins nombreux, ils payèrent leur tribut dans la même proportion.

Un trait qui, à lui seul, suffit pour montrer le dévouement admirable de ces humbles instituteurs se passa en 1867.

A la fin de l'épidémie, il ne restait plus que deux Frères au Sénégal. Quand il fallut combler les vides, le Supérieur de l'Institut fit appel au dévouement de ses novices : « Mes enfants, leur dit-il, il me faut huit sujets pour remplacer ceux qui viennent de tomber. Que ceux qui désirent partir se lèvent ! » Quatre cents se levèrent, c'est-à-dire tous.

Après cela, tout éloge de ces humbles religieux serait superflu.

Aussi leur mémoire restera-t-elle longtemps vivante dans le cœur des Sénégalais, qui désirent ardemment revoir un jour ces vaillants pionniers du dévouement et de la civilisation !



FRÈRE INFIRMIER SOIGNANT LES MALADES.



V. — LES SŒURS DE SAINT-JOSEPH DE CLUNY.

FONDÉE en 1807 à Chalon-sur-Saône par cette admirable Mère Anne-Marie Javouhey, dont le roi Louis-Philippe disait que c'était « un grand homme », la Congrégation des religieuses de Saint-Joseph de Cluny essaimait en Afrique dès l'année 1819. Six d'entre elles, sous la conduite de la Mère Rosalie Javouhey, l'une des trois sœurs de la fondatrice, arrivaient à Saint-Louis le 19 mars, pour desservir l'hôpital et organiser les œuvres annexes : dispensaire, ouvroir, crèche, orphelinat, écoles.

Saint-Louis, à cette époque, n'était qu'un simple comptoir de traite où de rares Européens troquaient des marchandises françaises ou anglaises et des guinées (cotonnades hindoues) contre la gomme récoltée dans les forêts qui bordent le haut fleuve. L'autorité supérieure, qui voyait les plaines fertiles laissées sans culture, voulut qu'elles fussent utilisées. Des établissements agricoles furent entrepris sur la rive gauche du Sénégal dans le Oualo et, pour les protéger, des forts furent élevés en 1820 et en 1821 à Richard Toll et à Dagana.

Ce dernier nom rappelle l'une des plus belles créations de la vénérable fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. En 1822, elle s'était rendue en Afrique pour encourager ses chères filles, pour voir de près leurs œuvres, pour étudier les améliorations, les accroissements possibles, les initiatives nouvelles. Elle obtint du gouverneur, le baron Roger, une vaste concession, où elle installa, sous la direction de quelques Sœurs, un certain nombre de Noirs qu'on se proposait d'initier au travail de la terre, à l'élevage du bétail, etc.

« Nous avons, écrivait-elle le 6 septembre 1822, nous avons commencé une charmante habitation à quarante lieues de Saint-Louis tout près de Dagana ; j'y suis restée six semaines... Là, nous avons bâti, sans charpentiers, ni maçons, six belles cases ou petits bâtiments. La cour est carrée, elle mesure cent cinquante



pieds. Les cases des nègres sont dans cette cour ; celle de ma sœur et la mienne sont dans le jardin. Celle-ci se compose de trois chambres : l'une sert de salon pour recevoir les *princes* et les *rois* qui nous visitent souvent ; la seconde sert d'office, et la troisième de cuisine.

« Ce qui nous attire la visite de bien des femmes, c'est une glace dans le salon. Si vous voyiez leur étonnement en s'y regardant ! Elles font des grimaces, elles cherchent par derrière, elles ne peuvent comprendre comment cette machine répète tout ce qu'elles font.

« Les hommes, de leur côté, ne peuvent se persuader que je sois femme et si active ; que ce soit moi qui dirige les ouvriers ; ils me donnent des louanges à perte de vue.

« Il y a bien des observations à faire sur un peuple aussi sauvage et cependant si doux ; pour moi, j'aurais moins peur de cinquante Noirs que de deux Blancs.

« Mais achevons la description de notre charmante habitation : nous sommes entourées d'une double haie d'épines bien fortes, dont le but est de nous préserver des lions et des bêtes carnassières qui viendraient nous visiter, puis, d'écarter les visites continues des Noirs, qui souvent nous gêneraient.

« Nous avons un très beau troupeau de douze vaches superbes, qui nous donnent du beurre, du lait et du fromage. Les troupeaux sont la richesse du pays ; ils ne coûtent rien à leurs maîtres que les gages du berger. On ne récolte rien pour le mauvais temps, et on trouve toujours de quoi manger. Une chose qui m'a paru bien singulière, c'est que ces pauvres gens ne connaissent pas l'argent : ils cherchent uniquement à se nourrir et à se vêtir, et n'ont aucune prévoyance pour le lendemain. Leur vie ressemble beaucoup à celle des patriarches de l'Ancien Testament : ils gardent leurs troupeaux ; ils couchent toujours sous leurs tentes et sur de simples nattes ; leurs campements, leurs costumes, leurs usages, rappellent les campements, les costumes, les usages bibliques... »

La Rév. Mère Javouhey tint à présider elle-même à l'établissement de la petite colonie, et, durant six semaines, elle fut occupée, tantôt à diriger les noirs dans les travaux pour la construction des cases, tantôt à leur apprendre à cultiver la terre, au moyen d'instruments aratoires apportés de France.

La colonie de Dagana prospéra pendant cinq ans. Mais, à la suite du rappel du baron Roger et des spéculations indé-

licates de certains colons, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ne crurent pas devoir en conserver la direction. Elles pouvaient l'abandonner sans crainte de voir la besogne leur manquer. Tant d'œuvres réclamaient leur dévouement ! ouvroirs, écoles, hôpitaux... hôpitaux surtout !

L'hôpital est leur principal champ de bataille et de triomphe.

Au lendemain du choléra de 1867, le ministre de la marine leur conféra 29 médailles d'or de 1<sup>re</sup> classe. Magnifique moisson sans doute, mais amplement gagnée, car dans le sillon dormaient pour toujours neuf de ces femmes sans peur.

En 1878, la fièvre jaune fut encore plus impitoyable et en terrassa quatorze en quelques mois seulement. Le fléau revient en 1880 et en 1881, faisant dans tout le Sénégal d'affreux ravages et provoquant le même admirable dévouement de la part des Sœurs. Le gouverneur, M. de Lanneau, meurt le 4 août 1881 ; après lui, ses officiers, ses domestiques, succombent. L'hôtel du gouvernement est fermé, comme une tombe qui se clôt sur des morts.

En 1900, nouvelle réapparition de la terrible maladie et l'une de ses premières victimes, c'est l'évêque, Mgr Buléon, âgé de 38 ans, bientôt suivi par huit missionnaires et plusieurs religieuses, tous jeunes, tous prématurément enlevés à leur héroïque ministère.

## VI. — LES SŒURS DE CASTRES.

UNE des premières pensées de Mgr Kobès, lorsqu'en 1863, il arriva au Sénégal, ce fut d'y faire venir les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, congrégation fondée au diocèse d'Albi en 1836 par la vénérée Mère Marie de Villeneuve. Il les installa à Dakar et à Rufisque. Elles y sont encore. Elles dirigent les écoles de filles, les ouvroirs et les dispensaires, tandis que les Sœurs de Saint-Joseph s'y dévouent au service des hôpitaux.

Les débuts furent bien difficiles. On en jugera par ce court extrait d'une notice biographique consacrée à l'une des premières religieuses que Castres envoya à Dakar.



Joachim BULÉON (1862-1900).

de Vannes ; Spiritain ; septième vicaire apostolique de la Sénégambie (1899-1900) ; enlevé par la fièvre jaune le 13 juin 1900.

« Dans les commencements, dit l'auteur de la notice, on s'était contenté de soigner les indigènes infirmes qui se présentaient à la mission. On sentit le besoin d'étendre cette œuvre de charité, unique moyen d'ailleurs qui pût nous donner accès auprès de ces

pauvres âmes. Pour cela, il fallait aller visiter les malades « à domicile ». Ce ministère fut confié à Sœur Véronique. Mais que de difficultés ! Elle ne savait pas la langue indigène. Les mahométans, ne pouvant s'imaginer le motif qui amenait dans leurs cases une Européenne, fuyaient à son approche ou se cachaient. Les uns la renvoyaient, d'autres lui disaient des injures. Mais que n'obtient pas une charité persévérante ?

« Elle apprit en peu de temps la langue wolofe et parvint aussi à gagner la confiance et l'affection de ces pauvres gens. Bientôt les cures merveilleuses qu'opéraient les médicaments distribués par elle lui attirèrent une foule d'infirmes.

« Une case avait été construite pour recevoir les malades qui venaient chercher eux-mêmes des remèdes, et c'est là que, tous les jours, de huit heures du matin à midi, Sœur Véronique donnait à chacun les secours dont il avait besoin.

« La guerre et la famine, qui désolèrent le Saloum en 1864, amenèrent à Dakar une foule de gens dévorés de misère. On en rencontrait dans toutes les rues, mangeant de l'herbe ou de la terre et luttant contre la mort. Beaucoup de ces infortunés, recueillis par Sœur Véronique, ne durent qu'à sa charité la conservation de leur existence.

« La manifestation qui s'est produite partout à la nouvelle de sa mort prouve combien de malheureux avaient été secourus, consolés et soulagés par ses soins. »

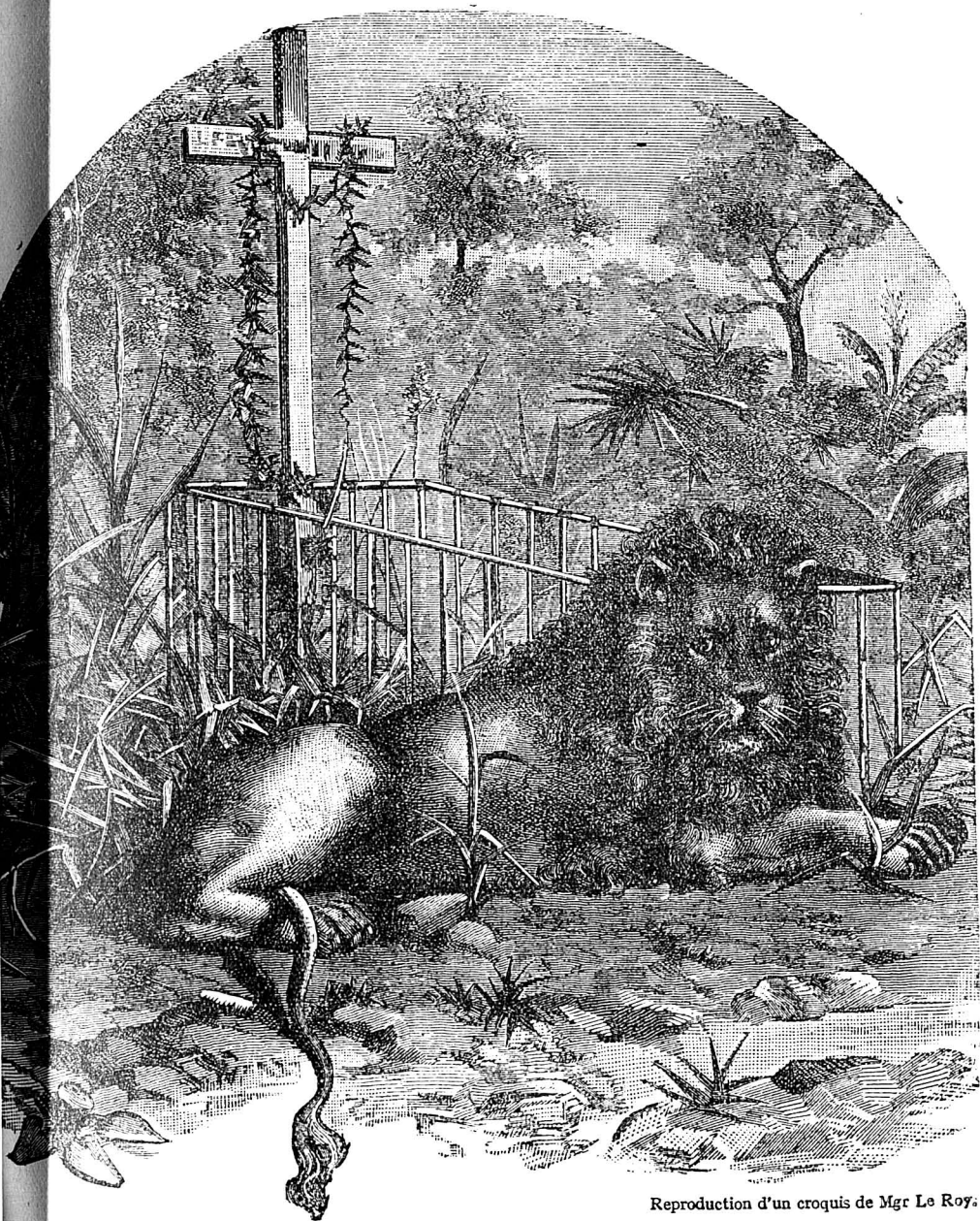
Rien de mieux justifié que ce touchant éloge funèbre ! Mais l'histoire de cette vénérée défunte n'est-elle pas l'histoire de toutes les religieuses missionnaires ?

Puisant au même foyer divin l'amour du sacrifice, elles se dépensent au service des terrestres misères avec une si parfaite égalité de dévouement que, pour être juste, il convient de les confondre toutes dans un même sentiment d'admiration. Elles sont si étroitement apparentées dans la pieuse émulation de la charité !

*Faciles non omnibus una,  
Nec diversa tamen, qualis decet esse sororum.*

D'ailleurs, le mérite de ces femmes magnanimes est au-dessus de toute parole humaine, *major omni laude*. Il ne sera dignement exalté et récompensé que dans la patrie d'en haut.

BIEN GARDÉE



Reproduction d'un croquis de Mgr Le Roy.

DANS LA BROUSSE AFRICAINE. — UNE TOMBE DE MISSIONNAIRE.

VII. — LES VICAIRES APOSTOLIQUES.

**D**IX évêques, tous de la Congrégation du Saint-Esprit, se sont déjà succédé à la tête de la mission du Sénégal.

Le premier de tous et l'un des plus méritants fut Aloys Kobès (du diocèse de Strasbourg), qui, à peine âgé de vingt-huit ans, avait, en 1848, été appelé au lourd honneur de l'épiscopat en qualité de coadjuteur de Mgr Bessieux. Lorsque le vicariat apostolique de la Sénégambie fut érigé (6 février 1863), il en fut chargé et c'est à son zèle que sont dus les principaux établissements de la mission, les premiers éléments d'un clergé indigène et même (dès 1858) une Congrégation de religieuses noires, les « Filles du Saint-Cœur-de-Marie ». Il mourut à Dakar le 11 octobre 1872, à cinquante-deux ans, prématurément emporté par une fièvre maligne, qui n'avait rencontré contre ses atteintes qu'un corps usé avant le temps par les fatigues de l'apostolat.

Toute une pléiade de vaillants prélats gouvernèrent après lui la mission : NN. SS. Duret, Duboin, Riehl, Picarda, Barthelet, Buléon, Kunemann, Jalabert.

Le trépas tragique de ce dernier, englouti le 12 janvier 1920 avec seize missionnaires dans une tempête au cours d'une traversée qui de Bordeaux le ramenait au Sénégal, eut un retentissement énorme. Ce fut un désastre sans précédent dans les annales de l'apostolat. Le regretté défunt était mort avant d'avoir réalisé la grande pensée de son épiscopat : poser à Dakar la première pierre du « Souvenir Africain », basilique érigée à la mémoire de tous les enfants de la patrie française tombés sur le Noir Continent ou engloutis dans ses fleuves, dans ses lacs, dans ses mers : missionnaires, soldats, fonctionnaires, explorateurs, colons, commerçants, etc. Elle ne fut posée que le 11 novembre 1923 par son successeur, Mgr Louis Le Hunsec.

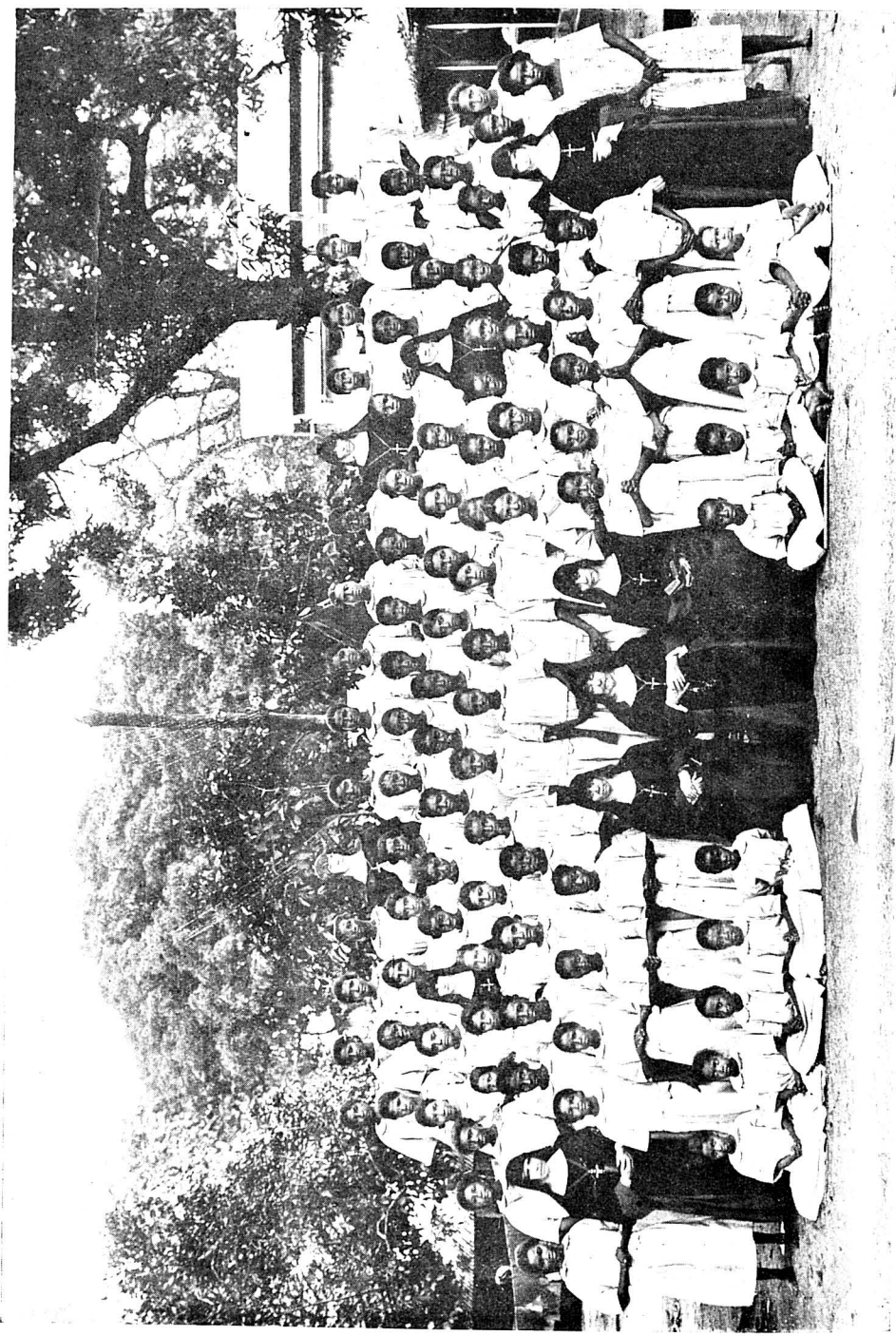


Hyacinthe JALABERT (1859-1920).

né à Chambéry le 12 novembre 1859 ;  
 de la Congrégation du Saint-Esprit ;  
 prêtre en 1882 ; missionnaire d'abord à la Guyane,  
 puis (à partir de 1893) en Afrique occidentale ;  
 nommé évêque le 13 février 1909 ; sacré le 1<sup>er</sup> mai ;  
 neuvième vicaire apostolique de la Sénégambie ;  
 parti de Bordeaux pour Dakar et péri en mer dans un naufrage  
 avec seize missionnaires et une religieuse le 12 janvier 1920.

(Voir . 48.)







# GUINÉE FRANÇAISE

---

**D**ÈS les premiers temps de l'établissement des Français au Sénégal, les traitants de Gorée allaient chaque année avec de petites goëlettes commercer plus au sud. Pour ne parler que du pays aujourd'hui dénommé Guinée française, les caboteurs faisaient escale à l'embouchure des rivières Nunez, Pongo, Bramaya, Doubreka, Manea, Mellacorée, bref de tous les cours d'eau un peu importants issus des gradins successifs qui prolongent vers la mer le superbe massif du Fouta Djalon. Ils opéraient rapidement la cueillette de toutes les denrées offertes par les indigènes et levaient l'ancre. L'insécurité de la région détournait de tout essai d'installation durable.

L'occupation du pays date à peine d'un demi-siècle. Aujourd'hui nous possédons là un domaine grand comme la moitié de la France et peuplé d'un million et demi de noirs, musulmans ou fétichistes.

## I. — LA MISSION DE BOFFA.

### INSURRECTION APAISÉE PAR UN MISSIONNAIRE.

**C'**EST à la fin de 1877 que fut fondée, à Boffa, la première station catholique dans cette partie de la côte africaine. Voici en quelles circonstances.

Le long du Pongo et de son affluent le Thia s'étend un royaume peuplé de 60.000 Soussous. Dès 1866, le noir souverain de ce fief l'avait placé sous le protectorat français et, pour donner une preuve de son loyalisme, il avait envoyé ses trois fils à Dakar, confié leur éducation aux Spiritains et

permis que l'eau sainte du baptême coulât sur leurs fronts princiers.

De retour en leur « palais » natal de Boffa, les trois jeunes Altesses, Jean-Jacques, Benoît et Emmanuel, n'eurent rien de plus pressé que de procurer à leurs compatriotes le bien-faisant ministère des hommes apostoliques. Des missionnaires vinrent donc du Sénégal, et une église, une école, un hôpital, furent aussitôt bâtis sur un terrain donné par le roi.

Plusieurs années s'écoulèrent. Benoît Katty était monté sur le trône et gouvernait les Soussous au lieu de son père décédé, et un brave officier français, le commandant Bour, était résident à Boffa, lorsque, le 22 novembre 1883, à la suite d'un incident futile, un terrible conflit éclata entre ces deux hauts personnages.

De part et d'autre on se prépara à faire parler la poudre. Benoît appela à la rescousse une cinquantaine de Kroubas et le commandant mobilisa sa petite troupe. Bien petite, en effet : elle ne comptait que cinq disciplinaires, un sergent, un caporal, trois douaniers, un explorateur, en tout treize hommes. Évidemment tous allaient être massacrés, car il n'y avait au poste aucune forteresse, aucune fortification, pas même un mur d'enceinte. Les noirs pouvaient donc y pénétrer à leur aise.

Dans ce danger extrême, M. Bour fait prier le P. Lutz d'user de son influence pour apaiser les noirs. Le missionnaire était tranquille chez lui, bien éloigné de soupçonner ce qui s'était tramé dans le village. Il accourt et voit une bande formidable de Kroubas armés jusqu'aux dents et attendant l'ordre de l'attaque.

Ces Kroubas sont pour la plupart des bandits, ramassés de sauvages qui s'offrent aux rois qui sont en guerre. Ils ne reçoivent pour toute solde que ce qu'ils volent en objets ou en personnes. Après avoir massacré les hommes du poste, ils seraient allés piller les factoreries. Ils avaient donc un grand intérêt à se battre.

Benoît Katty était déjà en route pour aller donner à ses



GUINÉE FRANÇAISE. — UN KROUBA.

soldats le signal de l'attaque. Le Père le saisit par le bras et l'entraîne de force dans une case voisine :

« Ta tête tombera la première, lui dit-il, car, au poste, on est bien décidé à se défendre jusqu'au bout. Puis, lors même que tu échapperais à la mort dans la lutte, un navire de guerre français ne tardera pas à arriver, et on ne se contentera pas de te retrancher la pension de 6.000 francs que tu reçois de la France, tu seras certainement fusillé. Tout, au contraire, peut s'arranger, si tu suis mes conseils. Viens au poste avec moi, il faut te réconcilier avec le commandant. »

Après une longue résistance, le roitelet se laissa enfin persuader ; il se rendit chez M. Bour et conclut la paix.

Le lendemain, le commandant envoya au P. Lutz une lettre dont nous tenons à citer les termes :

N<sup>o</sup> 337.

« Boffa, le 23 novembre 1883.

« Monsieur le Supérieur,

« Grâce à vos conseils pacifiques et à votre courageuse intervention auprès des bandes de pillards qui, à trois reprises, ont tenté hier de porter atteinte à la vie d'un sujet français et à celle du personnel du poste, vous avez empêché l'effusion du sang et puissamment contribué à la disparition de ces bandes.

« Je suis heureux de vous adresser ce témoignage de félicitations, ainsi qu'au personnel de la mission de Boffa, dont le concours a été si utile pour maintenir l'ordre.

« *Le commandant du Rio Pongo,*

Ch. BOUR. »

Dans son rapport au Gouverneur du Sénégal, le commandant déclara formellement que, « sans le supérieur de la mission catholique, il y aurait eu une véritable boucherie ».

Le chef de la colonie chargea le lieutenant-gouverneur, M. Bayol, de porter au Père ses remerciements.

II. — CONAKRY, CHEF-LIEU ET PRINCIPALE STATION.

AUJOURD'HUI la station principale de la Guinée française est Conakry, dans une excellente situation commerciale et stratégique, à la pointe de la presqu'île de Kaloumbo.

Les missionnaires débarquèrent à Conakry en même temps que les premiers fonctionnaires et les premiers colons (février 1890). Ce n'était alors qu'une forêt de broussailles et de palmiers à huile, avec deux misérables villages nègres, dont la population totale ne dépassait pas 150 habitants. On défricha, on débroya, on nivela, on bâtit, et, un an plus tard (mai 1891), le P. Raimbault aspergeait d'eau sainte l'hôtel du gouverneur à la demande du lieutenant-gouverneur.

La bénédiction sacerdotale a porté bonheur à la ville naissante. Aujourd'hui, le chef-lieu de la Guinée française est une superbe cité de 17.000 âmes couvrant trois kilomètres carrés de ses larges avenues plantées de manguiers et sillonnées de rails Decauville. C'est le débouché maritime du superbe massif du Fouta Djalon et de la région de la haute Dioliba à laquelle la relie un chemin de fer de 600 kilomètres. Son port est devenu d'une animation extraordinaire. Vingt maisons de commerce de premier ordre, françaises, anglaises, allemandes, s'y sont installées ; d'autres moins importantes et quantité de boutiques de Syriens, d'Italiens, d'Espagnols, de Wolofs et de Sierra-Léonais s'y alimentent, et de nombreuses caravanes de l'intérieur s'y donnent rendez-vous. Le chiffre d'affaires, qui n'était que de sept millions de francs en 1892, a dépassé 50 millions en 1924. Et voilà comment, en peu d'années, une grande ville s'est substituée à une forêt sauvage.

Sous le rapport matériel, Conakry a donc marché à pas de géant. En est-il de même sous le rapport religieux ? On en jugera par les chiffres suivants : A la première messe, célébrée par le P. Raimbault, dans une pauvre chambre d'emprunt, le 9 février 1890, il y avait 25 personnes. Aujourd'hui, de 500 à 600 fidèles assistent régulièrement aux offices.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, arrivées en 1895, donnent aux jeunes filles, outre l'instruction religieuse, des notions de couture, de blanchissage, de cuisine, etc. Elles desservent l'hôpital, élevé par le Gouvernement,

A un kilomètre de Conakry, les Pères ont établi une école professionnelle et agricole sur un terrain de neuf hectares offert par l'Administration. Un vaste jardin cultivé par les pupilles de la mission fournit au marché de Conakry de fort beaux légumes. En même temps, une cinquantaine d'enfants se forment à divers métiers. Leur apprentissage fini, ils se disperseront dans l'intérieur et y seront un élément de civilisation et de progrès.

Le P. Raimbault a succombé, il y a longtemps (14 novembre 1892) ; mais son œuvre n'est point morte avec lui ; loin de là : sous ses successeurs, les PP. Lorber et Segala, elle s'est développée et fortifiée.

### III. — MISSIONS SECONDAIRES : SANGHA, BOKÉ.

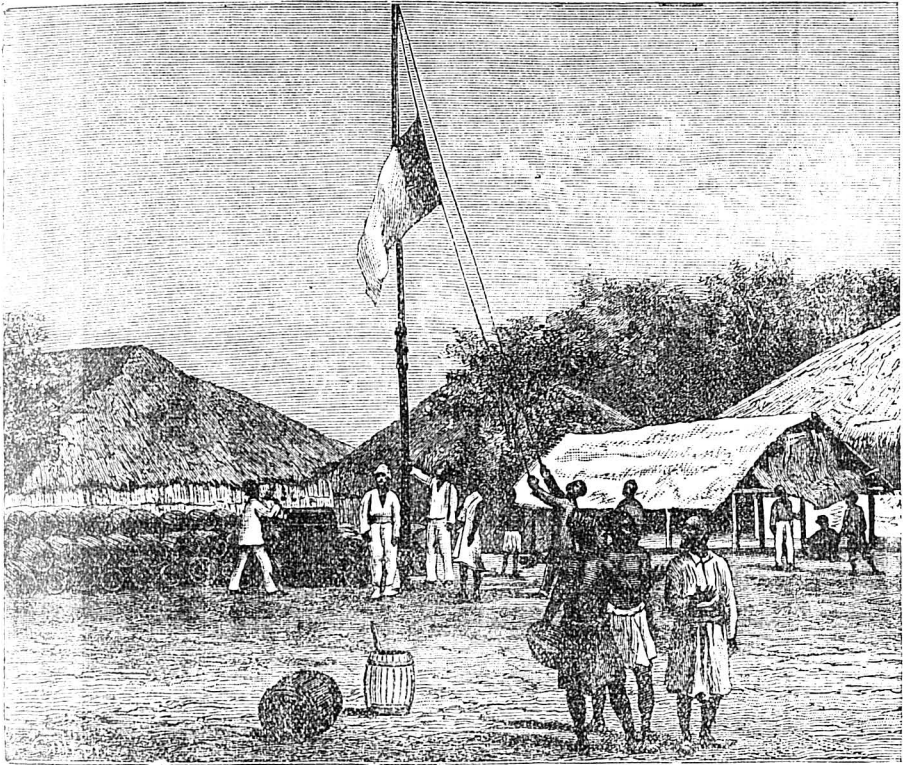
UNE autre importante station des Spiritains en Guinée française, la deuxième pour l'ancienneté, est Sangha, fondée, en 1893, sur la même rivière que Boffa, mais plus haut, à une vingtaine de kilomètres en amont, sur une éminence dominant le fleuve, par conséquent dans un air plus pur. Il y a là un village peuplé de plusieurs centaines de chrétiens.

Enfin, il y a juste 30 ans, l'arbre du salut a été planté et a pris racine sur la rive gauche du Nunez, à 40 kilomètres de son embouchure, au village de Boké. La croix se dresse au sommet de deux établissements modestes : l'église et l'école. Le site est agréable, élevé, salubre, fertile, peuplé, fréquenté par les caravanes du Fouta Djalon.

La maison de l'administrateur français est sur une hauteur surplombant le fleuve ; elle est entourée d'une haie de cierges épineux et renferme des massifs de citronniers et d'orangers encadrant le monument de René Caillé (1799-1838) : c'est de

Boké, en effet, que le célèbre explorateur partit en avril 1827 pour son voyage à travers le Soudan et le Sahara.

Les indigènes de l'endroit n'avaient jamais vu de missionnaires lorsqu'en 1897 un Blanc, n'ayant pour armes qu'un



GUINÉE FRANÇAISE. — UNE FACTORERIE.

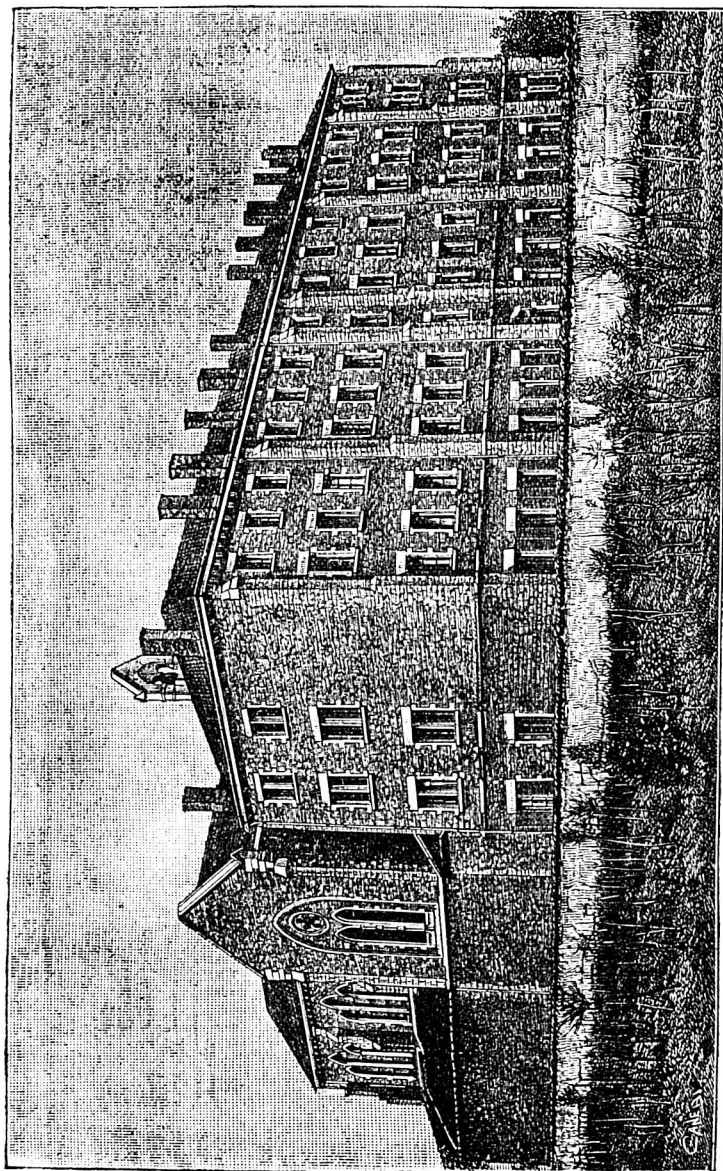
bréviaire et une croix, arrêta sa barque en face de leur village, gravit la berge du Rio Nunez et leur demanda l'hospitalité. Ils entourèrent l'inconnu, le pressèrent de questions :

— Qui es-tu?... Que viens-tu faire ici?

— Je viens vous enseigner le chemin du ciel. Je viens pour vous conduire au bonheur qui ne finit jamais !

— Oh ! alors, ne nous quitte point ! Reste au milieu de nous.

Et il resta.



MAISON MÈRE ET SÉMINAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON  
à Lyon, cours Gambetta, 150.



## MISSIONS AFRICAINES DE LYON

**D**ANS la matinée du 14 mai 1859, un navire de guerre français, ayant parmi ses passagers un évêque et plusieurs missionnaires, jetait l'ancre à l'entrée du port de Free-Town, capitale de la colonie anglaise du Sierra-Leone.

L'évêque, bien que vraiment jeune encore d'allure et de visage, était un vétérán déjà ; il avait fourni dans la péninsule brahmanique une ingrate, mais glorieuse et méritoire carrière. D'Asie il passait en Afrique. Il venait cultiver un nouveau domaine, un champ de la Haute-Guinée où jamais apôtre de l'Église de Rome n'avait encore tracé de sillon ; les *clergymen* de la protestante Albion en avaient, seuls jusque-là, entrepris le défrichement.

Les consuls de France et d'Espagne et quelques catholiques s'empressèrent courtoisement de monter à bord pour le saluer du traditionnel souhait de bienvenue. Hélas ! à leurs effusions de respectueuse gratitude, il aurait pu répondre par la triste parole d'Abraham aux fils de Heth à Hébron : « Je ne ferai que passer parmi vous ; je ne viens vous demander qu'un tombeau (1). » Il n'avait plus que six semaines à vivre !

Quarante-deux jours plus tard, — le 25 juin, — Melchior de Marion Brésillac, évêque de Pruse, premier vicaire apostolique de Sierra-Leone, ancien premier vicaire apostolique de Coïmbatour, rendait à Dieu sa sainte âme, dans des circonstances que nous voulons brièvement relater.

Mais, avant sa mort, sa vie.

---

(1) *Sum peregrinus apud vos ;... date mihi jus sepulchri vobiscum* (GEN., XVIII, 4).

La Providence avait placé son berceau dans cette riante portion du Midi de la France incluse entre les Pyrénées et les Cévennes, dans ce Languedoc si fécond en hautes intelligences et en grands cœurs. Il était né dans un château des environs de Castelnaudary, le 2 décembre 1813.

De taille et de mine extrêmement avantageuses, l'âme noble et fière, d'une fierté et d'une noblesse sucées avec le lait maternel, il entra dans la vie en vainqueur,

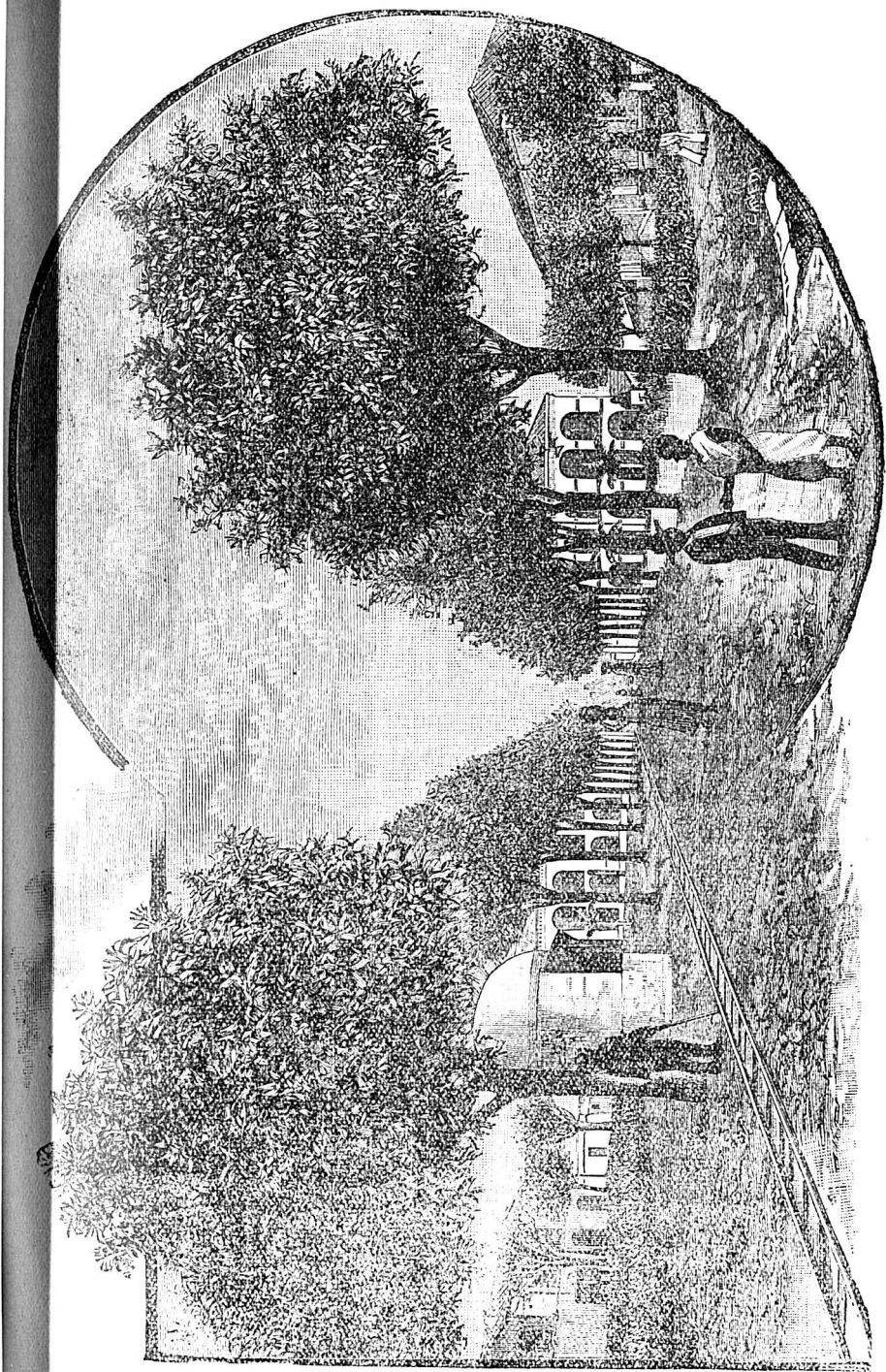
Ayant devant les yeux l'azur de ses vingt ans  
Et le sourire de l'aurore,

lorsque l'appel mystérieux qui retentit à l'oreille de tout futur missionnaire (1) l'avait, de son castel natal du Lauraguais, dirigé vers la pépinière apostolique célèbre entre toutes : le séminaire parisien de la rue du Bac. En 1842, il prenait son vol vers l'Orient, vers les Indes, vers Pondichéry. Quatre ans plus tard, il recevait sur son front l'onction des pontifes et assumait le gouvernement d'une vaste mission du Dekkan méridional. Puis, effrayé du peu de résultats tangibles obtenus par les efforts de son zèle, craignant dans son humilité d'être personnellement un obstacle au bien, il avait, après douze années d'apostolat chez les Hindous, repris le chemin de l'Europe, passé à Rome et offert avec instance sa démission que Pie IX finit par accepter. Bientôt il apprend des détails horribles sur la barbarie des noires populations de la côte occidentale d'Afrique. Cette région misérable et délaissée réveille l'enthousiasme de son dévouement ; il en demande au Saint-Siège et en obtient l'investiture, et c'est pourquoi, le 14 mai 1859, il arrivait de Brest dans les eaux de Free-Town.

Ses compagnons, c'étaient les premières recrues, les aînés, d'une famille religieuse qu'il venait de fonder aux pieds du sanctuaire de Fourvière, l'élite d'une phalange apostolique nouvelle, à laquelle il avait donné pour significative devise

---

(1) *Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi* (GEN., XII, 1).



UNE AVENUE DE FREE-TOWN, CAPITALE DE LA COLONIE ANGLAISE DE SIERRA-LEONE.

la dernière parole prophétique d'Isaïe : *Mittam ex eis in Africam!*... la Société des Missions Africaines de Lyon.

Or, une épidémie de fièvre jaune, comme on n'en avait jamais vu d'aussi terrible dans le pays, venait de décimer la ville noire, emportant presque tous les Européens. Le commandant du navire s'opposa au débarquement de ses passagers :

« — Vous allez, objectait-il, à une mort certaine. »

Mais, dans l'élan de sa charité, l'évêque répondit :

« — Je suis dans mon diocèse. Puis-je m'abstenir d'y entrer au moment même où mon ministère peut faire le plus de bien? Ne devons-nous pas, mes missionnaires et moi, partager le sort de nos ouailles? »

Et lui et les siens, bravement, se jetèrent dans la fournaise. Héroïque imprudence qui allait faire cinq martyrs !

Le 2 juin, le P. Riocreux mourait ; le 5, le P. Bresson mourait ; le 15, le Fr. Gratien mourait. Seize jours plus tard, presque en même temps, Melchior de Marion Brésillac et son vicaire général, le P. Reymond, après s'être donné l'un à l'autre l'absolution suprême, descendaient dans la tombe. Et, comme il n'y avait plus de prêtre catholique à Free-Town, ce fut — ô incompréhensible ironie des événements permis par la Providence ! — ce fut l'évêque anglican qui conduisit le deuil, qui prononça l'éloge funèbre, qui récita les dernières prières..., le tout naturellement selon le formulaire hérétique : c'est-à-dire sans aucun recours à la Vierge Marie, la Mère si tendrement aimée de tous les missionnaires !

Les pages douloureuses surabondent dans les annales de l'apostolat ; mais, de plus poignantes que celle-là, nous n'en connaissons guère.

On pouvait croire anéanties dans leurs berceaux, et la mission de Sierra-Leone, et la Société dont le fondateur venait d'être enlevé si prématurément, si tragiquement. Eh bien ! non.

La mission devait ressusciter, cinq ans plus tard, reprise par les Spiritains, dont le zèle y a, depuis, opéré des merveilles.

Quant à la Société, elle n'avait pas à ressusciter, car elle n'était point morte. Mgr de Brésillac, en partant pour le dévo-



Melchior DE MARION BRÉSILLAC (1813-1859)

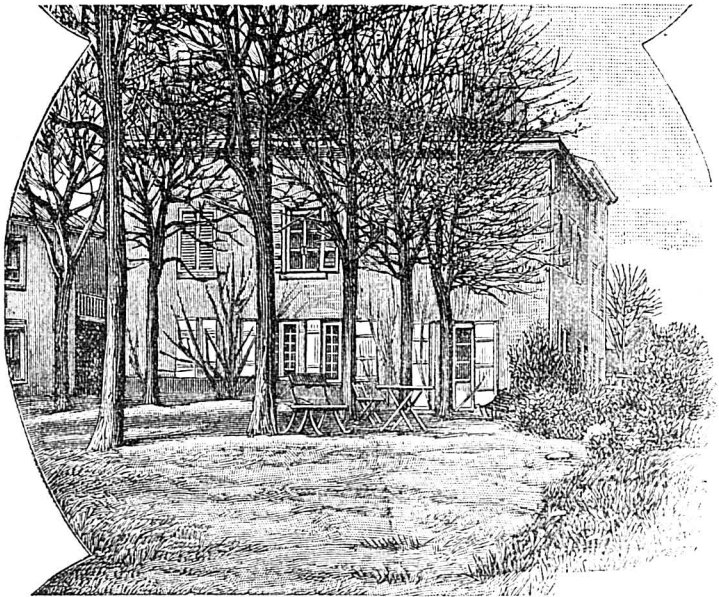
d'abord membre des Missions Étrangères de Paris (1840-1855),  
puis fondateur (en 1856) des Missions Africaines de Lyon.

Né le 2 décembre 1813 ; nommé évêque de Pruse le 6 mai 1845 ;  
sacré le 4 décembre 1846 ; administrateur, puis vicaire apostolique  
de Coïmbatour (Hindoustan) en 1850 ; démissionnaire en 1855 ;  
enfin premier vicaire apostolique de Sierra-Leone (13 avril 1858).

Mort de la fièvre jaune à Free-Town, le 1<sup>er</sup> juillet 1859).

rant pays de Cham, avait laissé à Lyon un autre « lui-même ». Dans l'Église de Dicu, à Elie toujours succède un Elisée, digne héritier de son manteau, c'est-à-dire de son génie et de son cœur. *Avulso uno non deficit alter.*

Elle n'était pas morte ; mais le quintuple holocauste de Free-Town la réduisait à trois membres. Ce qu'elle devint



BERCEAU DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON  
près de l'église Saint-Irénée, à Lyon.

entre les mains du vénéré P. Planque, c'est aux Noirs du Dahomey, du Bénin, de la Côte de l'Or, de la Côte de l'Ivoire, de la Nigeria septentrionale et aux Fellahs du Delta égyptien qu'il faut le demander. Car, s'ils ont aujourd'hui quelque notion de la fin sublime où doit tendre toute vie humaine, s'ils savent regarder au-delà de leur misérable existence terrestre, si quelque rayon de clarté surnaturelle luit au fond de leurs âmes régénérées, ils le doivent aux Pères, aux Frères et aux Sœurs que leur a envoyés, pendant un demi-siècle, le second fondateur de la Société lyonnaise des Missions Africaines.



Augustin PLANQUE (1826-1907)

premier Supérieur général de la Société des Missions Africaines  
et fondateur de la Congrégation des Religieuses  
de Notre-Dame-des-Apôtres.

Né à Chemy (Nord), le 25 juillet 1826 ; prêtre le 21 décembre 1850 ;  
premier compagnon (en 1856) de Mgr de Marion-Brésillac.  
Mort à Lyon, le 21 août 1907.



Des Sœurs ! En effet, dans la plupart des stations, à côté du missionnaire, distributeur des sacrements et de la parole de vie, se rencontrent quelques-unes de ces vaillantes auxiliaires vouées aux œuvres d'enseignement et de miséricorde.

L'Institut des Sœurs des Missions Africaines de Lyon a été fondé en 1876 par le R. P. Planque, sous le titre de Congrégation de Notre-Dame des Apôtres. Ces intrépides ouvrières de l'Évangile ne reculent devant aucun travail d'apostolat propre à la femme si pénible soit-il dans la zone torride : écoles, salles d'asile, ouvroirs, hôpitaux, dispensaires, crèches. Leur activité et leur charité font l'admiration de tous.

C'est par milliers que se comptent ces prêtres, ces catéchistes, ces religieuses. Pour parler seulement des élus déjà appelés par le Divin Rémunérateur au repos des ouvriers qui ont achevé leur journée, huit cents d'entre eux ou d'entre elles ont déjà grossi de leurs noms le nécrologe africain.

Les Pères des Missions Africaines de Lyon parcourent en tous sens les barbares régions de la Guinée, fraternisant avec toutes les familles de peuples qui boivent les eaux de la Benoué et du Niger, de l'Ogoun et de l'Okpara, du Volta et du Cavally, prenant et gardant dans leur main sacrée la main meurtrière de l'Ashanti et du Dahoméen jusqu'à ce qu'ils aient inspiré aux plus forcenés anthropophages l'horreur du sang. Leurs noms (Dorgère, Baudin, Borghero, Courdioux, Chausse, Ray, Zappa, Pellet, Pied, Chautard, Terrien, Gallen, Poirier, etc.) évoquent le souvenir de travaux dont la patrie française et la science ont également bénéficié. Honneur à ces vaillants !

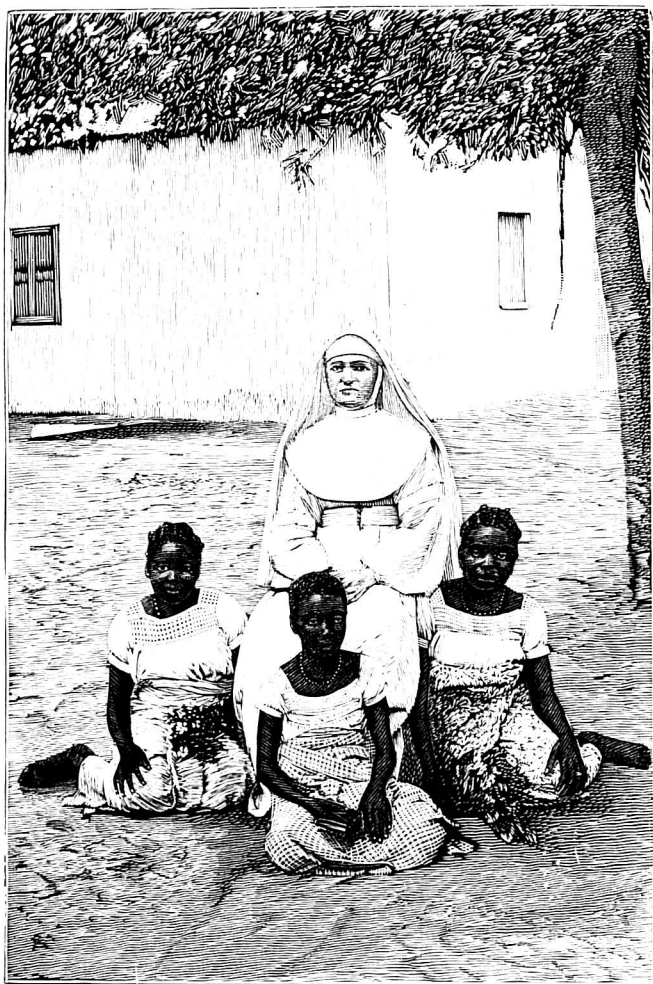
Dans l'immense domaine par eux évangélisé, domaine quatre fois aussi étendu que la France et relativement très peuplé, puisqu'on y trouve des villes de 200.000 habitants (Ilorin, Abeokouta, Ibadan), deux colonies seulement ont droit à une place dans le cadre étroitement délimité de notre travail : le Dahomey et la Côte de l'Ivoire. Ces deux morceaux seuls font partie de notre patrimoine national ; le reste est britannique.





Paul PELLET (1859-1914)

deuxième Supérieur général de la Société des Missions Africaines de Lyon,  
 né dans le diocèse de Grenoble, le 14 novembre 1859 ;  
 prêtre en 1883 ; parti en juillet 1884 pour l'Afrique occidentale,  
 nommé Évêque le 15 janvier 1895, sacré à Lyon le 25 août,  
 Vicaire apostolique de la Côte du Bénin de 1895 à 1901,  
 Vicaire général (1901-1907), puis Supérieur général (1907-1914)  
 de la Société des Missions Africaines,  
 mort à Lyon le 11 mars 1914.



UNE RELIGIEUSE DE LA CONGRÉGATION  
DE NOTRE-DAME DES APOTRES.

Révérènde Mère ÉPIPHANE,  
Supérieure de la Mission d'Agoué (Dahomey).

# COTE DE L'IVOIRE

---



ELLE se développe le long de l'Atlantique depuis le cap des Palmes jusqu'à Nougoua. En d'autres termes, elle est encadrée entre la République noire de Liberia et la colonie anglaise de la Côte de l'Or.

## I. — LE PAYS ET LES HABITANTS.

CE n'est pas d'hier que nous avons des droits sur cette portion de la côte guinéenne aux eaux tumultueuses infestées de requins. Dès 1365, des Dieppois y fondaient quelques comptoirs, germes des villes qui s'échelonnent aujourd'hui entre le Cavally et le Tanoe, sur la grève sablonneuse où le ressac déferle éternellement. Ce fut le premier acte d'occupation par la France du littoral où s'élèvent aujourd'hui Assinie, Grand-Bassam, Grand-Lahou, Sassandra, Biribi. Le drapeau tricolore couvre là un territoire de 300.000 kilomètres carrés. Sa façade sur l'Atlantique, mesurée d'ouest en est, couvre 500 kilomètres. Et, pour atteindre la limite septentrionale de la colonie, il ne faut pas parcourir (du sud au nord) moins de 600 kilomètres.

Ce morceau de terre africaine porte sur la carte le nom de Côte de l'Ivoire. Cette dénomination, soit dit en passant, avait sa raison d'être lorsque l'ivoire était la principale denrée commerciale du pays ; mais elle ne répond plus à aucune réalité. La colonie exporte des amandes de palme, du caoutchouc, de l'acajou, du cacao, de la poudre d'or... mais, en fait d'ivoire, pas de quoi habiller une touche de piano. MM. les éléphants se sont repliés sagement dans les coins les mieux défendus de la forêt. Là, ils peuvent narguer les plus déterminés Nemrods.

La grande forêt de la Côte de l'Ivoire est célèbre. Elle commence à quelques kilomètres de la mer et épaissit sur une profondeur de 300 kilomètres ses fourrés impénétrables.

Là vivent, dans une sauvagerie primitive, des populations belliqueuses, encore arrêtées aux plus bas degrés des types de l'humanité. Leurs armes sont des lances et des flèches. Leur nourriture consiste en bananes et en manioc, sans autre viande que celle d'animaux tués à la chasse et, dans les grandes circonstances, la chair humaine !

## II. — PRISE DE POSSESSION PAR LA FRANCE.

### LES PREMIERS MISSIONNAIRES.

C'EST en 1893 que la Côte de l'Ivoire a été constituée en colonie autonome. Un décret du 10 mars 1893 a fixé les bases de son organisation. Gouverneur, secrétaire général, conseillers d'administration, administrateurs du cadre des affaires indigènes, on y retrouve tous les rouages qui fonctionnent au Sénégal et à la Guinée.

Grand-Bassam fut d'abord choisi pour chef-lieu et prit en quelques années un rapide développement ; mais son déplorable état sanitaire l'a fait déchoir au second rang. Depuis 1900, Bingerville, préférable à tous égards, est devenu le siège officiel.

Dès que la colonie eut été régulièrement organisée, les missionnaires vinrent offrir leur concours au gouvernement local. Ils s'établirent naturellement tout d'abord à Grand-Bassam.

Le P. Ray, supérieur, écrivait de là en décembre 1895 :

« Grand-Bassam est située entre la mer et la lagune, sur une langue de terre qui n'a guère que trois cents mètres de large ; de plus, il y a des marigots qui sont produits par le reflux de la mer et qui rendent le pays très insalubre. La chaleur est excessive : nous n'avons pas moins de trente-cinq degrés à l'ombre ; le thermomètre descend à vingt-huit pendant la nuit. Une grande humidité pénètre dans les appartements les mieux fermés et augmente l'insalubrité. Plusieurs Pères ont déjà eu la fièvre ; malgré toutes les précautions, on ne peut l'éviter.

« Notre installation provisoire est plus que sommaire. Mais peu importe ; le missionnaire ne regarde pas aux incommodités et aux privations. »

III. — COURSES A TRAVERS COLLINES ET MARAIS.

Au début, les missionnaires durent se condamner à des courses excessivement fatigantes à travers le pays, pour reconnaître les points propices à l'établissement de leurs



LA GRANDE FORÊT DE LA CÔTE DE L'IVOIRE.

premières missions dans l'intérieur. Voulez-vous un aperçu du règlement suivi dans ces explorations?

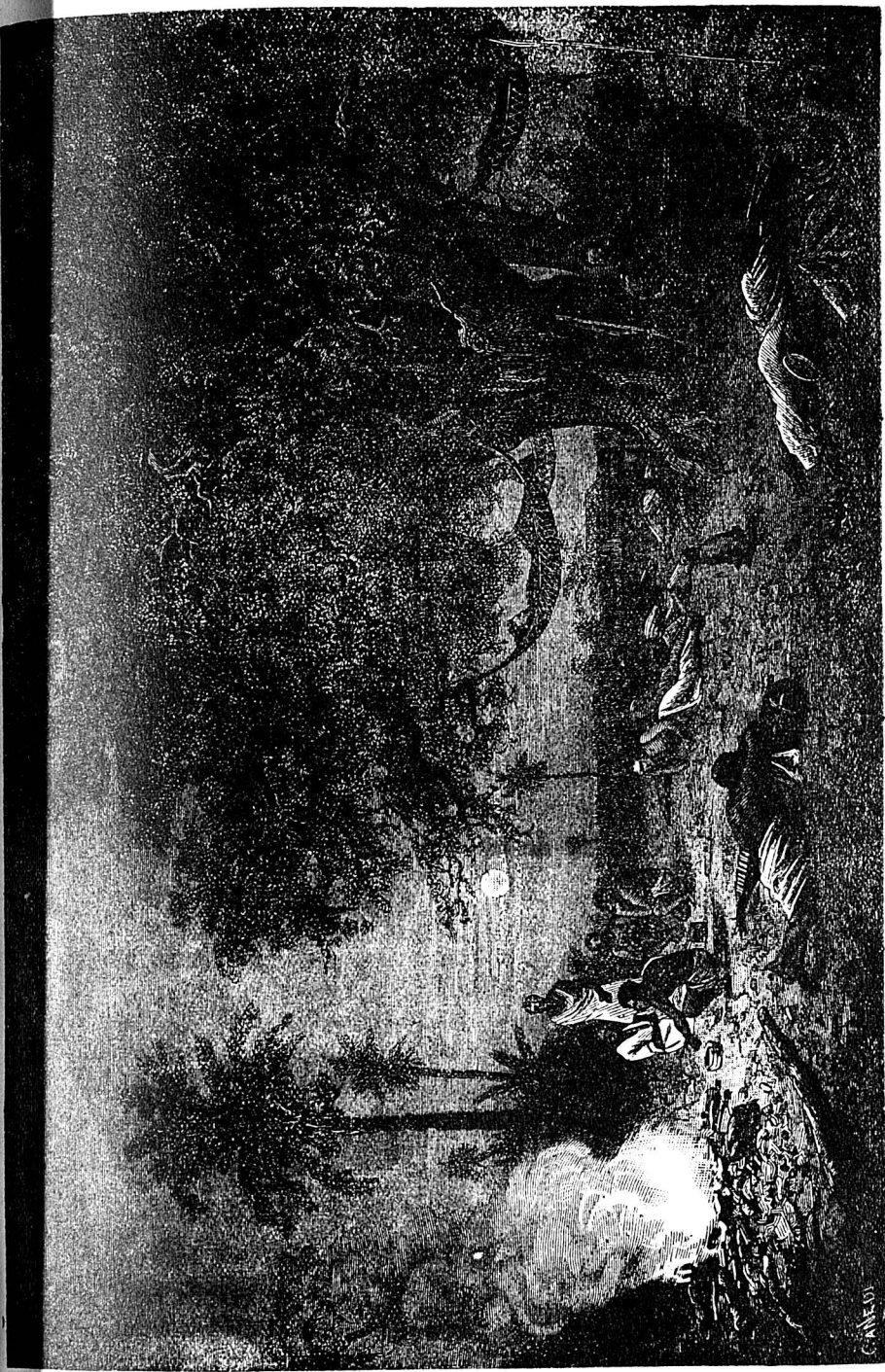
On se réveille ordinairement bien avant le chant du coq. Aussitôt on sonne une sorte de rappel africain dans une corne d'antilope et le cuisinier fait chauffer un peu de café ; ensuite on se met en route, et, après cinq ou six heures de marche, on arrive au but. La tente est dressée.

« Au repas servi ensuite, raconte un missionnaire, nous étions toujours entourés par une foule curieuse d'assister à notre festin (c'est une chose singulière que l'homme aime surtout à voir manger l'être qu'il juge n'avoir avec lui qu'une ressemblance lointaine). Aussi, lorsque l'heure venait de nous livrer à cet intéressant exercice, on se massait autour de nous avec la même ardeur curieuse qui rassemble autour des bêtes exotiques les élèves des écoles, les troupiers et les bonnes d'enfants. Et alors il y avait, devant nous, de ces figures béates se pâmant d'admiration, de ces yeux largement ouverts, de ces bouches énormes, de ces attitudes penchées, de ces physionomies naïves, heureuses et captivées que l'on ne trouve qu'à Paris, au-dessus de la fosse où l'ours blanc déjeune.

« Le soir, on allumait des feux, on préparait sa couchette et l'on essayait de s'endormir en recommandant à la Providence son corps et son âme, son expédition et ses chers noirs, ses amis, ses bienfaiteurs et ses parents. Les lits de camp avaient bien été dressés avec beaucoup de science et le lot de chacun strictement défini ; mais, l'emplacement du matin n'était pas celui du soir, et, souvent dans la nuit, réveillé par les moustiques, les rats, la fièvre, l'un ou l'autre se surprenait circulant dans tous les coins, cherchant une position introuvable et finissant d'ordinaire par s'arrêter dans une caisse.

« Pour comble de malheur, nous avions parfois beaucoup de pluie et l'eau perçait si bien la toile de la tente qu'elle tombait sur nous comme à travers un panier. Le jour, nous bravions l'infortune ; mais, la nuit, à la lueur d'une lanterne que le vent secouait, nous avions peine à mettre à l'abri nos provisions et nos effets. Quant à nous, nous étions souvent trempés jusqu'aux os, malgré le parapluie dont nous nous armions sur nos grabats. Le lendemain de ces épisodes, la fièvre nous prenait quelquefois assez violente. Alors ceux qui se portaient mieux soignaient les infirmes, et, même de temps à autre, il y en avait qui trouvaient assez de gaieté dans leur cœur pour improviser des musettes et des mirlitons avec les roseaux de la rivière voisine et charmer les ennuis des malades par des airs patriotiques, comme la chanson du roi Dagobert. »





LA NUIT EN VOYAGE.

C. ANE. 51

#### IV. — UNE AUDIENCE ROYALE.

**L**A monotonie de ces courses à travers collines et marais était relevée de temps en temps par quelque cérémonie importante : par exemple une audience royale. Que ce mot ne vous fasse pas rêver d'une réception à Versailles ou à Windsor. Rien de plus simple que le protocole. Écoutons le P. Bonhomme raconter sa première entrevue avec le roi de l'Attié.

« Le roi, dit-il, me reçut entouré de toute sa cour. Après les salutations d'usage, je m'assis en face de lui sur un escabeau qui me fut offert et j'exposai les motifs de ma venue. Il me répondit :

« Tu es le premier Blanc qui ait pénétré dans mon royaume. Tu viens pour nous faire du bien ; j'en suis heureux : j'espère que tu porteras bonheur à moi et à mes sujets. Choisis l'endroit le plus convenable pour élever ta case. Je t'en fais cadeau. »

Le missionnaire eut ensuite à répondre à une foule de questions sur la France et l'Angleterre, et dut donner un aperçu sommaire des bateaux à vapeur, chemins de fer, télégraphes, téléphones et autres merveilles dont la côte occidentale d'Afrique a déjà ouï parler, mais sans en avoir une idée suffisamment nette. Après avoir satisfait de son mieux la curiosité royale, le professeur de physique improvisé fut autorisé à prendre congé.

« Depuis, écrit-il, je suis occupé à la construction de mon habitation. Ce ne sera pas un palais, mais une simple case en terre, couverte de feuilles de palmiers. Pendant qu'on la bâtit, j'habite une hutte si petite que mes caisses la remplissent complètement. Je suis obligé de prendre mes repas et de coucher dehors, sous l'avant-toit. C'est là que je reçois mes visites, même royales, et que je trace ces lignes au milieu des conversations bruyantes des hommes, des femmes et des enfants qui m'entourent. »

#### V. — PREMIÈRES INSTALLATIONS ET PREMIÈRES VICTIMES.

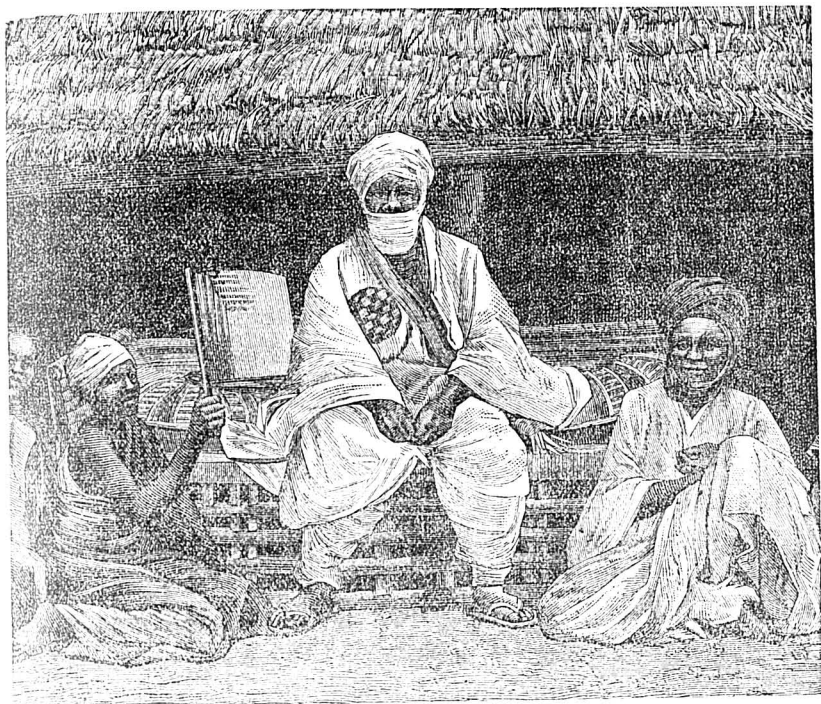
**L**E P. Ray écrivait de Grand-Bassam en août 1896.

« A la Côte de l'Ivoire, il n'y a pas de grands centres. Nous serons obligés de multiplier nos stations et d'avoir un nombreux personnel ; mais, pour cela, nous avons besoin de beaucoup



de secours. Pleins de confiance en l'avenir, nous allons de l'avant. Si le succès final est proportionné aux obstacles, il sera bien consolant ! »

Hélas ! hélas ! moins de trois ans plus tard (le 13 mai 1899), l'homme de foi qui écrivait ces lignes touchantes succombait



CÔTE DE L'IVOIRE. — CHEF INDIGÈNE DONNANT UNE AUDIENCE.

à la première des deux épidémies de fièvre jaune qui ont fauché et par deux fois forcé à renouveler tout le personnel.

Mais l'amour, plus fort que la mort, a relevé toutes les ruines. Dix stations et douze écoles sont occupées par les hommes de Dieu, et, en 1904, ils allaient planter à Koroko, bien au delà de Kong, à plus de 100 lieues dans l'intérieur, l'étendard de la rédemption et le drapeau de la France.

# DAHOMEY

~~~~~

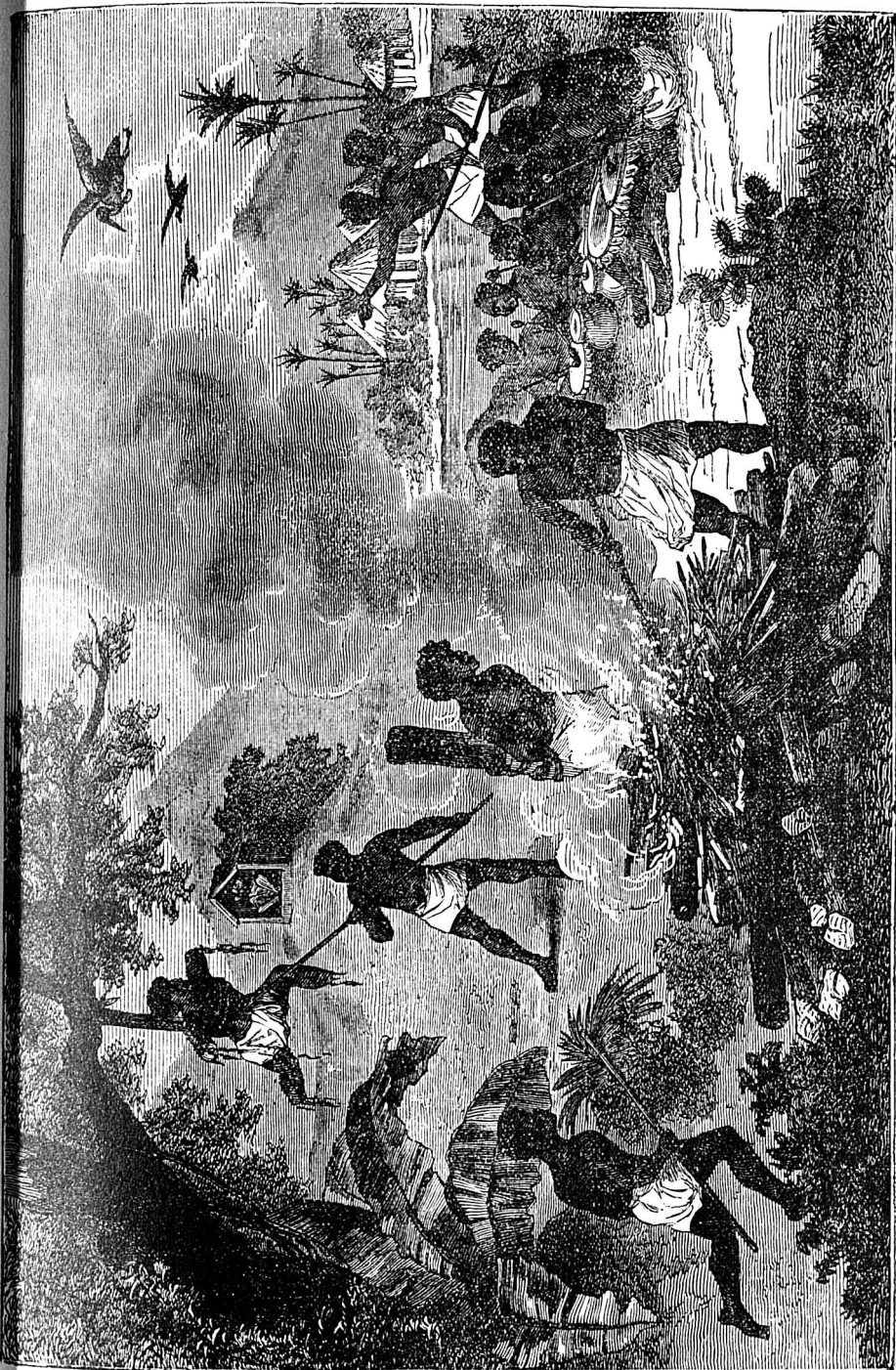


EST vers le Dahomey, vers le « pays rouge », sanglant, le pays classique des sacrifices humains, que s'était tout d'abord portée l'apostolique ambition de Mgr de Marion-Brésillac. Il en avait demandé à Rome l'investiture. L'horrible réputation du monstrueux royaume n'avait pas permis d'accueillir sa requête. Rome avait refusé ou, pour parler plus exactement, Rome avait déclaré que l'heure du Dahomey n'était pas encore venue ; elle avait offert un autre champ d'action au saint évêque, et — nous l'avons vu — il s'en était allé mourir de la fièvre jaune à Free-Town.

Mais l'auréole de barbarie qui couronnait si lugubrement le nom de Dahomey exerçait une sorte de fascination. Au séminaire lyonnais des Missions Africaines, on regardait toujours de son côté avec envie, avec regret, avec un secret espoir. Le P. Planque se fit auprès du Saint-Siège l'avocat éloquent de ces espérances ; il présenta à nouveau le projet ajourné et, juste un an après la mort de son héroïque prédécesseur, il avait la joie de le faire agréer par Pie IX (28 août 1860).

I. — LES PREMIERS MISSIONNAIRES.

UN départ de missionnaires fut aussitôt organisé et, le 5 janvier 1861, les PP. François Borghéro (Génois), Louis Edde (de Chartres) et François Fernandez (Espagnol) s'embarquaient à Toulon, à bord de l'*Amazonie*, un nom bien choisi pour un navire à destination du pays des féroces guer-



DAHOMÉY. — SACRIFICES HUMAINS.

rières dahoméennes (1). A leur passage à Free-Town, les missionnaires bénirent les tombes de Mgr de Marion Brésillac et du P. Reymond. On devine quelle émotion filiale et fraternelle leur étreignit le cœur lorsqu'ils s'agenouillèrent sur la terre où dorment leur père et leurs quatre aînés moissonnés avec lui. A côté de ces cinq fosses, une sixième devait se creuser : fort maltraité par la mer, le P. Edde succomba et ses cendres vinrent se mêler à celles des premiers martyrs de ce climat meurtrier. Ainsi donc, comme celle du Sierra-Leone, la mission du Dahomey commençait dans les larmes.

II. — LE PAYS ET LES HABITANTS. — HORRIBLES COUTUMES.

AVANT d'introduire nos missionnaires dans leur terre promise, jetons-y un coup d'œil.

Nul pays au monde, du moins dans les temps modernes, n'a été inondé d'autant de sang humain. Les fêtes où l'on immolait par milliers des victimes au dieu de la guerre ou aux mânes des rois défunts étaient si régulières, qu'elles portaient le nom significatif de « Coutumes ». C'était une institution vraiment nationale, vieille de plusieurs siècles (2) et regardée comme essentielle à la conservation de la monarchie.

A la mort de Ghézo (1858), l'aristocratie dahoméenne s'était trouvée partagée en deux partis : les uns voulant le maintien, les autres exigeant la suppression des boucheries abominables qui, périodiquement, transformaient en charnier les rues de la capitale. Comme toujours, la victoire fut aux

(1) Les Amazones, disparues depuis la conquête française, composaient un régiment de 3.000 femmes, au dire du P. Borghéro ; d'autres disent : 10.000. C'était un corps d'élite, le premier de l'armée dahoméenne : le roi Ghézo lui avait donné le pas sur les troupes masculines. L'institution de cette milice féminine, unique au monde, remontait à l'année 1728.

(2) Ces trop célèbres Coutumes remontaient à l'année 1660. Elles seraient dues à l'initiative du roi Adonzou I^{er}, successeur de Takodonou, le véritable fondateur de la monarchie dahoméenne. Takodonou, en effet, d'abord simple prince d'Allada, ayant attaqué et fait prisonnier Dâ, roi de Cana, le jeta tout vivant dans une fosse et sur le ventre du monarque vaincu fit poser la première pierre d'un palais qui pour cela fut appelé *Dâ-homey* (ventre de Dâ). Ce nom a passé au pays entier.

pires et l'Europe frémit en apprenant que le sang de 3.000 victimes humaines avait arrosé le tombeau de Ghézo. Ah ! s'il n'y en avait eu que 3.000 !



DAHOMEY. — SACRIFICES HUMAINS.

En 1860, M. Lartigue, agent en chef des factoreries de M. Régis, de Marseille, fut obligé d'assister à la fête des Coutumes à Abomey.

Voici un extrait de son journal :

16 juillet. — Premières décapitations. — Un captif bâillonné a été amené et le ministre de la justice a demandé au roi s'il n'avait

rien à faire dire à feu son auguste père par l'intermédiaire du prisonnier. Justement il avait d'urgentes nouvelles à lui notifier. Plusieurs grands sont venus prendre ses ordres et sont allés les transmettre à la victime, qui répondait affirmativement par des signes de tête. C'était chose curieuse à voir que la foi profonde de cet homme qu'on allait décapiter, à se charger de toutes ces commissions. Après lui avoir remis, pour ses frais de route, une piastre et une bouteille de tafia, on l'a expédié *ad patres*. Deux heures après, quatre nouveaux messagers étaient *expédiés* dans les mêmes conditions.

Une fois ces courriers partis avec leurs dépêches d'outre-tombe, le roi est monté sur son tabouret, a revêtu ses armes de bataille et a prononcé un long discours, qu'il a terminé en demandant à ses braves s'ils étaient prêts à le suivre partout où il aurait décidé de porter la guerre. Il est impossible de rendre la scène d'enthousiasme qui répondit à cet appel.

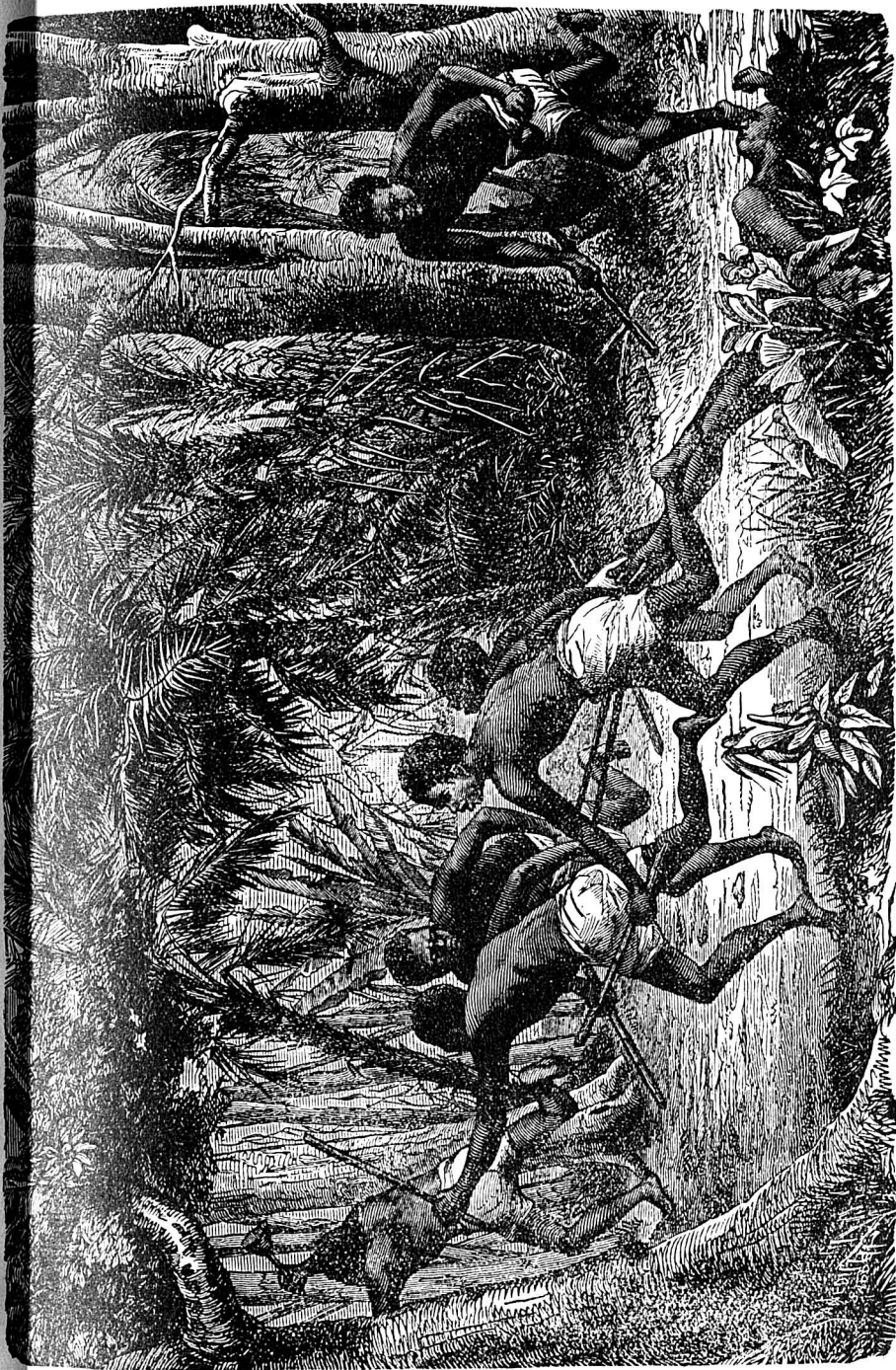
28 juillet. — ...La nuit prochaine, il y aura grand massacre... Les tueries ne discontinuent pas. La place du palais exhale une odeur infecte. Quarante mille nègres y stationnent jour et nuit au milieu des ordures. Joignez-y la vapeur du sang répandu et les émanations des cadavres en putréfaction, et vous croirez sans peine que l'air respiré ici est mortel.

30 et 31 juillet. — Les principaux mulâtres de Ouidah offrent leurs victimes, qu'on promène trois fois autour de la place au son d'une musique infernale. La troisième ronde achevée, le roi s'avance vers la députation et, tandis qu'il félicite chaque donateur, l'évergement s'accomplit.

1^{er} août. — Pendant ces deux dernières nuits, il est tombé plus de cinq cents têtes. On les sortait du palais, à pleins paniers, accompagnés de grandes Calebasses dans lesquelles on avait recueilli le sang pour en arroser la tombe du roi défunt. Les corps étaient traînés par les pieds et jetés dans les fossés de la ville où les vautours, les corbeaux et les loups s'en disputent les lambeaux... Les jours suivants, continuation des mêmes sacrifices...

5 août. — Jour réservé aux offrandes du roi... Le défilé des victimes a duré plus d'une heure. C'était un spectacle diabolique que l'animation, les gestes, les contorsions de toute la négraille...

Les sacrifices devaient se faire sur une estrade construite au milieu de la place. Sa Majesté est venue s'y asseoir, accompagnée du ministre de la justice, du gouverneur de Ouidah et de tous les hauts personnages du royaume, qui allaient servir de bourreaux.



DAHOMÉY. — SACRIFICES HUMAINS.

Après quelques paroles échangées, le roi a allumé sa pipe, a donné le signal, et aussitôt les coutelas se sont tirés, et les têtes sont tombées... Le sang coulait de toutes parts ; les sacrificateurs en étaient couverts et les malheureux qui attendaient leur tour au pied de l'estrade étaient comme teints en rouge...

Ces cérémonies vont encore durer un mois et demi : après quoi, le roi se mettra en campagne pour faire de nouveaux prisonniers et recommencer sa fête des Coutumes, vers la fin d'octobre.

La décapitation n'était pas le seul supplice en usage au Dahomey ; plusieurs sacrifices s'accomplissaient avec une barbarie raffinée. Certaines victimes étaient enterrées vivantes ; d'autres découpées en morceaux ; d'autres brûlées à petit feu ; d'autres, enfermées dans des corbeilles jusqu'à la tête, étaient suspendues aux arbres où elles mouraient de faim, à moins qu'elles ne fussent dévorées toutes vivantes par les oiseaux de proie...

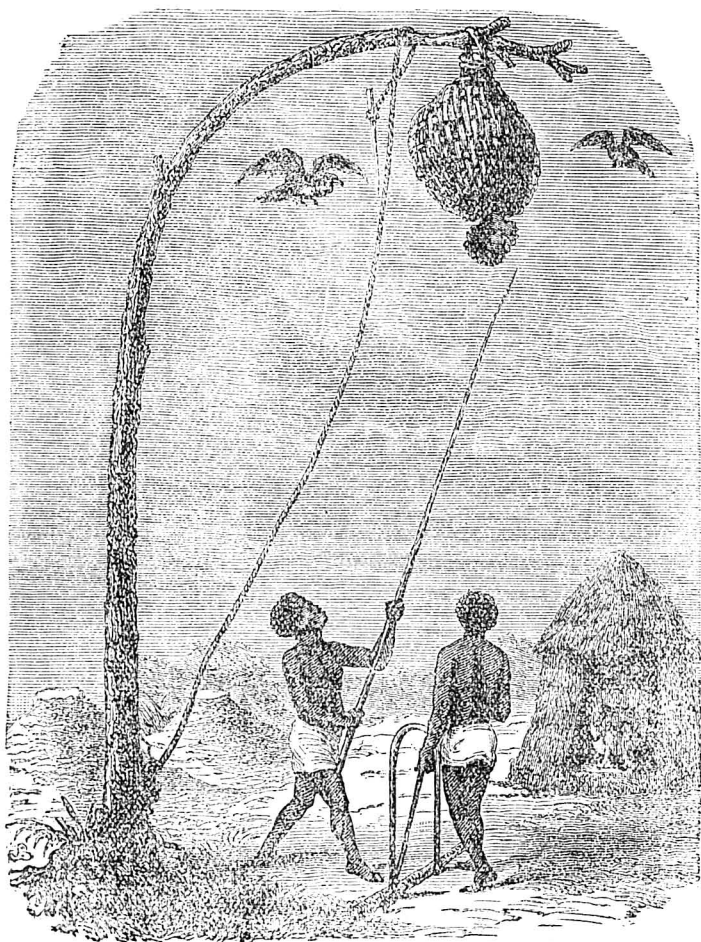
III. — OUIDAH.

C'EST dans cet enfer, où le démon régnait depuis tant de siècles en maître absolu, que les Pères des Missions Africaines venaient arborer la croix rédemptrice.

Partis de Toulon le 5 janvier, ils n'arrivèrent à Ouidah que le 18 avril 1861.

Port principal du Dahomey, Ouidah (*Whydah* des cartes anglaises ; *Ajuda* des cartes portugaises) est bâtie à trois kilomètres de la mer dans une grande île entourée des eaux d'une lagune qui communique avec l'Océan. C'est une ville très ancienne qui compta jusqu'à 35.000 habitants lors de la grande activité du commerce des esclaves : c'était un des foyers les plus florissants de la *traite* : elle expédiait, dans les « bonnes » années, de 18.000 à 20.000 nègres aux Antilles ou au Brésil. Son importance lui vient de sa situation près du littoral et des lagunes qui coupent son territoire et constituent les routes naturelles du pays. Rien n'est plus pittoresque que son aspect. Les habitations des indigènes, huttes en bambous liés par un mortier de terre glaise, ressemblent à des ruches

d'abeilles disséminées de la façon la plus irrégulière au milieu des arbres et de la verdure. Des rues tortueuses et de largeur très variable coupent Ouidah dans tous les sens et aboutissent à de vastes espaces couverts d'herbes, infestés de serpents



DAHOMÉY. — SACRIFICES HUMAINS.

et décorés du nom de places. Au point de vue administratif, la ville est divisée en quatre quartiers ou *salam*s ; le *salam* français, le *salam* portugais, le *salam* anglais, le *salam* brésilien, chacun sous l'autorité d'un chef indigène. Les trois premiers ont des forts.

Les Pères se logèrent dans l'ancien fort portugais, merveilleusement adapté à cette destination, car les Portugais ne s'établissaient nulle part sans associer à l'édifice de la force matérielle l'édifice de leur croyance chrétienne : une vaste chapelle avait été construite par eux dans la cour intérieure du blockhaus. L'habile truelle de Borghéro eut bientôt fait les réparations urgentes et mis le fort et le sanctuaire en très convenable état.

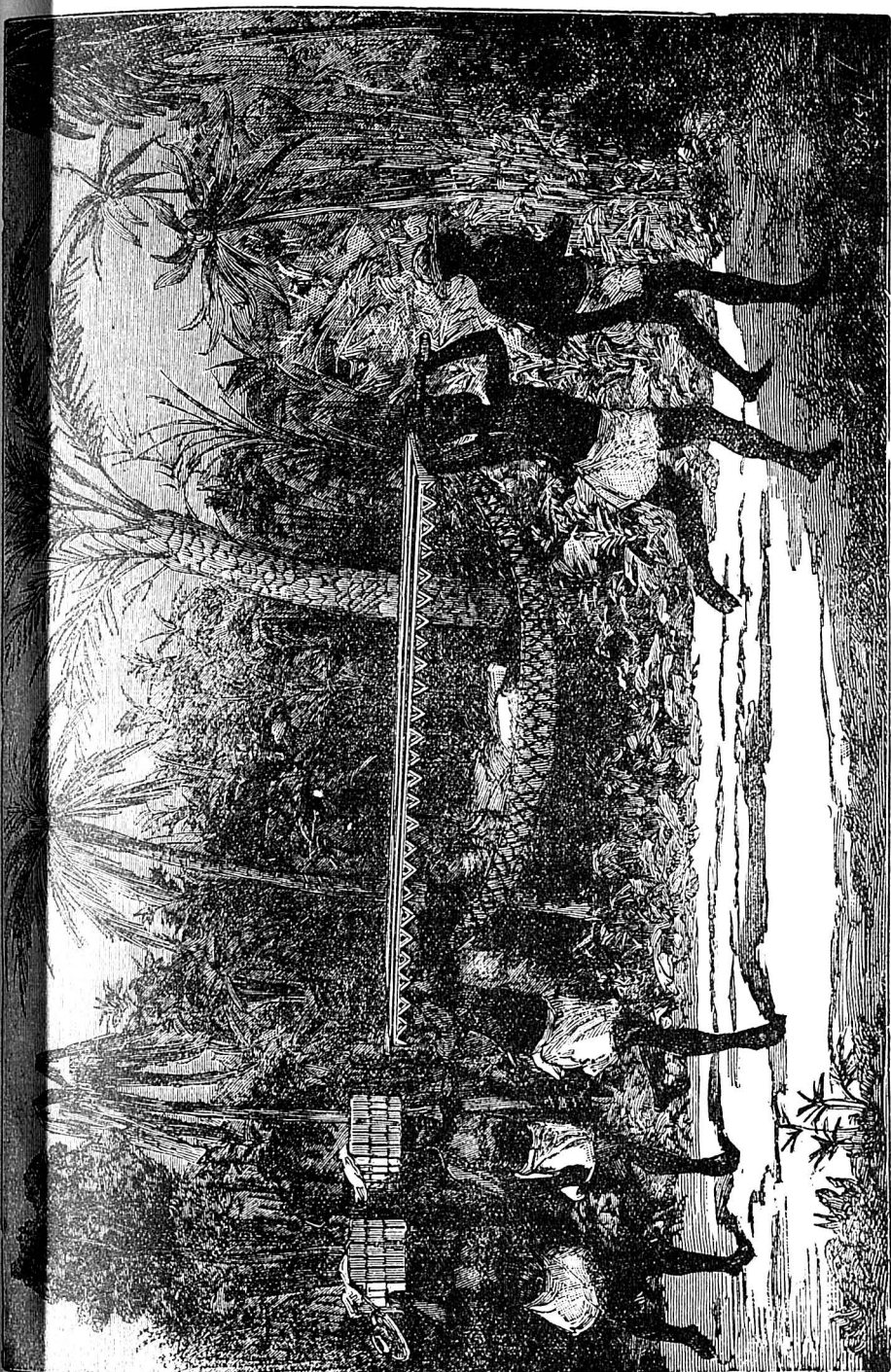
IV. — LE P. BORGHÉRO A ABOMEY.

UNE fois installés, les missionnaires envoyèrent au roi du Dahomey les présents d'usage. S. M. Glé-Glé était alors en campagne afin de renouveler sa provision de gibier humain. Pour ce motif ou pour d'autres, l'accusé de réception se fit attendre longtemps (sept mois). Il arriva enfin sous la forme d'une invitation à monter à la capitale. Le P. Borghéro imposa des conditions qui furent toutes acceptées.

Il se mit donc en route. Parti de Ouidah le 22 novembre, il arriva à destination le 28.

Ce jour-là, Abomey fut témoin d'un spectacle qui parut sans doute étrange aux féticheurs et aux indigènes, mais qui dut réjouir les anges gardiens des tristes habitants du pandémonium dahoméen.

Une procession catholique traversa la cité. Le plus jeune des cinq néophytes qui accompagnait le Père, vêtu d'une soutane blanche, précédait le cortège en agitant au milieu de la route une sonnette d'église. A ses côtés, mais un peu plus en arrière, venaient deux autres chrétiens en soutanes rouges couverts d'aubes brodées. Celui de droite portait une image de Notre-Seigneur en ivoire et d'un travail exquis ; celui de gauche, une statue de la sainte Vierge. Le P. Borghéro, en aube avec l'étole et la chape, était accompagné des deux chrétiens les plus âgés, revêtus de soutanes noires et de surplis. Sur tout le parcours on avait écarté ou voilé les idoles. Le roi lui-même, dans sa réponse au Père, avait dit : « Je



DAHOMEX. — VOYAGE EN HAMAC.

sais que Dieu est plus grand que toutes ces choses ; il est juste de les faire disparaître devant son envoyé. !»

Il reçut le messager de l'Évangile avec des démonstrations de joie et des honneurs tout à fait inusités.

L'artillerie braquée sur la place, les fusillades de la troupe, les danses, les cris, les fanfares de toute la ville en fête pour bien accueillir l'homme de Dieu formaient le tableau le plus extraordinaire que l'imagination puisse rêver.

Sur son passage, M. Borghéro saisissait au vol des réflexions ou des refrains de chansons d'une tournure touchante :

« Voici le Blanc ! Il vient à nous de la terre lointaine, pour nous faire du bien en redressant nos voies...

« Nos yeux sont fermés ! Nous sommes comme des aveugles. C'est lui qui sait ce que Dieu dit aux hommes. Il nous enseignera le secret d'aller au ciel...

« Il est l'ami du roi. Le roi et lui ne font qu'un. Ses frères sont déjà nos frères. Sa loi sera celle du Dahomey... »

En entendant ces paroles et ces chants, confidences d'un peuple courbé depuis des siècles sous le plus abominable despotisme, le missionnaire était ému et ouvrait son âme aux plus belles espérances.

Hélas ! Glé-Glé ne tarda pas à jeter le masque. Il n'avait attiré chez lui le P. Borghéro que dans un but intéressé. Il commençait à comprendre que, pour ne pas déchoir, sa puissance avait besoin de s'appuyer sur les engins de guerre perfectionnés par la science moderne. Or, les fusils à tir rapide, les canons rayés, il ne pouvait les trouver que chez les Blancs. Espérait-il que le missionnaire lui servirait d'intermédiaire ? Peut-être. Toujours est-il que, dans l'audience solennelle du 28 novembre, il affecta de le considérer comme un personnage officiel, comme un ambassadeur de l'empereur des Français. Cette interprétation était flatteuse, mais inacceptable. L'humble prêtre protesta, à plusieurs reprises, que sa mission n'avait rien de commun avec la politique.

Les deux mois que le P. Borghéro séjourna à Abomey lui révélèrent l'incurable dégradation morale du pays et lorsque, le 18 janvier 1862, il put reprendre le chemin de Ouidah, il avait été témoin d'assez d'horreurs pour comprendre l'impossibilité de fonder un foyer de civilisation chrétienne dans l'abominable capitale, tant que l'intervention d'une puissance européenne n'aurait pas supprimé les Coutumes.

C'est aux canons du général Dodds qu'était réservé l'honneur d'ouvrir, trente ans plus tard, la voie à l'œuvre de régénération ambitionnée par le missionnaire.

V. — PREMIÈRES RELATIONS DE L'EUROPE
[AVEC LA CÔTE DES ESCLAVES.

DES marins dieppois passent pour avoir visité, dès le milieu du XIV^e siècle, la Côte dite des Esclaves ; mais ils n'y ont pas laissé de traces certaines de leur passage. En 1671 seulement fut fondé le fort français de Ouidah, tandis que les Portugais, dès 1434, s'établissaient dans le pays et bâtissaient le fort de San Jão Baptisto d'Ajuda.

Au cours du XIX^e siècle, diverses conventions furent passées pour resserrer nos liens avec le Dahomey. En 1851, le lieutenant de vaisseau Bouet signait avec le roi Ghézo un traité d'amitié et de commerce. En 1868, Glé-Glé, successeur de Ghézo, nous céda Kotonou, mais en se réservant le produit des douanes. En 1878, le capitaine de frégate Paul Serval passa avec le même souverain un nouveau traité, confirmant la cession de Kotonou et annulant toutes les servitudes imposées jusque-là aux résidents français, particulièrement au fort de Ouidah.

Dans l'intervalle, le P. Borghéro avait reçu du renfort. L'année 1862 fut marquée par l'arrivée de neuf nouveaux prêtres envoyés par les Missions Africaines de Lyon et, en 1863, quatre autres arrivèrent encore.

Le P. Borghéro était, nous l'avons dit, revenu d'Abomey pleinement édifié sur les obstacles et l'insuccès final auxquels devait alors se heurter infailliblement toute tentative d'apostolat dans l'intérieur. Ce fut donc vers les agglomérations urbaines du littoral qu'il tourna toute son activité : Ouidah et les villes qui l'avoisinent, à l'ouest Grand-Popo et Agoué, à l'est Kotonou et Porto-Novo.

Comme Ouidah, Grand-Popo est bâtie sur un îlot, ce qui en fait une place facile à défendre. Elle n'est séparée de la plage que par une lagune de 300 à 400 mètres de large.

Agoué, appelé *Ajigo* par les indigènes, est le centre le plus peuplé des Popos (9.000 habitants). Il est situé, comme tous les autres, entre la lagune et la mer, sur un banc de sable de deux kilomètres de large.

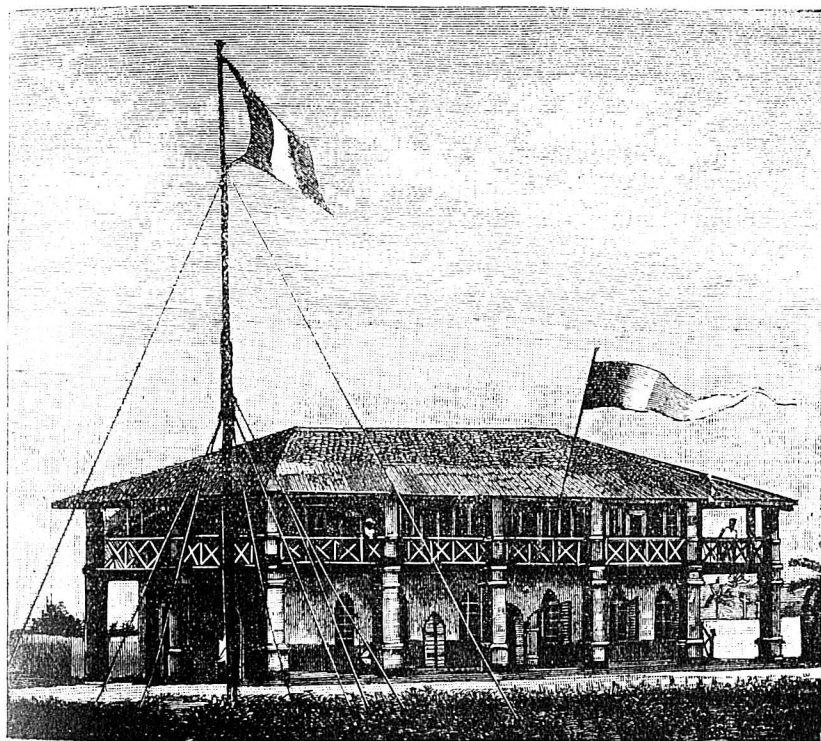
Les Pères des Missions Africaines y ont eu beaucoup à lutter contre la profonde ignorance de tous et le désordre de quelques anciens esclaves venus du Brésil qui mêlaient aux croyances chrétiennes les pratiques du fétichisme. La régénération est venue, comme toujours, par les écoles et par les dispensaires. Agoué possède aujourd'hui deux écoles et deux dispensaires dirigés, l'un par les Pères, l'autre par les Sœurs.

Kotonou, à 34 kilomètres à l'est de Ouidah, autrefois village, a pris beaucoup d'importance depuis 1893. C'est le principal débouché du commerce dahoméen et, en quelque sorte, le faubourg maritime de Porto-Novo, qui se trouve à 30 kilomètres plus loin à l'est.

De 1863 seulement datent les premières relations officielles de la France avec le royaume de Porto-Novo, petit État maritime (1.900 kilomètres carrés) confinant à la colonie anglaise de Lagos. Jusque-là nous avons eu dans ce pays des factoreries sur lesquelles flottait notre pavillon ; mais aucune convention n'avait affirmé notre autorité sur la région. Le traité de protectorat et d'alliance, signé le 23 février 1863 entre l'empire français et le roi Mecpon, établit nettement notre situation. Cette convention amicale fut renouvelée, le 25 juillet 1883, avec Toffa, successeur de Mecpon.

VI. — DIFFICULTÉS DIPLOMATIQUES
AVEC LES ROIS GLÉ-GLÉ ET BEHANZIN.

MAIS, en 1887, Glé-Glé s'avisa tout à coup que Porto-Novo était une dépendance du Dahomey et nous somma de l'évacuer. On ne tint aucun compte de cette singulière injonc-



DAHOMEY. — MISSION D'AGOUÉ.

tion. Alors, le roi nègre furieux envahit le territoire porto-novien, pilla plusieurs villages placés sous notre protectorat et opéra une razzia de prisonniers.

On tâcha de régler pacifiquement cette grave affaire : M. Bayol fit tout exprès le voyage d'Abomey ; mais cette démarche n'aboutit qu'à rendre les Dahoméens plus insolents.

Sur ces entrefaites. Glé-Glé mourut (31 décembre 1889).

Behanzin, son successeur, renchérisant encore sur les prétentions paternelles, se prépara à une action énergique contre nous. Pour se procurer des otages, il avait, avant même le début des opérations, fait capturer huit Européens. Les Pères Dorgère et Van Pawordt, l'agent consulaire Bontemps et plusieurs agents de factoreries avaient été traîtreusement attirés, le 24 février 1890, hors de la maison Fabre, où ils s'étaient réfugiés, et avaient été conduits à Abomey enchaînés par les pieds et par le cou.

Les malheureux prisonniers languirent deux mois en proie aux plus vives inquiétudes. Cette douloureuse situation se serait sans doute prolongée longtemps encore si le commandant Fournier n'avait, le 28 avril, tiré une douzaine d'obus sur Ouidah et sur Kotonou et menacé ces deux places d'un bombardement général.

Dès le surlendemain (30 avril), les pauvres otages étaient admis à l'honneur d'une audience royale. Assis sous une vaste tente, Behanzin trônait, entouré de ses ministres, d'une dizaine de femmes, et de quelques amazones. Sur une grande table était servi un copieux déjeuner. S'adressant au P. Dorgère, personnage le plus en vue et le plus considérable des prisonniers français, il lui tint à peu près ce langage :¹¹

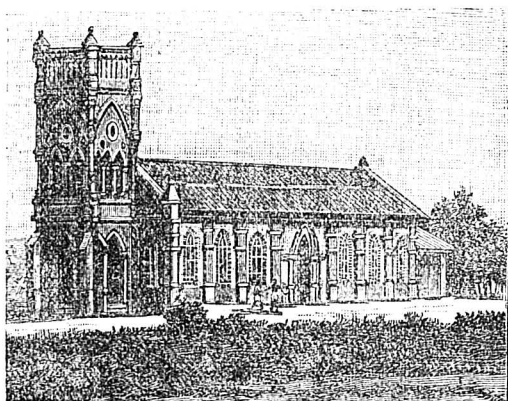
« Depuis que Dieu a créé le monde, les Noirs de mon pays ont toujours été les amis des Blancs ; pourquoi me font-ils la guerre maintenant ? Le roi de France a donc perdu le sens commun.

« Du temps de mes pères, MM. Fabre et Régis ont demandé à faire le commerce sur nos terres. Le roi Ghézo, mon grand-père, le leur a accordé ; pendant quarante-cinq ans, tout s'est bien passé. Les factoreries ont toujours bien marché. Un chef blanc nommé Vallon (le lieutenant de vaisseau Vallon) est venu voir le roi Glé-Glé, mon père ; il a été très bien reçu et est parti satisfait. Pourquoi donc alors me faire la guerre?...

« Bayol, avec un autre blanc, Amyot, sont venus dernièrement à Abomey. Je les ai bien traités. Bayol était malade, je lui ai envoyé des médicaments pour le guérir. Mon père était sur le point de mourir ; la question de Kotonou n'a donc pas pu être réglée. Bayol m'avait promis d'attendre et de ne pas toucher à Kotonou.

« Néanmoins, les soldats de Bayol sont venus à Godomey, ont enfoncé les portes des factoreries, après en avoir chassé les sentinelles que j'y avais placées pour les préserver ; ils sont entrés dans une maison, y ont fait cuire du riz et bu du tafia. Est-ce bien?... Le roi de France n'a donc pas de quoi donner à manger à ses soldats, qu'ils viennent voler sur mon territoire?... Pourquoi aussi bombarder sans motifs Ouidah et Kotonou?...

« J'aurais pu me venger en vous faisant couper le cou à tous ; mais vous avez été les amis de mon père qui vient de mourir ; et en mourant mon père m'a recommandé de ne jamais vous faire de mal et d'être toujours votre ami. Je vous donne mon amitié ; vous n'avez plus rien à craindre sur la terre de mes pères. Je vous rends la liberté. Retournez à Ouidah. »



DAHOMEY. — ÉGLISE D'AGOUÉ.

La démonstration du commandant Fournier avait eu le plus heureux effet. Le 1^{er} mai, les prisonniers reprenaient le chemin de la côte. Mais aucune des questions irritantes n'était résolue.

Les choses en étaient là, lorsque, le 21 mai 1890, le contre-amiral de Cuverville débarqua à Kotonou.

Ce marin d'élite était chargé de tout tenter pour arriver à une paix honorable. Il étudia la situation et se rendit compte que le peu de résultats obtenu jusqu'alors était dû à l'incapacité des agents employés pour négocier la paix. Il comprit qu'un missionnaire seul pouvait reprendre, avec chances de succès, les négociations compromises.

VII. — LE P. DORGÈRE.

POUR ces délicats pourparlers, le P. Dorgère, personnellement connu du roi, était tout indiqué.

Né à Nantes, le 5 décembre 1855, Alexandre Dorgère était entré au séminaire lyonnais des Missions Africaines, à l'âge de 24 ans. En 1881, il débarquait à la Côte des Esclaves pour diriger la colonie agricole de Tocpo fondée par la mission du Bénin entre Lagos et Porto-Novo. Revenu en France au printemps de 1883 pour rétablir sa santé fortement ébranlée, il n'avait pas tardé à retourner en Afrique (septembre 1883), cette fois avec le Dahomey pour destination et, sous sa direction, la mission de Ouidah avait pris une grande importance.

Le P. Dorgère fut donc chargé d'aller à Abomey pour négocier la paix avec Behanzin sur les trois points suivants : 1^o la confirmation pure et simple du traité de paix de 1878, avec promesse d'un prélèvement sur le produit des douanes à Kotonou ; 2^o reconnaissance de notre protectorat sur Porto-Novo et engagement de ne plus rien tenter sur le territoire du roi Toffa ; 3^o reconnaissance de notre protectorat à Ouidah, et installation dans ce port d'un résident et d'une garnison française.

Spectacle renouvelé des âges antiques où Louis IX et Louis XIII choisissaient pour plénipotentiaires des Carmes et des Franciscains, on vit donc en septembre-octobre 1890 un prêtre des Missions Africaines traiter avec le roi Behanzin au nom de la République française.

Behanzin se rendit aux raisons que fit valoir le missionnaire catholique. Il céda sur la question du territoire de Kotonou, reconnut notre protectorat à Porto-Novo, s'engagea à laisser en paix le roi Toffa ; mais il refusa d'accepter à Ouidah la présence d'une garnison et d'un résident.

Le P. Dorgère n'avait pas obtenu tout ce que désirait la France ; la question de Ouidah restait en suspens, et tôt ou tard il faudrait la trancher. C'était un demi-succès ; mais il avait sa valeur, et la France sut le reconnaître en décernant

LE HÉROS DU DAHOMEY



Alexandre DORGÈRE (1855-1900)

de Nantes ; des Missions Africaines de Lyon ;
missionnaire à la Côte de Benin, puis au Dahomey (1881-1899) ;
mort héroïquement le 25 février 1900.

au brave missionnaire la croix de la Légion d'honneur. En mai 1896, l'Académie de Lyon lui attribua son grand prix annuel de 10.000 francs.

Certes il lui avait fallu une bonne dose de courage pour retourner dans la terrible capitale où il avait été traîné une première fois le carcan au cou, pour aller de gaieté de cœur se remettre entre les griffes du lion d'Abomey. Mais le courage ne lui manquait pas : sa mort (1) héroïque (25 février 1900) l'a bien prouvé ; d'ailleurs, tout missionnaire est brave de naissance et compte pour rien sa vie quand il s'agit des intérêts de sa patrie ou de son Dieu.

Durant cette période critique, les confrères du P. Dorgère ne négligèrent rien pour rendre service aux officiers et aux soldats et, dans son ordre du jour d'adieux du 20 décembre 1890, le contre-amiral Cavelier de Cuverville leur exprimait sa gratitude en termes qui doivent être ici reproduits :

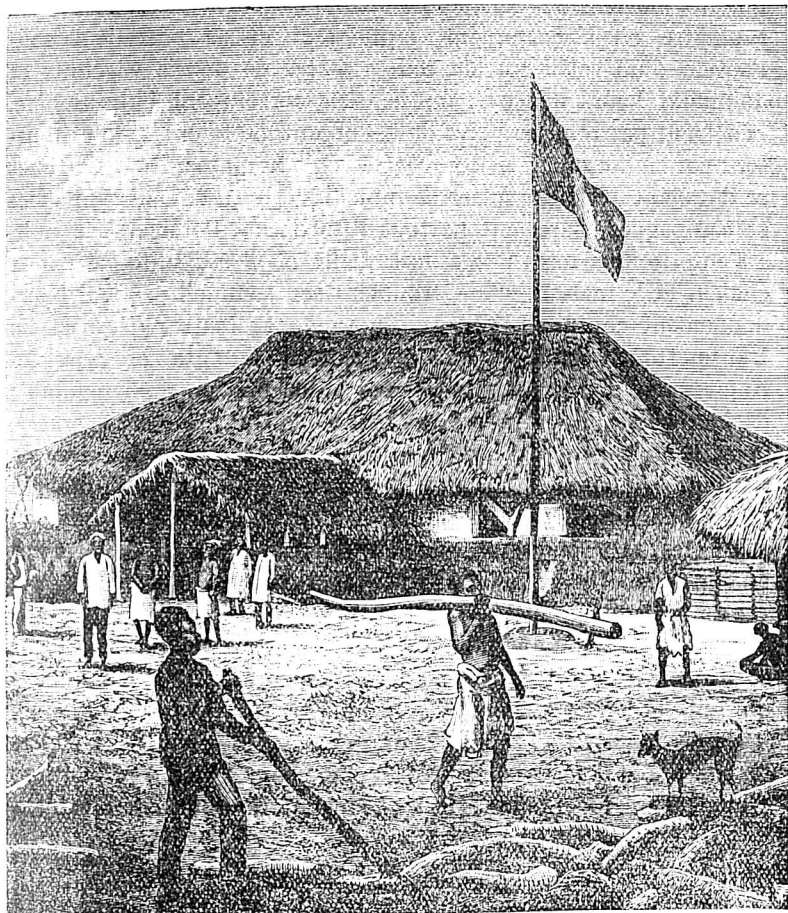
« Le dévouement avec lequel la Société des Missions Africaines de Lyon a mis tout ce qu'elle possédait à la disposition du corps expéditionnaire ne saurait être oublié. Nos missionnaires ont montré une fois de plus que, dans leurs affections, ils ne séparent jamais l'amour de la Patrie de l'amour de Dieu. Qu'ils en soient remerciés ! »

Behanzin ne tint pas longtemps ses engagements. En mars 1892, il envahissait à nouveau le royaume de Porto-Novo. Une expédition en règle s'imposait. Elle fut vivement menée par le colonel Dodds (promu général au cours de la campagne). Le 17 novembre, Abomey était prise et, le 3 décembre, la déchéance de Behanzin était prononcée.

(1) Le R. P. Dorgère est mort victime de son dévouement apostolique, mais loin de sa chère mission. Dix-huit années de vie africaine ayant profondément ébranlé sa santé, il avait quitté le pays lointain qu'il avait tant contribué à gagner au Christ et à la France. Il était rentré au pays natal et, comptant sur le climat de la Provence pour regagner les forces perdues dans la zone torride, il avait demandé à desservir une modeste paroisse du diocèse de Fréjus. Nommé desservant de Saint-Anne d'Evenos (Var), il y termina sa vie dans l'héroïque exercice de son ministère sacerdotal. C'est en rendant les derniers devoirs à un Bohémien mort de la vérole noire et dont personne ne voulait approcher qu'il contracta le mal auquel il a succombé.

VIII. — LE CLIMAT DU DAHOMEY.

LE Dahomey n'est plus le pays atrocement barbare, honte et horreur de l'humanité civilisée. Mais s'il n'est plus meurtrier par les gens qui l'habitent, il l'est toujours



DAHOMEY. — PREMIERS TRAVAUX D'INSTALLATION D'UNE MISSION.

par son climat. Des effluves homicides se dégagent de son sol. Le Noir fils de Cham, immunisé par des siècles d'accoutumance et d'acclimatement, n'en est point incommodé, tandis qu'ils sont mortels aux fils de Japhet.

Non seulement au Dahomey, mais tout le long des plages atlantiques qui vont du cap Palmas à la baie de Biafra, le climat est le grand obstacle à l'établissement des Blancs.

« Là, dit le P. Eugène Chautard, qui consacra les plus belles années de sa vie apostolique à ce pays redoutable, des pluies excessives entretiennent une humidité perpétuelle, énervante, anémiant, mortelle à la longue. Le littoral est bordé de lagunes d'eau saumâtre où s'accumulent, fermentent et se putréfient sous l'action d'un soleil torride toutes sortes de débris végétaux et animaux. Leurs miasmes pestilentiels corrompent l'atmosphère, pénètrent par tous les pores dans l'organisme le plus sain et finissent par empoisonner les sources de la vie humaine. De ces lagunes se dégagent aussi des nuées de moustiques qui, envahissant villes et campagnes, harcèlent partout l'Européen, l'obligent, la nuit, à s'emprisonner dans une moustiquaire où il est suffoqué par la chaleur et le manque d'air, troublent son sommeil par leur bourdonnement continu, vicent son sang par leurs piqûres et lui transmettent parfois les maladies les plus redoutables. Aussi les Anglais ont donné à toute la côte guinéenne un nom lugubre : ils l'appellent le « sépulcre du Blanc » (*the white man's grave*), nom, hélas ! bien justifié. La Société des Missions Africaines de Lyon en sait quelque chose. Elle a creusé entre le cap de Palmes et l'embouchure du Niger les tombes d'environ 400 de ses enfants : 283 Pères, 110 Sœurs, presque tous fauchés à la fleur de l'âge par un climat meurtrier. Ces chiffres ont leur éloquence.

« Sait-on quelle a été au début la moyenne de la vie des missionnaires de Lyon au Dahomey ? A peine trois ans pour les Pères et Frères, et quatre ans pour les Religieuses. Les missionnaires qui ont succombé avaient en moyenne 30 ans ; les religieuses, 28.

« Mais, nous devons faire remarquer que les conditions d'existence s'y sont déjà sérieusement améliorées, grâce à des précautions d'hygiène mieux entendues et à une installation plus confortable. »

IX. — PROSPÉRITÉ DE LA MISSION.

ACTUELLEMENT, le Dahomey compte 18.500 catholiques, 18 écoles fréquentées par près de 2.000 élèves, 13 églises ou chapelles, 13 hôpitaux ou dispensaires, 4 ouvriers et 3 fermes agricoles, dont une, celle de Zagnanado, fait l'admiration des Européens par la beauté de ses plantations.

Sur la côte, les stations de Ouidah, d'Agoué, de Kotonou, de Grand-Popo, de Porto-Novo, sont en pleine prospérité. Les écoles de Porto-Novo qui, pendant longtemps, avaient



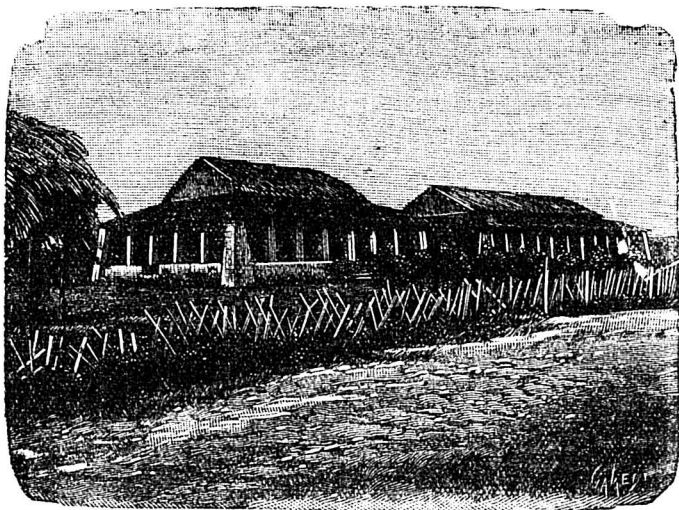
Louis-Auguste DARTOIS (1861-1905)

premier vicaire apostolique du Dahomey ; né à Armentières (Nord), le 8 juin 1861 ; parti pour l'Afrique le 1^{er} octobre 1896 ; nommé évêque le 25 mai 1901 ; mort à Ouidah (Dahomey), le 3 avril 1905.

végété, par suite de la terreur que les féticheurs inspiraient, sont aujourd'hui florissantes. Le fétichisme perd chaque jour de son crédit et tout fait prévoir que, dans un avenir prochain, la population sera entièrement catholique.

X. — MORT DE SON PREMIER ÉVÊQUE.

MGR Louis Dartois, qui descendit dans la tombe à peine âgé de 44 ans, avait donné à tous ces établissements un développement officiellement constaté en 1903 par M. le député Le Hérissé : « Mgr Dartois, ajoutait-il, est fort aimable



DAHOMEY. — UN FORTIN.

homme, apôtre zélé de la religion et de l'influence française. Les Européens l'estiment et l'admirent et l'administration locale l'a en haute considération. »

C'est lui qui fonda la station d'Abomey. Grâce à lui, au centre du royaume des Ghézo, des Glé-Glé et des Behanzin, l'autel du vrai Dieu a pris la place des sanglants autels des fétiches. Chaque jour, le sang du Christ, mystiquement immolé par le prêtre, purifie la terre qui, pendant deux siècles et demi, fut rougie par le sang des victimes humaines, et ainsi, au milieu de l'horrible capitale, le Cœur de Jésus exauce, chaque jour, la belle prière que le vénéré défunt lui adressait dans la devise de son blason épiscopal : *Stilla super Africam!*

CONGO FRANÇAIS



'EST le plus gros morceau de notre empire colonial. Depuis l'Océan Atlantique, où plonge son interminable façade (800 km. de long), il se prolonge au loin dans l'intérieur, soit au nord, soit au sud de la ligne équato-



UNE ÉCOLE FRANÇAISE SOUS L'ÉQUATEUR.

riale, à cheval sur cette « ceinture » de la terre. Du côté du soleil levant, il s'étend jusqu'au large et profond sillon où le fleuve Congo verse la mer mouvante de ses eaux ; du côté du nord, il monte jusqu'à la nappe liquide du Tchad.

Dans cette immensité, l'œil du géographe distingue quatre divisions : 1^o bassin de l'Ogooué ou Gabon ; 2^o bassins de la Nyanga et du Kouilou ; 3^o bassin du Congo proprement dit avec les deux plus forts affluents de sa rive droite : l'Oubanghi et la Sangha ; 4^o bassin du lac Tchad.

GABON



I. — JEAN-REMI BESSIEUX.



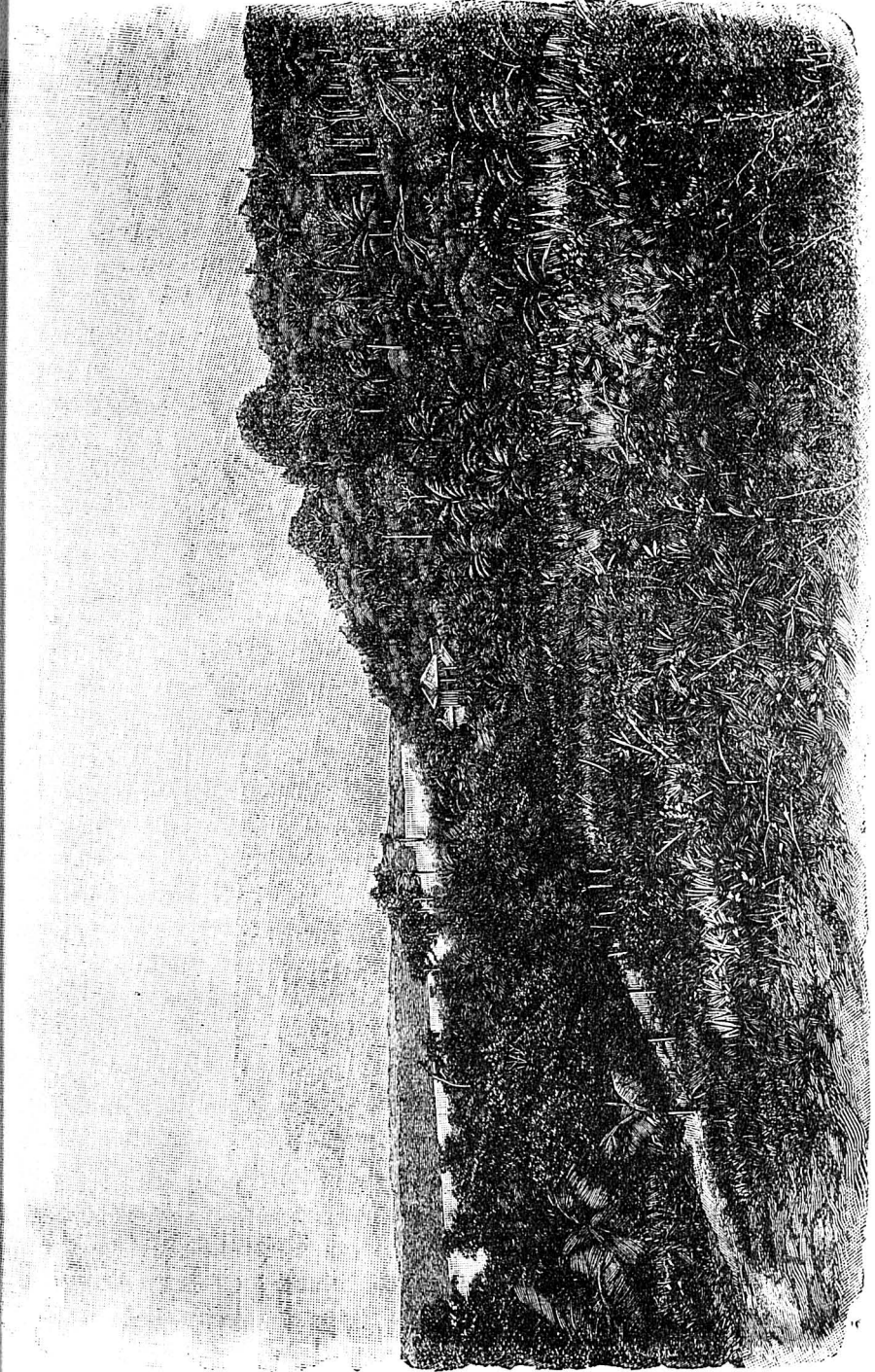
PARMI les premiers missionnaires envoyés par François Libermann en Afrique et inscrits au passif du Noir Continent, sous la rubrique : *disparus* ou *morts*, se trouvait le P. Jean-Rémi Bessieux.

En vertu des ordres du ministre de la marine, qui se préoccupait d'« étendre, par l'influence religieuse, l'action politique et morale de la France sur les populations africaines », le commandant de Mauléon l'avait pris à son bord ; il l'avait déposé, le 28 septembre 1844, au fort d'Aumale, à l'entrée de l'estuaire du Gabon, avec toutes sortes de bons conseils, de bons souhaits et de bonnes provisions ; puis il avait continué sa route, allant où l'appelaient d'autres instructions.

Pendant ce temps, le Père dressait une façon d'autel sur la plage même, à l'ombre des cocotiers, et offrait à Dieu le sacrifice de la rédemption sur la lande alors sauvage et déserte où Libreville étale aujourd'hui ses factoreries, ses édifices officiels, ses rues larges, régulières, bordées d'arbres au feuillage opulent.

La mission Sainte-Marie du Gabon était fondée, fondée en même temps que la France elle-même prenait pied sur ce coin de terre, embryon de notre immense domaine actuel du Congo.

Dix-huit mois se passèrent sans qu'on eût de nouvelles du pauvre abandonné. Enfin, en avril 1846, une lettre de lui arriva. Immédiatement, on lui envoya du secours. On le trouva établi dans une case, heureux et misérable, enseignant tranquillement le catéchisme à quelques Noirs, qui (chose à noter) avaient déjà appris de lui à parler français. On visita



L'ESTUAIRE DU GABON.

la caisse : une méchante boîte en fer-blanc. Elle contenait un sou ! Un homme et un sou ! C'est sur cette base que la première colonie française au Congo fut constituée définitivement.

L'exilé fut rapatrié. Il avait besoin de respirer les brises méditerranéennes du Minervois natal. Mais il ne tarda pas à retourner à son poste équatorial, cette fois avec un haut grade (la dignité épiscopale) et une nombreuse escorte d'actifs auxiliaires. Et lui et les siens se mirent courageusement à l'œuvre, bâtissant, défrichant, cultivant, enseignant, prêchant d'exemple. Chaque jour, après sa messe, il empoignait la truelle du maçon ou la varlope du charpentier, à moins qu'il ne s'en allât, la hachette à la main, la bêche sur l'épaule, travailler au débroussement de la forêt et aux plantations de cocotiers, de bananiers, d'orangers, de cacaoyers, de vanille, de cannes à sucre... On dit que le travail manuel est dangereux, meurtrier, fatal, impossible à l'Européen dans les pays intertropicaux. Eh bien ! Et Mgr Bessieux ! Il a fait le manœuvre, le bûcheron, le jardinier, pendant plus d'un tiers de siècle au cœur même de la zone torride. Et pourtant, il n'était plus jeune, il comptait 42 ans bien sonnés lorsqu'il alla planter sa tente au point précis de la côte occidentale d'Afrique où les géographes font passer la ligne séparative des deux hémisphères (boréal et austral) du globe... Et Mgr Le Berre ! plus étonnant encore ! Ce n'est pas 34 ans, c'est 45 ans (août 1846-juillet 1891) de continuel et patient labeur qu'il a fournis sous le grand soleil équatorial.

II. — TRAVAUX MANUELS ET APOSTOLIQUES

LES missionnaires ont fait bien des miracles au Congo. Le plus éclatant, à mon avis, ç'a été tout bonnement d'apprendre aux Noirs à travailler. Le travail sera toujours le premier instrument de civilisation. Mais les nègres s'y prêtent difficilement. Pour triompher de leurs répugnances,

il faut un exemple qui parte de haut. Ils ne s'y résignèrent qu'après avoir vu leur évêque piocher lui-même la terre et manier dextrement la scie et le rabot.

Le missionnaire doit tout savoir pour pouvoir tout enseigner.

Au Gabon, par exemple, il se trouve au milieu de populations absolument neuves, tellement neuves qu'elles n'ont pas encore eu le temps d'user de pantalons. Une ceinture d'écorce et quelques grelots sont leurs seuls atours, avec quantité de fétiches, peaux de fouines et de chats-tigres, boutons de chemises entremêlés de perles rouges et bleues, enfilées dans les tresses de leur barbe et de leur chevelure.

Les habitations sont tout ce qu'il y a de plus primitif. Planches, portes, fenêtres, tables, chaises, lits, sont inconnus ; les parois des cases sont en écorce et les toits en nattes de feuilles de palmier. Pour armes, aucun de nos engins compliqués capables de mettre en capilotade une armée entière et dont s'enorgueillit à si juste titre notre *xx^e* siècle. Des arcs, des flèches et des couteaux de chasse forment tout leur matériel de guerre et, aussi, tout le bilan de leur savoir industriel ; encore pour les fabriquer n'avaient-elles pas su inventer ce que l'on appelle le manche d'un marteau.

Voilà les populations dont les missionnaires ont fait des forgerons, des charpentiers, des menuisiers, des ferblantiers, des cordonniers, des potiers, des briquetiers...

Les missionnaires, cela va sans dire, ne s'occupent pas exclusivement de travaux de jardinage et de constructions. Ils sont missionnaires !

Ils prêchent, ils catéchisent, ils instruisent, ils consolent, ils baptisent. Ils vont de ci de là visiter leurs ouailles isolées, les chrétientés disséminées parfois très loin : ils voyagent, et dans ce pays où ne circulent pas encore les *sleeping-cars*, les voyages sont pour les voyageurs une inépuisable source de misères : la faim, la soif, des fatigues excessives, des dangers de tout genre.

Un mot sur la plus délicate des difficultés que rencontre là-bas le missionnaire. Ce n'est point l'islamisme ; la loi de Mahomet n'a pas encore pénétré jusque-là. Ce n'est pas le fétichisme ; lui-même n'entrave pas longtemps l'action apostolique, au moins dans ce qu'il y a d'essentiel. Mais la répugnance innée qu'éprouvent l'homme et la femme pour se lier par un contrat indissoluble, voilà l'obstacle. Chez plusieurs tribus l'union conjugale est précisément ce que certains voudraient qu'elle redevînt en Europe, celle des oiseaux.

La polygamie est donc, au Gabon, le grand souci du missionnaire. Néanmoins, chaque année, on constate quelque progrès. Peu à peu l'esprit s'améliore.

Parfois cependant, faute d'explications suffisantes, on n'évite un mal que pour tomber dans un pire. Témoin le fait suivant garanti authentique, mais remontant, il faut le dire, aux tout premiers débuts de la mission.

Un chef de tribu s'était converti ; mais il continuait à avoir deux femmes. Enfin on réussit à lui faire comprendre qu'il devait choisir l'une et congédier l'autre. Il promit de se conformer à cette règle évangélique. Quelques mois plus tard, nouvelle rencontre avec le missionnaire.

« — Eh bien, lui demanda celui-ci, as-tu fait ton choix ?

« — Oui, je garde la moins méchante.

« — Mais as-tu renvoyé l'autre ?

« — Non, je l'ai mangée ! »

Voilà les *Surprises du Divorce* en pays de cannibales.

*
* *

En pays de cannibales ! Dans plus d'un district du Gabon, en effet, les habitants dépourvus de préjugés se mangent volontiers les uns les autres. Les Spiritains parlent de cette vicieuse gastronomie d'un ton assez dégagé. « L'anthropophagie, qui, disent-ils, passe bien à tort pour le dernier degré de l'abrutissement, n'est qu'un jeu : on continuera quelque temps encore à manger du voisin, peut-être du missionnaire...,

ce qui, du reste, ne serait un malheur ni pour lui, ni pour sa mission ; mais cette habitude s'en va peu à peu et forcément disparaîtra. »

Leurs paroissiens se partagent en deux grandes familles, dispersées, les unes près du littoral (les *Pongoués*), les autres dans l'intérieur (les *Pahouins* ou *Fans*).

Les populations côtières, depuis longtemps en relations avec les négriers, les trafiquants et les explorateurs, ont pris à leur contact un léger vernis de civilisation matérielle, qui, à leurs propres yeux, les rend bien supérieures aux « sauvages » de la brousse. Elles vivent de commerce, et, avec les Européens, elles ont appris à *tout* exploiter. Mais, en même temps, elles fournissent un exemple curieux et saisissant du résultat que peuvent avoir sur un peuple la désorganisation de la famille, la recherche de la jouissance et du luxe, le manque de base morale : ce sera, à brève échéance, l'extinction de la race.

Les populations intérieures ont toutes les vertus, mais aussi les défauts des héroïques peuples barbares. Elles ne sont pas gangrenées par le vice. N'ayant pas encore été désorganisées dans la famille et la constitution sociale, elles sont beaucoup plus vigoureuses, plus denses et plus saines que les autres. Elles se rapprochent de plus en plus du rivage de la mer, et les gens du littoral ne voient pas sans inquiétude cette race nombreuse et turbulente venir, chez elles, réclamer, sans autre façon, un rayon de soleil et un coin de terre.



GABON. — UN VILLAGE PAHOIN.

III. — PREMIÈRES FONDATIONS.

LORSQUE, quittant la haute mer, les navires franchissent la ligne de rochers qui semblent faire barrière à l'entrée du Gabon, le voyageur peut contempler à loisir un panorama vraiment enchanteur.

A droite, c'est le pays de Denis, gouverné pendant trente ans par Félix Adandé, un élève des missionnaires et un élève qui leur faisait grandement honneur, car il parlait et écrivait le français avec une correction et une facilité étonnantes. Il avait succédé à son père, le célèbre roi Denis, mort presque centenaire le 9 mai 1876. Il eut le bonheur de baptiser lui-même le vieux monarque quelques heures avant la fin de sa longue existence.

Un type bien curieux, ce feu roi Denis. Parlant tant bien que mal, comme beaucoup de chefs de la côte d'Afrique, plusieurs langues étrangères, le français, l'anglais, le portugais et un peu l'espagnol, ce noir monarque était en relations avec tous les peuples qui font le commerce au Gabon, et à tous il eut occasion de rendre quelque service. Il facilita l'établissement des missionnaires par son influence et leur prêta toujours son appui auprès de ses compatriotes.

Lorsqu'il s'agit d'étendre le protectorat français sur les populations du cap Lopez, auprès desquelles lui donnait grand crédit sa renommée de sagesse, c'est lui qui se chargea de la négociation du traité, et, dans cette occasion solennelle, il put, pendant près de deux semaines, apparaître à ses sujets émerveillés, dans un costume nouveau chaque jour et chaque jour plus brillant que la veille : aujourd'hui en suisse de cathédrale (voir la gravure page 103) ou en général français, demain en marquis Molière, plus tard en amiral anglais.

A gauche, on ne tarde pas à découvrir, sur un fond de verdure, de vastes bâtiments dominés par la croix, signe du salut et de la fraternité chrétienne.



LE ROI DENIS EN SUISSE DE CATHÉDRALE.

C'est là que vint aborder, il y a quatre-vingt-cinq ans, le premier apôtre de la Guinée. C'est la mission Sainte-Marie.

IV. — LA MISSION SAINTE-MARIE.

IL y a quatre-vingt-cinq ans, c'était une pauvre case en bambous, isolée, perdue au milieu des hautes herbes. Plus tard, une case en planches, plus grande, mieux aérée, plus saine, sans être plus confortable, devint la résidence des missionnaires.

A quelque distance, un drapeau tricolore, gardé par quelques hommes, disait, au loin, que la France avait là une colonie naissante. Ce pavillon, les missionnaires le faisaient aimer, en faisant aimer leur religion et en enseignant aux enfants la langue de la mère-patrie.

Ainsi, la mission et la colonie, nées ensemble, se développèrent ensemble.

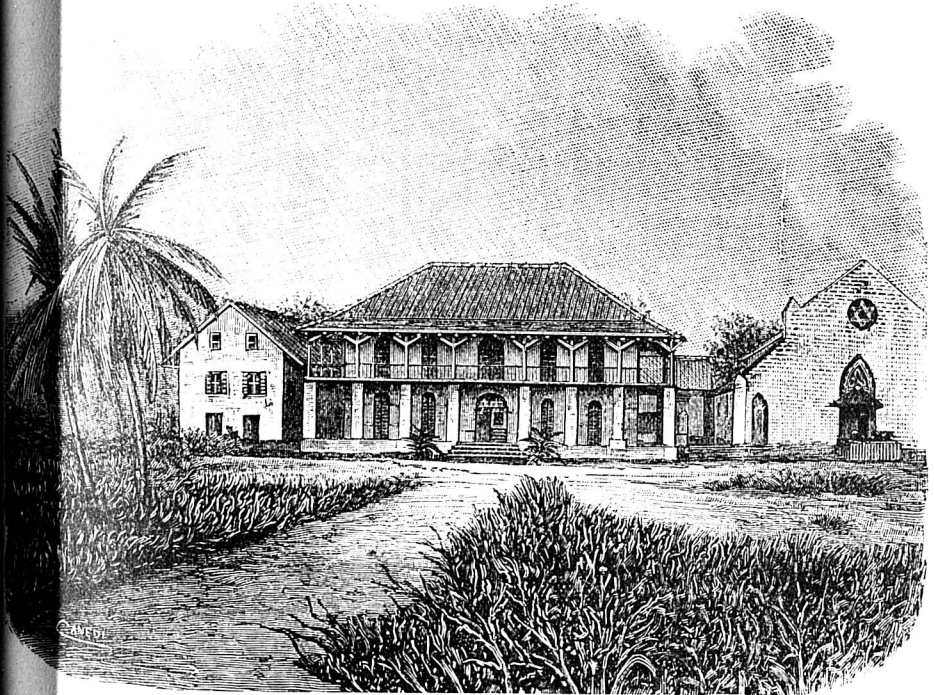
*
* *
*

Mais la médaille a son revers. Dire ce que les apôtres de ce coin de terre, jusqu'alors inconnu, durent endurer de souffrances et de privations, serait retracer une page douloureuse qui a fait époque dans l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Bientôt, autour de cette pauvre case, vinrent se grouper bien des tombes. La mort frappa, tantôt des Pères, tantôt des Frères, tantôt des Religieuses, dont cette pénible mission avait aussi tenté la générosité et qui avaient leur demeure dans un village voisin.

Quelques-uns, exténués par les privations et les fatigues, revenaient, un moment, demander à la France le bon air du pays natal pour refaire leurs forces, puis [s'en allaient, de nouveau, reprendre leur part du grand travail, et les œuvres se développaient quand même, sous la puissante impulsion de Mgr Bessieux, qui, durant trente-deux ans, devait demeurer

là, comme un témoin des premiers temps, et attendre pour mourir que son œuvre fût assise sur des bases solides.

Pendant que, piochant et chantant, il plantait les longues allées de cocotiers et de manguiers qui sont, aujourd'hui encore, l'un des plus beaux ornements de la mission, le



LA MISSION SAINTE-MARIE DU GABON (1844).

R. P. Dupratz faisait briser les pierres calcaires du rivage, construisait un four à chaux, confectionnait des briques et, peu à peu, avec la collaboration de ses confrères et même de l'évêque, heureux de faire le maçon après avoir fait le jardinier, il élevait une église qui excite, à juste titre, l'admiration des visiteurs. Elle fut achevée en 1864.

A côté de la maison de Dieu, l'Hôtel-Dieu. De grandes cases ont été bâties pour abriter des échantillons de toutes les misères africaines : écloppés, paralytiques, lépreux,

borgnes, fiévreux, poitrinaires, hydropiques... Rien n'y manque de ce qui peut exciter la compassion : des plaies hideuses, des jambes sans pieds, des bras sans mains, des mains sans doigts, des corps rongés par des chancres dont la vue seule est de nature à déconcerter la charité. Au milieu de ce monde de souffrants, on trouve toujours un Père ou un Frère, pansant, lavant, consolant ces pauvres infortunés qui n'avaient encore jamais rencontré sur leur chemin un cœur compatissant, et qui, émerveillés, hors d'eux-mêmes, ne peuvent comprendre pourquoi on les entoure de tant de soins. Bientôt la religion le leur apprend, et, tout en donnant leurs plaies à soigner, ils laissent s'ouvrir leur âme aux vérités de la foi.

Plus loin, en de vastes bâtiments, loge un nombreux personnel d'élèves.

Dès les premières heures du jour, un joyeux petit peuple circule dans toutes les directions : ici, ce sont les apprentis menuisiers, forgerons, ferblantiers, tailleurs, cordonniers, maçons, etc., qui se rendent aux ateliers. Ceux qui se font remarquer par des aptitudes spéciales se livrent à l'étude des sciences qui ouvriront la carrière sacerdotale aux élus que le Bon Dieu voudra bien choisir parmi eux. Enfin, d'autres s'en vont aux champs où on les initie à la culture des plantes coloniales.

Dès 1865, le P. Klaine créait le premier jardin d'essai du Congo. Il importa plusieurs variétés de manguiers, la vanille et d'autres plantes tropicales précieuses. Son nom était connu des savants de Paris, de Genève, de Berlin, de Kew, etc. ; il avait recueilli 1.600 plantes nouvelles, dont plus de 200 portent son nom.

Après avoir visité les établissements agricoles organisés par ce missionnaire, le célèbre explorateur marquis de Compiègne en parlait en ces termes dans son *Afrique équatoriale* (1875) :

« D'une terre inculte et sauvage, les Pères du Saint-Esprit ont su faire un vaste jardin. Alors que personne n'avait su jusqu'ici rien tirer du sol du Gabon, ils comptent dans leurs



Jean-Remi BESSIEUX (1803-1876)

premier Vicaire apostolique des Deux-Guinées (plus tard Gabon).

Né à Saint-Pons (Hérault), le 24 décembre 1803 ;
prêtre à Albi, le 13 juin 1829 ; entré en 1842 dans la Congrégation
du Saint-Esprit ;
parti pour le Gabon au mois d'août 1844.
Nommé évêque le 20 juin 1848 ; sacré à Paris, le 14 janvier 1849.
Mort à Libreville le 30 avril 1876.

plantations quantité d'arbres fruitiers en plein rapport : avocats, arbres à pain, goyaviers, orangers, mandariniers, citronniers, bananiers, cocotiers, caféiers, ananas.

« Ils ensemencent chaque année cinq ou six hectares en riz, autant en manioc, autant en cannes à sucre. Ils ont de grandes plantations de cacaoyers et de cotonniers. Ils ont même commencé la culture de la vigne. Enfin, leur potager produit choux, aubergines, carottes, navets, persil, salade, tomates, haricots, oignons, légumineuses vulgaires dont le nom ne fixe guère votre attention... Mais, dans ces pays où l'on attend avec impatience l'arrivée du paquebot pour manger quelques pommes de terre et où, les neuf dixièmes de l'année, il est impossible d'avoir d'autres végétaux que du manioc ou des choux palmistes, on ne saurait croire quelle valeur acquiert un plat des plus vulgaires légumes de France.

« A la mission seulement, on élève aussi des bœufs, des porcs, des lapins, des pigeons, etc. »

Depuis trois quarts de siècle, la mission Sainte-Marie a enseigné le français à des milliers de Noirs, devenus employés de commerce, interprètes, marins, etc. Les élèves, une fois formés, se dispersent sur tous les points de la contrée ; ils sont ainsi d'actifs propagateurs de l'influence française.

Et peu à peu, de nombreux villages chrétiens se sont groupés autour de la mission.

V. — UNE PATRIOTIQUE RÉSISTANCE.

LES Spiritains avaient déjà fondé de nombreux établissements autour de Sainte-Marie, et cette terre du Gabon, fécondée par leurs sueurs, leur était devenue chère, lorsque, après les malheurs de 1870, il fut question de l'abandonner ou, du moins, de l'échanger contre la Gambie anglaise. Ce projet trouvait en France bien des partisans dans les hautes sphères officielles et, en 1873, l'affaire parut résolue en principe. L'amiral Le Conriault du Quilio, commandant l'escadre de l'Atlantique-Sud, eut ordre d'en aviser Mgr Bessieux, en lui proposant ses bons offices pour transporter ailleurs son personnel et son matériel. L'évêque refusa de partir.

« — C'est ici, répondit-il, que la Providence m'a amené il y a trente ans, ici que je veux mourir ! Moi et les miens,

nous y resterons, pour y représenter, seuls, s'il le faut, et l'Église et la France. Nous sommes ici à une « porte » ; d'une année à l'autre, elle peut s'ouvrir sur le continent immense. Nous attendrons. »

Ce refus motivé fit impression sur ceux à qui l'amiral en référa. La mesure fut ajournée. Et, depuis, « la porte s'est ouverte ». Mais ne peut-on pas dire, presque à coup sûr, que, sans Mgr Bessieux, le Congo français serait... *anglais*?

Ce fut le dernier — et non le moindre — des services rendus à sa patrie par ce bon patriote, services depuis longtemps, d'ailleurs, officiellement reconnus et récompensés par la croix de la Légion d'honneur.

Trois ans plus tard, l'auguste vieillard s'éteignait doucement, *plenus dierum, in senectute bona*, comme les patriarches des anciens jours, exaucé dans tous ses vœux, rassuré sur l'avenir de son œuvre, qu'il laissait en héritage à son plus vieil ami et collaborateur, heureux de mourir dans son bien-aimé presbytère, à l'ombre de l'église qu'il avait bâtie sur une terre qui, grâce à lui, n'avait pas cessé d'être française.

VI. — PIERRE-MARIE LE BERRE.

LE nouveau pilote de l'esquif gabonais était un Breton, un Morbihannais, ce P. Le Berre, qui, le 15 août 1846 était venu relancer dans sa presque île déserte le P. Bessieux. Il était demeuré ensuite trente ans à ses côtés, partageant ses travaux, ses préoccupations, ses peines et ses joies. Il avait pieusement recueilli ses dernières instructions,

Avec son dernier souffle et son dernier adieu.

Il allait continuer après lui et développer merveilleusement son œuvre.

L'heure était décisive et solennelle. Elle marque, dans l'histoire de l'Afrique, le début des grandes explorations qui précédèrent et préparèrent la prise de possession par la France d'immenses terres équatoriales. L'occupation méthodique

régulière, définitive, du bassin de l'Ogooué et de tout l'*hinterland* adjacent coïncide exactement avec le pontificat de Pierre-Marie Le Berre (1877-1891). Le deuxième évêque du Gabon coopéra à ce mouvement d'expansion avec un zèle, une générosité, un patriotisme, que le gouvernement récompensa en attachant l'étoile des braves sur sa pauvre soutane brûlée et défraîchie au grand soleil de l'Équateur.

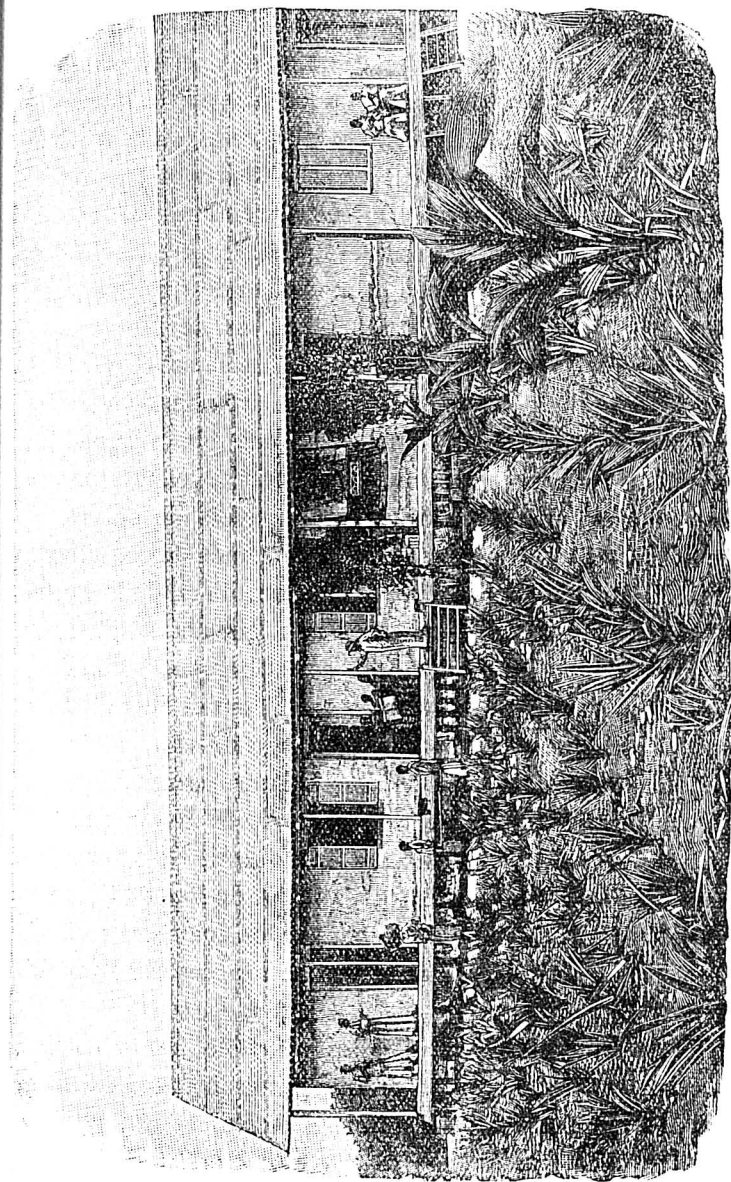
La tâche des explorateurs était hérissée de difficultés. Chaque tribu riveraine des principaux cours d'eau en gardait jalousement l'accès dans sa zone, afin de garder aussi les bénéfices de la douane qu'elle avait établie et qui devait disparaître avec la liberté du parcours. Savorgnan de Brazza et Ballay remontèrent à plusieurs reprises la grande artère fluviale du Gabon. Les missionnaires se mirent en route avec eux, étudiant le pays et les habitants, jetant les bases de fondations ultérieures. Le bassin de l'Ogooué qui, en 1876, ne possédait pas une seule chrétienté en compte aujourd'hui six. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Du vivant même de Mgr Bessieux, qui, appréciant les rares qualités de son vicaire général, laissait volontiers peser sur lui tout le fardeau de l'administration, Pierre-Marie Le Berre était déjà l'âme de la mission. Son initiative se manifesta plus ardente, plus généreuse, plus féconde encore lorsqu'il eut été investi de l'autorité souveraine. Chacune de ses quinze années d'épiscopat fut marquée par une fondation importante : Libreville, Donghila, Lambaréné, Lastourville, le Cameroun, le rio Benito (aujourd'hui espagnol), la Benoué, le Fernan Vaz, le Bata, le Mouny.

Un mot sur les principales de ces stations.

VII. — LIBREVILLE ET DONGHILA.

LIBREVILLE, d'abord.³
Situé à deux kilomètres au sud de Sainte-Marie, le chef-lieu du Congo français est une vraie cité européenne.



GABON. — LA MISSION SAINTE-MARIE. — BATIMENT PRINCIPAL.

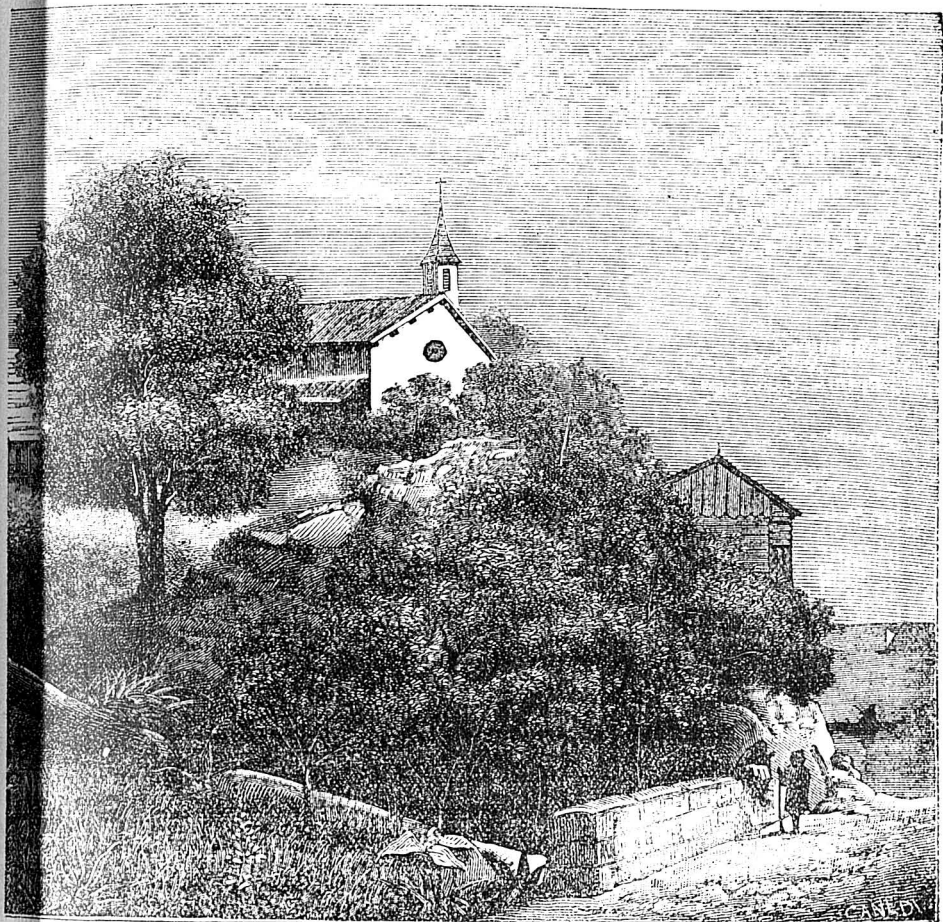
A voir son débarcadère et sa jetée en pierres, l'hôtel du Gouverneur, l'hôpital militaire et d'autres constructions qui viennent encore, chaque jour, s'ajouter aux anciennes, on serait tenté de se croire devant l'une de ces petites villes de France qui descendent en pente douce jusqu'à la mer.

Libreville est charmant, avec ses longues avenues de cocotiers et de manguiers, ses factoreries blanches et propres, échelonnées le long du rivage ou sur les collines d'alentour, avec sa rade toujours tranquille, parsemée de navires de guerre et de voiliers de tous pays, au milieu desquels circulent perpétuellement quantité de baleinières et de pirogues.

Si, vers sept heures du matin, alors que le soleil n'est pas encore trop méchant, vous hasardez une promenade à travers la cité, vous jouirez du tableau le plus pittoresque. Les Pahouins et Pahouines, courbés sous leur fardeau de manioc, les bras et les jambes entourés de bracelets de cuivre, les cheveux tressés en longues nattes et parsemés de coquillages, revêtus de leur malpropre *juemba*, courent de ci, de là, reconnaissables à leurs allures saccadées et à leur accent guttural. Les Bouloux, aux habits déchirés, et les Bengas, hommes de mer portant sur leurs épaules le traditionnel filet, flairent l'occasion de boire un verre d'*alougou* (eau-de-vie), tandis que le Gabonais, coquettement habillé à l'européenne, fera, lui aussi, sa tournée, pour se montrer. Après avoir constaté qu'il a été considéré, il s'assoiera aux abords de sa case, ou bien s'en ira voir ses amis. Alors, s'il y a de l'*alougou*, on en boira ; s'il y a quelque chose à manger, on mangera ; s'il n'y a rien... on attendra... il fait si bon se reposer sur l'avenir !

L'église Saint-Pierre est l'église officielle de la colonie. C'est le 24 mai 1882 que, grâce aux démarches de l'excellent amiral Mottez, fut posée sa première pierre, et aujourd'hui, de quelque côté que l'on envisage la cité, toujours domine la croix du clocher. C'est là qu'aux grandes fêtes, les chrétiens aiment à se réunir pour voir célébrer, dans leur splendeur, les cérémonies du culte. Dès les premières heures du jour,

on entend, le long de la plage, les joyeux accords de la fanfare de Sainte-Marie qui monte vers Libreville, suivie du nombreux défilé des élèves et des apprentis marchant deux à deux et portant fièrement leur uniforme aux mille couleurs.



L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE LIBREVILLE.

A côté de l'église, les écoles. Celle des garçons compte 150 élèves ; celle des filles, un peu plus. Cette dernière est tenue par les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, qui, avec une patience angélique, enseignent à leur petit monde à parler français, à lire, à écrire, à laver, à coudre,

à repasser, etc. Cette éducation, pourtant nécessaire, est souvent funeste. Sollicités par l'appât du gain, souvent les parents de ces pauvres enfants les utilisent, les louent à titre de « bonnes à tout faire » aux Européens, et cette « exploitation » a amené des abus si criants que des membres du Parlement en ont, à diverses reprises, fait l'objet d'interpellations au Gouvernement.

Toujours sur le rivage nord de l'estuaire du Gabon, mais plus avant dans l'intérieur, voici Donghila.

Les Spiritains s'y établirent en 1879 sur une petite élévation que les constructions, les cultures et tous les aménagements possibles ont transformée en une station modèle.

L'accueil de la population fut, au début, des plus empressés. Mais bientôt la situation changea : tantôt un chef, avant de mourir, faisait égorger toutes ses femmes ; tantôt des vols, des attaques, des guerres, bouleversaient et ensanglantaient le pays ; tantôt un festin de chair humaine pénétrait d'horreur les missionnaires. Voulaient-ils s'opposer à cette barbarie ? On se retournait contre eux, et plus d'une fois ils faillirent être victimes de la brutalité de leurs « paroissiens ».

En dépit de tous les obstacles, la mission n'a cessé cependant de se développer. En 1894, elle s'est enrichie d'une communauté de Sœurs, qui eut, dès le principe, un succès inespéré. Les familles ne faisaient aucune difficulté de lui confier leurs fillettes... Hélas ! c'était pour donner à leurs enfants une valeur plus grande. Mais celles-ci, devenues chrétiennes, ont pris conscience de leur dignité. Maintenant elles refusent de se laisser vendre « comme des poules », et là encore, une révolution heureuse a commencé par l'Évangile.

VIII. — LAMBARÉNÉ.

EN 1880, première fondation sur l'Ogooué, à Lambaréné, à la tête de l'estuaire de ce fleuve. En venant s'y fixer, les Spiritains eurent la joie d'y trouver bon nombre d'anciens élèves de la mission Sainte-Marie, établis comme

traitants ou employés, qui les accueillirent avec enthousiasme et leur furent d'un grand secours. Plus tard vinrent les Sœurs de Castres. Les constructions provisoires firent place à des bâtiments solides dus en entier aux enfants de la mission.

Les charpentiers, menuisiers, sculpteurs indigènes font très grand honneur à leurs instructeurs. De jolies maisons en troncs de palmiers et en planches s'élèvent de tous côtés : la plus exquise propreté y règne ; on y trouve des portes, des fenêtres, des tables, des chaises, des armoires, tout le mobilier d'un ménage européen.

La briqueterie de Lambaréné est célèbre. Elle fournit ses produits aux autres missions et aux maisons de commerce établies sur le fleuve.

Faire des briques ! Il y a longtemps que les Egyptiens ont moulé la première ; mais naguère, pas un Noir au Gabon n'avait la moindre idée de cette chose si vulgaire employée d'un bout à l'autre du monde dans les plus beaux palais comme dans les plus humbles mansardes. Détremper de la terre, la remuer, la broyer, et avec cet élément faire une pierre dure comme le silex, voilà un tour de force bien voisin du miracle pour des Pahouins. Aussi les quolibets pleuvaient-ils drus comme la grêle sur le dos du Père qui entreprit de les initier aux mystères de la céramique, lorsqu'on le vit patauger dans la boue, en pétrir de petits pains et les enfourner. En riant, en se moquant plutôt, les jeunes gens pétrissaient comme lui, mieux que lui-même, car ils entraînaient dans la pâte jusqu'aux genoux et leur joie était de se rouler dedans.

« — Mangerait-il de l'argile ? disaient les sauvages ; il a donc bien faim ; il enfourne des milliers de morceaux... C'est de celui-là qu'on pourra dire qu'il a du pain de cuit. »

Sans prendre garde à ces mauvaises plaisanteries, le Père alluma sous les briques un grand feu et, quand la cuisson fut terminée, il invita toute la population à venir assister à l'ouverture du four. Il retire ses briques, il en présente une à celui qui s'était moqué le plus fort : « — Tiens ! lui dit-il,

tu as de bonnes dents et une mâchoire de tigre ; essaye donc de manger mes petits pains !... »

Le rieurs évidemment changèrent de côté. Le Père fut proclamé, séance tenante, le plus savant sorcier du pays. Et depuis, chaque année, 300.000 briques sortent de ce four, avec 20.000 tuiles et 10.000 carreaux, carrés et hexagones, tout cela pétri, enfourné et cuit par les jeunes apprentis du missionnaire sorcier. Voilà pourquoi on voit dans les différentes stations du Gabon des maisons de 30 mètres de long, toutes en maçonnerie, avec étages, greniers et galeries.

IX. — AUTRES STATIONS.

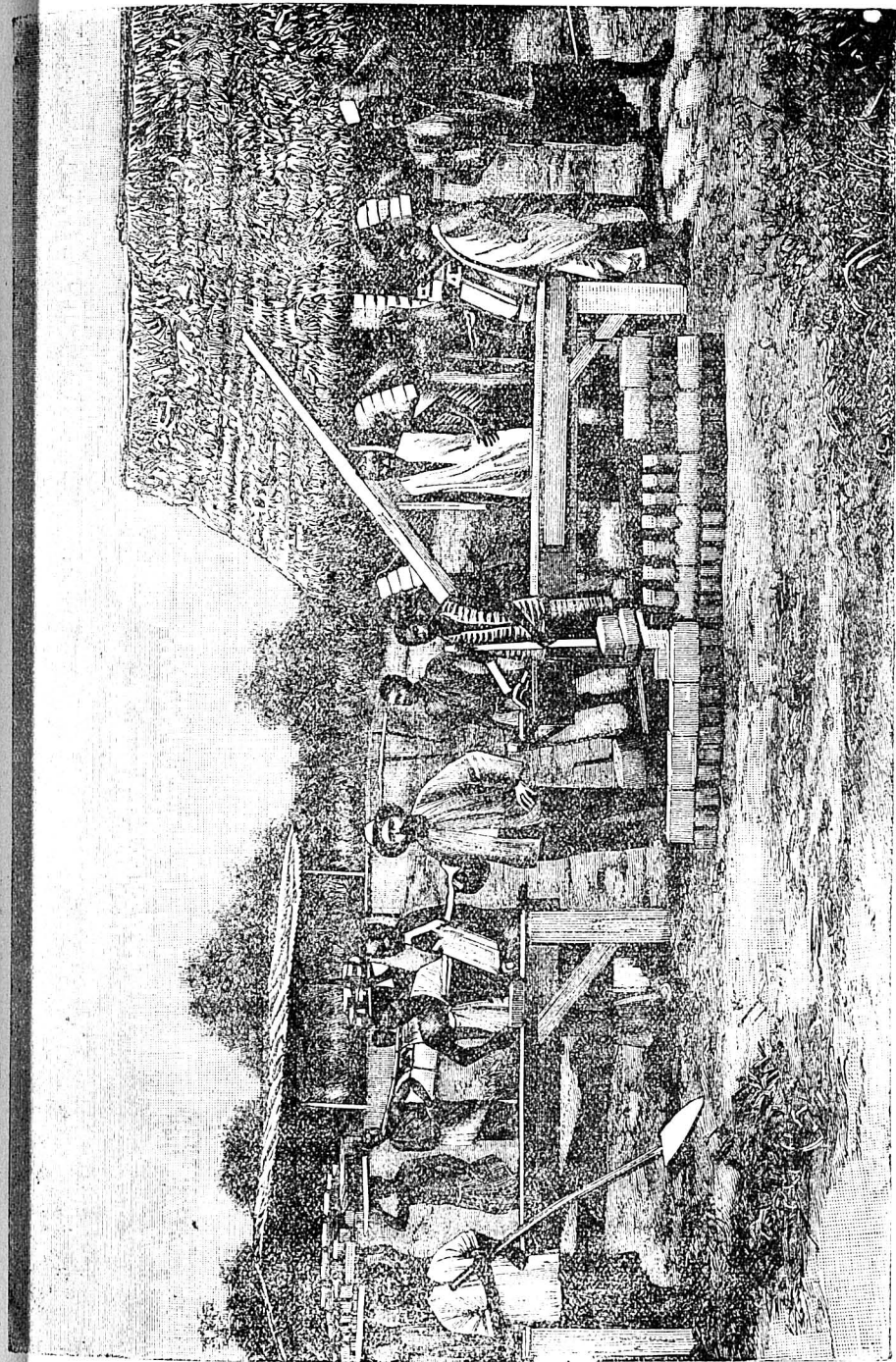
EN 1883, M. de Brazza, espérant atteindre le Congo moyen par la voie de l'Ogooué et de l'Alima, organisa une grande expédition à Ndjolé et emmena avec lui les PP. Davevac et Bichet. Arrivés chez les Doumas, en un bel endroit qui fut, depuis, appelé Lastoursville, en mémoire de M. de Lastours qui y mourut, ceux-ci créèrent une mission à laquelle Jules Ferry lui-même voulut concourir par une allocation de 10.000 francs.

En 1887, les PP. Bichet et Gachon, exauçant une supplique des Nkomis, établirent au Fernan Vaz sur les bords d'un lac superbe, la station de Sainte-Anne.

Les soins que Mgr Le Berre donnait aux « paroisses » centrales et méridionales de sa mission ne lui faisaient pas perdre de vue la partie septentrionale.

Au nord du cap Esterias, la côte se replie, se creuse, s'évase en un vaste et bel estuaire (le Rio Mouny), où viennent mourir plusieurs grosses rivières. La région drainée par ces cours d'eau fut longtemps contestée entre la France et l'Espagne et il était convenu qu'aucun des deux gouvernements n'y créerait de poste d'occupation.

Dès 1880, les Spiritains s'y installèrent. Des difficultés de toutes sortes entravèrent leurs premiers efforts : insalubrité



GABON. — LA BRIQUETERIE DE LAMBARÉNI.

du pays, rareté des communications, sauvagerie des indigènes. Ils demeurèrent néanmoins et réussirent enfin à faire accepter partout le pavillon français. Aujourd'hui la position est conquise. Le missionnaire peut passer partout ; il reçoit les anthropophages les plus avérés ; il élève leurs fils qui, de retour au village paternel, y répandent la vie chrétienne et, peu à peu, tout ce pays se transforme.

L'embouchure du Benito possède aussi, depuis une quarantaine d'années, une mission catholique. En 1884, Mgr Le Berre concluait avec les chefs indigènes un traité plaçant cette région sous le protectorat français et leur envoya des missionnaires. Le P. Delorme y devint vite populaire ; mais il eut fort à faire pour convertir à des sentiments humains les sauvages Kombés : à plusieurs reprises, il faillit leur devoir la couronne du martyr et l'un de ses confrères mourut criminellement empoisonné.

Puisant comme une force nouvelle dans les difficultés, le vieil évêque planta plus loin encore l'arbre du salut. En 1890, il fit surgir à l'extrême nord de son diocèse, sur la baie sablonneuse de Bata, de confortables et spacieuses constructions : une résidence, une église, un hôpital, des écoles pour les garçons et pour les filles. L'année suivante, il octroyait au Mouny les mêmes faveurs. Le Mouny fut la dernière fondation du brave évêque.

Après un demi-siècle de patient labeur apostolique, d'efforts sans défaillance, de dévouement continu, le rude et auguste travailleur avait, certes, bien droit au repos. Il s'endormit dans la paix suprême et entra dans le *perpetual sunday* (le dimanche éternel) le 16 juillet 1891. On le coucha dans le jardin fleuri qu'il avait créé de ses mains autour de son église, à la place qu'il s'était réservée, tout à côté de celui dont il avait été le fils de prédilection, l'auxiliaire, le confident, le soutien, le bâton de vieillesse, l'héritier.

Et un Normand, un Avranchin, Alexandre-Louis-Victor-Aimé Le Roy, lui succéda.



Pierre-Marie LE BERRE (1819 1891)

deuxième Vicaire apostolique du Gabon.

Né au diocèse de Vannes le 1^{er} août 1819 ;
prêtre le 21 septembre 1844 ; Spiritain (1845) ;
missionnaire au Gabon (1846) ; évêque (1877).

Mort à Libreville le 16 juillet 1891.

X. — UNE SENSATIONNELLE ASCENSION.

Au moment même où Pierre-Marie Le Berre, sa tâche terminée, montait au Ciel pour en recevoir le salaire et laissait dans le deuil sa grande famille du Gabon, à l'autre extrémité équatoriale du Noir Continent, sur la côte orientale, entre Mombasa et le lac Victoria, trois autres Spiritains, un évêque et deux missionnaires, accomplissaient eux aussi, une solennelle ascension : ils gravissaient la plus haute montagne du monde... connu des anciens : le Kilima-Ndjaru (1).

Depuis longtemps, Mgr Rodolphe de Courmont, évêque du Zanguebar, préparait cette hardie excursion. Il lui tardait d'aller notifier aux Massaïs qui peuplent les pentes du mont géant les clauses et codicilles du Testament divin, dont ces pauvres gens — héritiers du Christ pourtant au même degré que les autres enfants de la famille humaine — n'avaient jamais reçu notification. Puis, ce premier et urgent devoir professionnel rempli, il voulait monter sur le Kilima-Ndjaru

Si haut qu'on peut monter

pour consacrer à Dieu cette cime glorieuse entre toutes les cimes africaines par l'oblation du sacrifice auguste entre tous. La pluie, le brouillard, le froid, des accès de fièvre, contrarièrent en partie ce dernier projet. Il eut, néanmoins, la joie de célébrer les saints mystères à 3.000 mètres d'altitude.

L'un de ses compagnons se sentit seul assez de jarrets, de poumons et de cœur pour entreprendre l'escalade de l'un des deux sommets. Le manque de provisions empêcha malheureusement la complète réalisation de cette

(1) Montagne volcanique de l'Afrique orientale, au sud-est du grand lac Victoria. Le Kilima Ndjaru a été gravi pour la première fois par l'Allemand Hans Meyer en 1889. Il présente un socle conique de 300 kilom. de circonférence et de 4.000 m. d'altitude sur lequel culminent deux suprêmes sommets neigeux : le Kima Wenzé et le Kibo, creusés l'un et l'autre d'un énorme cratère éteint.



Reproduction d'un croquis de Mgr Le Roy.

LES DEUX SOMMETS DU KILIMA NDJARO ÉMERGEANT DES BROUILLARDS.

Le Kibo (6,130 m.).

Le Kima Wenzé (5,200 m.).

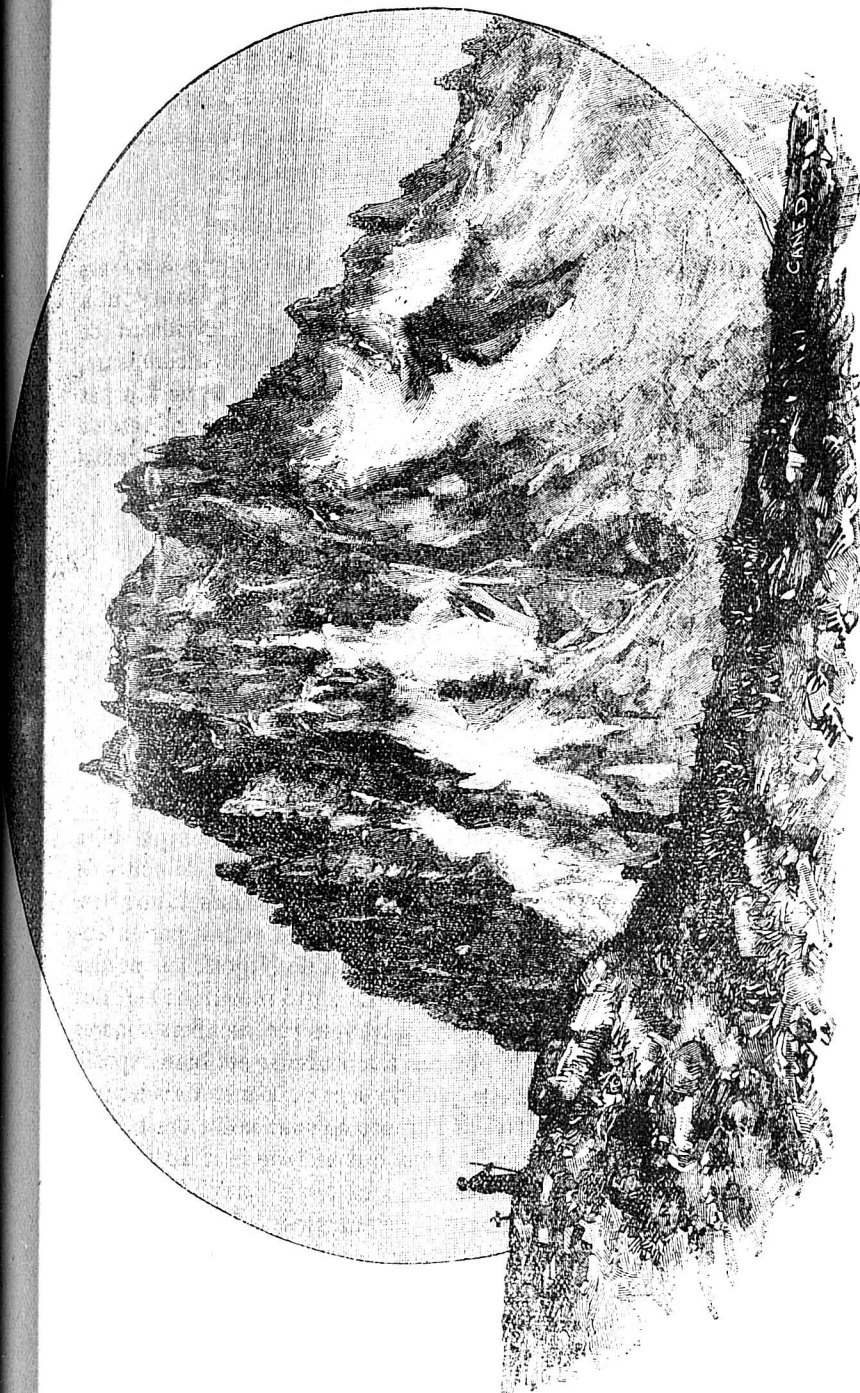
intéressante tentative. Après neuf heures d'ascension, le missionnaire, affamé et transi, dut s'arrêter à la cote de 4.800 mètres (exactement l'altitude du Mont-Blanc). C'est là qu'il planta entre les pierres un petit crucifix de bois qu'il aurait voulu porter plus haut encore. Mais 4.800 mètres, c'est déjà, pour parler le jargon à la mode, un assez beau « record ». Il ne lui sera pas disputé de longtemps. Aucun autre Français n'a encore grimpé si haut sur l'Himalaya africain, et aucune main sacerdotale, en aucun temps, en aucun pays du monde, n'a planté si près du Ciel la croix que le Christ Fils de Dieu a léguée à la terre.

Le nom de ce missionnaire, vous l'avez dans le titre du chapitre suivant. C'est au héros de cette *royale* prouesse qu'allait être dévolue la succession des Le Berre et des Bessieux et, certes, elle ne pouvait échoir à un héritier capable de la mieux faire fructifier.

XI. — ALEXANDRE LE ROY.

HOMME de tête et d'esprit et de cœur, mais surtout homme de Dieu, apôtre d'énergique et prudente initiative, aimant d'un enthousiasme communicatif sa militante carrière, dont l'île de la Réunion et l'Inde avaient eu les prémices ; depuis dix années missionnant sur la côte orientale d'Afrique, la parcourant en tous sens, de l'équateur au Mozambique, de Zanzibar à l'Ougogo, liant connaissance et amitié avec tout le pauvre monde qui végète sur les rives du Tana, du Sabaki, du Rouvou, du Mkata, du Roufidji... le P. Le Roy, bien qu'à peine âgé de trente-sept ans, avait déjà amassé un riche trésor de mérites et d'expérience lorsqu'il fut appelé à gouverner l'Église du Gabon.

Ramassant aussitôt son mince bagage de pionnier apostolique, il dit adieu à son cher quartier oriental d'Afrique pour aller prendre logis au quartier occidental. Pour la quatrième fois il change de terre et de ciel. Il émigre de l'Océan Indien à l'Atlantique, sans plus de façons qu'il n'en avait mis à démé-



Reproduction d'un croquis de Mgr Le Roy.

AU KILIMA N'DJAKO. — LE PIC DU KIMA WENZÉ (5,200 m.).

Le P. Alexandre Le Roy plantant une croix sur le haut plateau à 4,800 m. d'altitude.

nager d'Europe en Afrique et en Asie, passant de Paris, la cité qui cut pour premier évêque saint Denys l'Aréopagite, à l'île créole qui l'a choisi pour patron, puis de l'île Bourbon au pays hindou, puis de Pondichéry à Zanzibar.

Il l'a dit lui-même dans son magnifique langage :

« Nomade par vocation, le missionnaire va son chemin, à travers le pays. Ici ou là, qu'importe? Il va son chemin, se faisant tout à tous, soignant, guérissant, consolant, enseignant, civilisant de son mieux, servant sa patrie sans lui demander de récompense, servant son Dieu sans lui réclamer de consolations. Il ne fait pas tout ce qu'il veut, mais il ne s'arrête pas pour cela. Son rôle est de marcher et il marche !... éternel chemineau de l'Évangile, insaisissable voyageur de la Foi, de la Paix et de la Liberté. »

XII. — DÉBUTS D'ÉPISCOPAT.

LE nouvel évêque débarque à Libreville (25 mars 1893) et, tout aussitôt, se met en route pour faire connaissance avec son diocèse et ses diocésains.

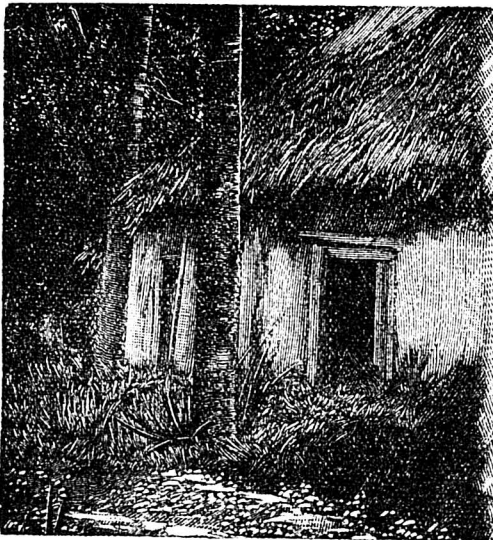
Voulez-vous sa première impression sur le pays et les habitants? Elle est intéressante à noter. Écoutez :

« Le Gabon embrasse quatre cent mille kilomètres carrés et, pour cette « paroisse » énorme, il n'y a pas d'autres routes que celles que Dieu a faites — les rivières. Or, chacun sait que le cours de toutes les rivières d'Afrique est coupé de dangereuses cataractes. L'Ogooué, la principale artère fluviale du Gabon, ne fait pas exception à la règle. Bien au contraire. En amont de Ndjolé, les rapides succèdent aux rapides, et parmi ces rochers qui montrent leur dos noir, dans cette eau qui bouillonne à travers ces escaliers sonores où descend tout un fleuve, la pirogue aventureuse est bien exposée à se perdre avec tout ce qu'elle porte, corps et biens. Mais les privations, les dangers, les pertes et la mort ne sont point des raisons suffisantes pour abandonner les gens qui se trouvent au delà, et c'est pourquoi après le P. Tristant, qui avait chaviré quatorze fois en vingt-cinq jours, montait dernièrement le P. Hée. Le P. Hée n'a chaviré qu'une fois ; c'était au second rapide. Mais du premier coup, ayant tout perdu « fors l'honneur », à quoi bon chavirer davantage? Au fond de l'eau, ses effets, ses provisions, ses livres, son bréviaire, sa tente, son lit de camp, son linge, et huit de ses payeurs qui n'ont plus reparu, broyés contre les



GABON. — L'UN DES RAPIDES DE L'OGOOUÉ.

pierres et dispersés en morceaux ! Lui-même, obstinément attaché à sa pirogue, comme une fourmi jetée sur un fétu de paille au milieu d'un tourbillon, a eu tout le loisir nécessaire pour faire de la gymnastique appliquée, tout en méditant sur les imprévus de la vie apostolique. Mais enfin, ayant un moment fermé les yeux pour permettre à son âme de s'en aller sans distraction, il s'est tout à coup retrouvé sur le sable de la rive, étonné de vivre. Puis, ayant fait sa petite prière, il s'est réinstallé dans sa pirogue, et, vivant à



GABON. — UNE RÉSIDENCE
DE MISSIONNAIRE.

la grâce de Dieu, couchant dans les herbes, content malgré tout, il a fini par arriver au poste qui lui était désigné.

« Autre difficulté, il pleut beaucoup au Gabon. La colonie est située exactement sous l'Équateur et dans ce que les marins appellent le « Pot au noir », expressions que l'on peut entendre comme on veut, soit au propre soit au figuré. Pendant huit ou neuf mois de l'année, le ciel verse une telle quantité d'eau

qu'on ne voit plus rien autour de soi. Inutile de parler de parapluies ou d'imperméables. Le meilleur est encore la peau de l'homme, et le mode le plus simple de braver l'inondation reste celui de Gri-bouille : se jeter à l'eau et attendre qu'elle passe. Suivent les trois ou quatre mois de sécheresse. Ils seraient agréables et commodes, d'autant que le ciel est presque toujours couvert et la chaleur modérée ; car alors on peut voyager, travailler et coucher à la belle étoile sous une simple moustiquaire. Malheureusement, les indigènes profitent aussi de cette saison pour désertier les villages et s'en aller de tous côtés camper dans les forêts, sur le bord des lacs, afin de changer d'air, de varier les plaisirs de cette misérable vie et de se livrer à la chasse, à la pêche, à la récolte du caoutchouc, à la coupe du bois rouge et de l'ébène, puis, vers la fin, au travail

des champs. Personne aux villages, excepté quelques vieilles femmes au menton poilu et branlant, qui ne peuvent plus se traîner et auxquelles l'arrière-petit-fils envoie du campement, de temps à autre, un morceau d'éléphant ou de sanglier faisandé dans les



UN VIEUX CHEF BENGA.

formes, c'est-à-dire tombant en une décomposition incapable d'opposer la moindre résistance à la plus ruinée des mâchoires. Le temps le plus favorable pour le ministère reste donc encore la saison des pluies, quand tout le monde est rentré « dans ses foyers ».

« Nous sommes les derniers-nés de la famille et, sous plus d'un rapport, les plus mal dotés : noirs de partout excepté des dents ;

pas beaucoup d'esprit, encore moins de caractère. Il y a, par ici, hélas ! tout un ensemble de conceptions sociales au rebours de celles apportées par le christianisme.

« Ne parlons que de la femme, qui, d'ailleurs, est juste la moitié du genre humain, ou doit l'être. En certains pays, en Chine, dans l'Inde, et parfois moins loin, la naissance de la petite fille est, paraît-il, assez mal accueillie : c'est une charge. Dans la société pongouée, nous avons précisément le contraire : le garçon ne sert à rien, mais la fille est une marchandise toujours recherchée, d'un excellent rapport et d'un placement assuré.

« Souvent, à peine âgée de deux ou trois ans, la pauvre enfant est vendue au plus offrant. On en a vu marchander qui n'étaient pas encore au monde : si c'est un garçon, le marché ne compte pas ; si c'est une fille, c'est tant. Mais ordinairement, on est moins pressé : on attend, pour le placement, que la fille ait acquis, avec l'adolescence, le maximum de sa valeur : on escompte sa force, sa taille, son âge, ses qualités, ses aptitudes ; on discute le tout devant elle, on débat les prix, on se fâche, on casse le marché, on le reprend, on s'accorde : ce sera donc, par exemple, dix fusils, six coffres vides, trois pièces de linge, une pirogue, un petit baril de poudre, une caisse d'eau-de-vie, des perles, un parapluie, une cuiller, une fourchette, un verre, une assiette creuse, une assiette plate, une charge de sel, un bonnet rouge, un cochon. Le coup du cochon est très délicat : le vendeur de la fille veut qu'il soit gros, l'acheteur entend qu'il sera de corpulence moyenne... L'affaire est enfin conclue. L'enfant entre en possession de son maître qui la met à la suite des autres au travail. Mais à la première occasion favorable, l'épouse — mettons que ce soit une épouse — se sauve chez ses parents qui la retiennent. Pour l'avoir, il faut de nouveau payer. Et voilà comment, en dehors de la civilisation chrétienne, la femme est utilisée : objet de rapport perpétuel — hélas ! je ne dis pas encore tout — jusqu'à la maladie, la vieillesse et la mort.

« Maintenant, quels sont les acheteurs ? Ce sont évidemment ceux qui seuls sont en état de payer, c'est-à-dire les chefs de village et les anciens. Il suit de là que de vieux bonshommes de 60, 70, 80 ans, bossus, bancals, répugnants, grincheux, chassieux, ont quatre, cinq, six, dix compagnes de leurs jours et de leurs infirmités, compagnes forcées, pendant que des jeunes gens, qui n'ont rien pu gagner encore, sont voués au célibat obligatoire. car les parents ne s'occupent pas de placer leurs fils : comme ils ont été traités, ils traitent les autres, qui traiteront les autres de même.

« Telle est donc, sur ce point, l'organisation de la société pongouée. Les anciens la disent absolument recommandable ; les jeunes gens n'y trouvent pas trop à redire, et les femmes elles-mêmes n'y voient rien que de très naturel. « Cela s'est toujours



GABON. — JEUNE PONGOUÉE.

« fait : chaque peuple a ses manières. » Le premier qui se soit montré d'un sentiment contraire, c'est le missionnaire : « — Mes amis, répétait-il souvent, je ne suis point venu ici pour me promener dans des basses-cours où il n'y a que de vieux coqs qui ne savent plus chanter, avec un tas de poules qui s'ennuient, qui grattent la terre et qui n'ont même pas de poussins. »

XIII. — CHEZ LES BENGAS, LES PYGMÉES ET LES NKOMIS.

LES Bengas, qu'avait surtout en vue Mgr Le Roy en écrivant les considérations qu'on vient de lire, sont établis à une trentaine de kilomètres au nord de la mission Sainte-Marie entre l'estuaire du Gabon et celui de Monda, dans la presqu'île Esterias. Le pays est joli, la mer poissonneuse, l'air sain, le sol couvert de belles forêts alternant avec des clairières sablonneuses où croît une herbe fine et douce, excellente pour s'asseoir quand le soleil se couche et qu'on n'a plus rien à faire.

Ces gens de l'Estérias avaient la réputation d'être d'assez braves gens et des marins supérieurs. Ils réussirent à attirer chez eux de bonne heure (dès 1849) les missionnaires ; malheureusement, les résultats ne répondirent pas aux espérances que leurs dispositions premières avaient fait concevoir. Les Bengas voulaient bien qu'on les instruisît ; mais ils se montraient d'un éclectisme rare dans l'observation du Décalogue. Leur idéal était de servir le diable pendant leur existence et, à la toute fin des fins, de donner le reste au bon Dieu : les cinq dernières minutes. Dans le jeu de la vie, perdre joyeusement à tous les coups ; mais, dans un heureux « quitte ou double », gagner le ciel à tout jamais.

Cette manière d'opérer, peu recommandée par les auteurs ascétiques, n'était pas non plus du goût des missionnaires. Maintes fois il avait été question d'abandonner ces philosophes à leur philosophie, et c'était chose à peu près résolue lorsque Mgr Le Roy, au cours de sa première tournée pastorale, se présenta au milieu d'eux. Les anciens l'entourèrent, le fêtèrent, exprimèrent leur désir immense de garder leur missionnaire. L'évêque paraissait peu convaincu.

Alors entra en scène le plus savant personnage de l'endroit.

Voici son signalement. Je vous le recommande :

« Hyacinthe Lengué est un Benga d'environ trente ans, de famille considérée, et élevé dès son bas âge à la mission de Libreville. Non seulement il sait lire couramment — jamais il ne bronche et



Hyacinthe LENGUÉ.

les mots les plus extraordinaires sont impuissants à l'arrêter ; — non seulement il a une plume superbe, digne d'un rédacteur au ministère des affaires étrangères ; mais encore, il est en état de vous faire des citations latines, vu qu'il a passé au séminaire de la mission. « Mais, dit-il, ayant reconnu n'avoir pas de vocation « apostolique », il quitta l'établissement et fut tout de suite reçu

comme écrivain dans les bureaux de l'administration. On le retrouve plus tard dans le commerce, qu'il abandonne aussi, toujours par défaut de vocation...

« Hyacinthe est grand, droit, digne ; il s'exprime avec une majesté aisée, car il a la parole abondante et autoritaire : ses gestes suffiraient seuls à imposer le respect autour de lui. Malheureusement, sa veste porte pour le moment trois ou quatre trous lamentables, et ses pantalons — car il a des pantalons — se décousent juste à un endroit qu'il ne voit pas, qu'il n'a jamais vu, qu'il ne verra jamais, mais qu'il n'a pas davantage l'intention de montrer au public, et c'est pourquoi, sans doute, il y porte continuellement la main pour rassembler les pièces qui se détachent : ce qui gêne visiblement son action oratoire... »

Quoi qu'il en soit, l'intervention de ce Démosthène bengala fut heureuse : la mission du cap Estérias fut maintenue et les indigènes dudit cap firent honneur à leurs engagements. Ultérieurement, leurs libres et conscients suffrages promurent Hyacinthe à la plus haute dignité municipale. Magistrature oblige. Le nouveau maire aura pour la circonstance, sans doute, renouvelé sa garde-robe ; en tout cas, si son costume laisse encore à désirer, sa conduite, du moins, est irréprochable, et *forma gregis*, il édifie son peuple par une vie exemplaire.

* * *

Après la visite des principaux postes de la côte, une tournée dans l'intérieur s'imposait. L'évêque entreprit, à travers les montagnes et les vallées de son immense diocèse, un voyage de reconnaissance qui dura plus de six mois.

« Nous avons, raconte-t-il, remonté le fleuve Ogooué jusqu'au bout et nous voici de retour. Bien des péripéties, bien des surprises ont rompu la monotonie de notre odyssee. Nous avons connu la faim et la soif et toutes les misères inséparables de la vie nomade. Mais, aux jours de disette succédaient les jours d'abondance. Nous avions dans notre entourage des tireurs excellents, ce qui nous procura souvent l'avantage d'ajouter à notre manioc quotidien nombre de canards, sarcelles, poules d'eau, perroquets, toucans superbes et calaos monstrueux, sans compter les rôtis de porc-épic et les civets de singe. Une fois même — mais c'est un secret

qu'on ne peut dire à tout le monde — nous nous sommes laissé aller à manger un gorille : « On dirait un vrai homme... » affirmaient les Pahouins de notre escorte, fins connaisseurs. »



EN VOYAGE. — DANS L'EAU JUSQU'AU COU.

Au cours de ce voyage, se présenta une forêt dont la traversée ne demanda pas moins de trente-six jours. Elle recelait dans ses profondeurs de nombreux Négrilles ou Pygmées, de ces fameux Pygmées mentionnés par Aristote, Hérodote, Ezéchiel et Homère. Mgr Le Roy put les étudier à loisir,

pénétrer dans leur vie intime (1) et réunir les éléments d'une monographie étayée non sur des citations archiviellottes mais sur des constatations personnelles, oculaires et auriculaires, relevées sur le vif ; travail que l'Académie des Inscriptions l'avait prié d'entreprendre, en lui allouant, d'avance, pour sa peine, une forte part des arrérages du prix Garnier.



(1) La gravure de la p. 135 représente l'éminent missionnaire en conversation avec un patriarche à qui il s'était permis de faire quelques observations sur le dernier des péchés capitaux, car les négrières sont paresseux à un degré inimaginable.

« Et pourquoi travailler ? répliqua l'autre. Est-ce que les singes travaillent?...

« — Ah ! les Négrilles sont des singes ?

« — Si tu veux le croire, tu peux le croire... Ce qui est certain, c'est que, sans travailler la terre plus que les singes, nous avons la viande des animaux, le miel des abeilles, le cœur des palmiers, les fruits de la forêt, les feuilles, les herbes...

« — Et le linge ?

« — Ah ! le linge, nous en usons si, d'aventure, en guise de droit de péage, les voyageurs pensent à nous en offrir... les voyageurs qui, comme toi, empruntent les sentiers que nous avons frayés... Quand les étoffes nous manquent, nous y suppléons par la peau des bêtes que nous tuons...

« — Mais pourquoi habitez-vous de sordides tanières ? Si vous prenez la peine de bâtir des villages, vous pourriez mieux vous défendre en cas d'attaques ? Ne craignez-vous pas d'être assaillis, pillés ?

« — Non ! C'est justement pour éviter le pillage et la guerre que nos huttes sont misérables. Nous ne possédons rien. Qui n'a rien ne risque pas d'être attaqué, d'être volé.

« — Mais, chez vous, entre vous, n'y a-t-il jamais de querelles ?

« — Non ! Nous vivons en famille. Chacun chez soi. Autant de campements que de ménages. Chaque campement n'a qu'un chef : le père !... le père qui commande et qui est toujours obéi.... Ses fils, devenus grands vont au loin se marier, et chaque nouveau foyer constitue un campement nouveau... »



Reproduction d'un croquis de Mgr Le Roy.

CHEZ LES PYGMÉES. — MGR LE ROY DEVISANT AVEC UN VIEUX « PHILOSOPHE » NÉGRILLE.

De retour à Sainte-Marie de Libreville après cette longue excursion, Mgr Le Roy ne tarde pas à en repartir pour aller fonder, avec le P. Buléon, dans la plaine ndolo, la station apostolique et agricole des Eshiras.

Puis il s'arrête longuement au Fernan-Vaz, dont les indigènes, après avoir instamment demandé des missionnaires, donnaient au P. Bichet de graves sujets de mécontentement.

Comme les Bengas du cap Estériaš, les Nkomis du Fernan-Vaz n'avaient d'autre souci que de tirer le plus de profit matériel possible de leurs filles.

Les jeunes gens ne pouvaient que difficilement convoler en justes noces, toute la fortune qui consiste, là-bas, en objets d'échange, se trouvant centralisée entre les mains des anciens. L'évêque présida un grand *palabre* où furent convoqués les principaux chefs et où furent promulguées des lois pour l'abolition de la *traite* féminine. Malheureusement le « bras séculier » refusa son appui à ces projets de réforme et ils allaient tomber à l'eau lorsque le P. Bichet eut un beau geste que sa fortune personnelle considérable lui permettait d'esquisser. A coups de bank-notes, il se substitua à tous les vieux prétendants, il donna des arrhes aux chefs de famille, devint le maître légal d'une centaine de fillettes et fit venir des Sœurs de Castres pour les élever.

Depuis ce « coup d'Etat », lorsqu'elles arrivent à l'âge adulte, les petites négresses sont mariées à de jeunes nègres qui, eux aussi, savent faire le signe de la croix. Chaque couple reçoit un lopin de terre suffisant pour l'entretien d'un ménage, et ainsi se constituent des villages chrétiens devant lesquels, peu à peu, les villages païens disparaissent.

Que l'influence « cléricale » ait pris là-bas des proportions considérables, à cela rien d'étonnant, n'est-ce pas? Les choses en sont arrivées au point que, en 1897, tous les chefs réunis élurent le P. Bichet roi des Nkomis... Mais nous allons trop vite. Ce glorieux événement appartient à un autre chapitre, car, lorsqu'il se produisit, Mgr Le Roy, après un bail de trois ans, avait pour la cinquième fois changé de domicile.

Depuis le 24 mai 1896 l'éminent évêque n'était plus à la tête de la mission du Gabon.



« ADIEU ! GRANDES SAVANES, FLEUVES OMBREUX, FORÊTS ET MONTAGNES SUPERBES ! »

XIV. — ADIEUX A L'AFRIQUE.

A DIEU ! grandes savanes, fleuves ombreux, forêts et montagnes superbes !... Pauvre cher monde, adieu.

« Aujourd'hui, la décision la plus imprévue et la plus douloureusement acceptée m'enlève à cette Afrique où je comp-

tais un jour coucher mon pauvre corps à côté de ceux que j'y ai vus tomber, si nombreux déjà et si aimés.

« Adieu, vaillants amis que j'y laisse !... Nous nous retrouverons au bout de l'étape... A Dieu ! »

C'est Mgr Le Roy qui a écrit ces lignes éloquentes et émues.

Déférant aux vœux de ses frères qui demandaient à devenir ses fils, il avait succédé, — à 42 ans, — au P. Emonet, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. Le gouvernement de sa famille religieuse le réclamait dorénavant tout entier et l'avait ramené sur les bords de la Seine.

Le champ de ses découvertes géographiques était désormais circonscrit entre la Sorbonne et les Gobelins, et le niveau de ses ascensions limité à la butte sacrée de Montmartre.

L'infatigable explorateur des terres équatoriales de l'Ouest et de l'Est africains ne devait plus semer sa parole d'apôtre, ses sueurs et ses pas sur les rives de l'Ogooué ou du Tana. Il avait dit pour toujours adieu à la vie active des missions qu'il aimait tant ! Il ne retournera plus au pays de Cham. Les Pygmées ne lui feront plus de confidences ; les grottes des Troglodytes n'abriteront plus son sommeil ; plus jamais il ne s'égarera dans la grande forêt vierge dont il a chanté l'idéale beauté avec l'âme d'un poète ; plus jamais il ne verra se lever sur le Kilima-Ndjaru le flamboyant soleil dont il a fait rayonner le globe d'or sur son blason épiscopal. *O Oriens, veni et illumina !*

La première fois que j'eus l'honneur d'approcher l'éminent prélat, son ascension de l'Himalaya africain fit naturellement les frais de la conversation, et naturellement je m'extasiai sur cette prouesse que doivent envier tous les alpinistes.

« — Mais, me dit-il gravement, je prétends faire mieux encore... — Vraiment, Monseigneur, vous voulez dépasser 4.800 mètres d'altitude? — Eh ! oui. — En ballon alors? — Non. — Puis-je, sans indiscretion, insister pour savoir?... — Vous le pouvez. — Est-ce en Asie? — Non. — En Amérique? — Non. — ??? — Au ciel ! »



Alexandre LE ROY

5^{m^e} Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit.

Né à Saint-Senier-de-Beuvron (diocèse de Coutances), le 19 janvier 1854.

Prêtre le 10 août 1876 ; profès le 26 août 1877 ;

parti pour Pondichéry le 15 septembre 1880, puis passé au Zanguebar ;
missionnaire au Zanguebar de novembre 1881 à mai 1892.

Nommé évêque le 3 juin 1892, sacré le 9 octobre ; archevêque le 16 juin 1921.

Vicaire apostolique du Gabon du 3 juin 1892 au 24 mai 1896.

Supérieur général de sa Congrégation du 24 mai 1896 au 20 juin 1926 ;
démissionnaire pour raison de santé et remplacé par Mgr Le Hunsec.

Habite à Paris (VI), rue Lhomond, 30.

XV. — JEAN-MARTIN ADAM.

LE dimanche 6 juin 1897, un solennel sacre d'évêque avait lieu en plein air, en face de l'immense horizon atlantique, sur la plage de Libreville, à l'endroit même où, un demi-siècle auparavant, le 29 septembre 1844, le P. Bessieux, débarqué de la veille, avait dressé l'autel de la première messe célébrée sur cette terre barbare et païenne.

Cette prise de possession de l'équateur africain par l'apostolat catholique s'était effectuée sans faste, sans éclat, humblement, pauvrement. En dehors du Fr. Grégoire, compagnon du prêtre, l'auguste sacrifice n'eut pour assistants que quelques sauvages, venus en curieux assister aux grands mystères des Blancs...

Mais, depuis 1844, la croix avait étendu son influence bienfaisante à des milliers de kilomètres dans l'intérieur ; les sueurs de cent missionnaires avaient fait germer une plantureuse moisson de chrétiens et, attirée par l'éclat de la fête, la population fidèle était accourue si nombreuse que ni l'église de Sainte-Marie, ni l'église de Libreville, ne la pouvait contenir. On avait construit en plein air une installation assez vaste pour abriter les officiants, les Européens, les chefs indigènes avec leur suite, et assez largement ouverte pour laisser à la nombreuse assistance noire toute facilité de voir la cérémonie.

Le soleil est radieux. Les cloches de la communauté sonnent à toute volée. La musique des élèves de la mission jette aux échos ses plus brillants accords. Tout à coup les cinq mille personnes de l'assistance se lèvent ensemble, comme mues par un même sentiment. A la grande porte de l'église, au-dessus du tombeau des deux évêques fondateurs de la mission, la croix apparaît. C'est le cortège épiscopal.

Le successeur de Mgr Le Roy au gouvernement du Gabon, le P. Jean-Martin Adam, né en 1846 au pied et à l'ombre bénie du sanctuaire alsacien de Notre-Dame des Trois Épis, allait recevoir des mains de Mgr Carrie, évêque de Loango, l'onction sacramentelle qui confère la plénitude du sacerdoce.

Jamais cette grandiose cérémonie, la plus impressionnante qui soit dans l'Église de Dieu, n'avait déroulé ses rites symboliques dans le merveilleux décor que fait à la plage de Libreville l'opulente végétation équatoriale. Aussi le peuple, tout yeux et tout oreilles, écoute dans le plus grand silence la prestation du serment et la profession de foi, puis le clergé entonne la messe royale de Dumont.

Bientôt s'avance vers l'autel un missionnaire dont les cheveux et la barbe ont blanchi au soleil des Guyanes. C'est le P. Guyodo. Après avoir évangélisé notre grande colonie sud-américaine pendant plus de quarante années, il avait sollicité la faveur de venir terminer sa carrière apostolique en Afrique.

Ce missionnaire (qui, disons-le en passant, devait mourir en odeur de sainteté trois mois après jour pour jour) prononce d'une voix vibrante le panégyrique du nouvel évêque.

L'émotion gagne tous les cœurs, lorsqu'il rappelle les souvenirs des Bessieux et des Le Berre.

« Mgr Le Roy, lui aussi, avait, dit-il, l'intention de dépenser toute sa vie au salut de ce peuple et de léguer sa dépouille mortelle au champ de repos où dorment ces nobles patriarches. La voix de Dieu l'a appelé sur un plus vaste théâtre. Là il pourra déployer plus utilement ses talents supérieurs et son dévouement. Malgré le peu de temps qu'il est resté parmi nous, il laisse des souvenirs impérissables : une impulsion active donnée à toutes les œuvres, l'établissement de nouvelles chrétientés, une direction puissante imprimée à l'institution admirable des catéchistes indigènes, qui vont partout dans les villages étendre et continuer l'action des missionnaires, ce sont là autant de titres qui rappelleront à jamais sa mémoire. »

La messe s'achève ; le *Te Deum* éclate ; le nouvel évêque, revêtu des ornements pontificaux, mitre en tête, crosse en main, descend au milieu de la foule pour lui porter ses premières bénédictions. Aussitôt retentissent les cris de *Vive Monseigneur!* Et ce seront les exclamations qui, toute la journée, voleront de bouche en bouche, jusque dans le plus petit village.

XVI. — NOUVELLES FONDATIONS.

DE nombreuses et utiles fondations ont rempli les dix-sept premières années épiscopales (1897-1914) de Mgr Adam (1).

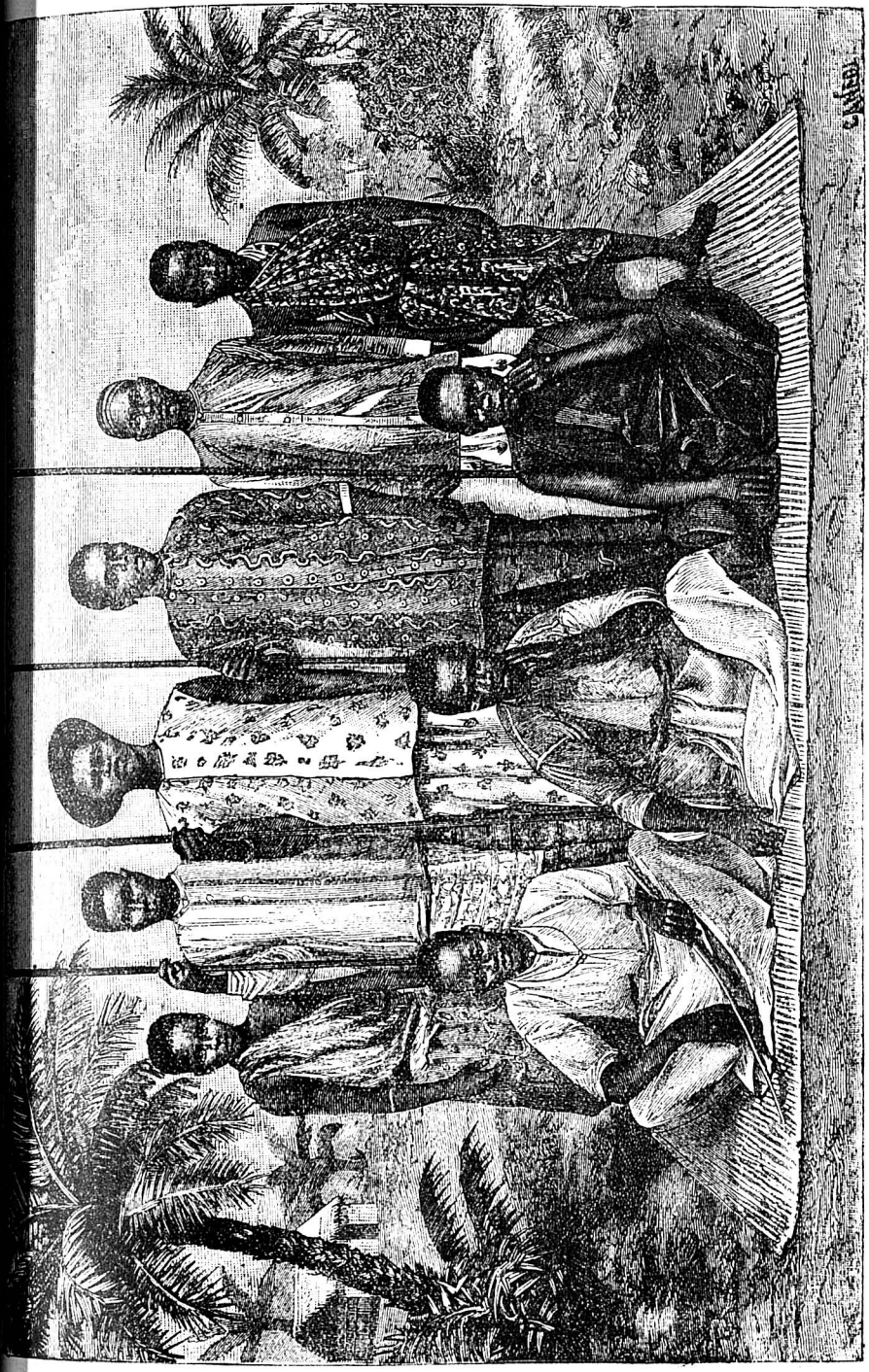
En 1897, il a fondé les missions de Ndjolé sur le moyen Ogooué et de Franceville sur la Passa. Ndjolé est un centre important, où plusieurs maisons de commerce sont établies, où des exploitations coloniales ont été commencées et autour duquel se sont groupés de nombreux villages fangs.

La région de Franceville est habitée par une population très douce, très bien disposée, qui a déjà fourni plusieurs centaines d'adeptes à l'Évangile. Un poste militaire y avait été fondé. Il a été abandonné ; mais la mission est restée.

C'est là qu'arrivait, mourant, en 1900, le capitaine Desmars. Il avait mis quatre mois à traverser la forêt de Mayumbé, escaladant des montagnes de douze cents mètres d'altitude, franchissant les marigots avec de l'eau jusqu'au ventre, atteint d'un abcès au foie, réduit à manger des feuilles de bananiers et des racines de manioc ; mais, malgré tout, écrivant son journal de route, notant ses relevés et ses calculs, bien que, chaque matin, il se demandât s'il irait jusqu'au soir, si la mort ne mettrait pas sur lui auparavant son impitoyable griffe. A un kilomètre de Franceville, n'ayant plus à sa disposition qu'une cartouche, il tombe. On le transporte à la mission et, vu son état désespéré, on l'administre. Grâce aux soins des PP. Tristant et Hée, il renaît à la vie. Il revient en France, où l'annonce de sa mort l'avait précédé : sa famille avait pris le deuil.

Les riverains de la Ngounyé, qui se jette dans l'Ogooué presque en face de Lambaréné, ont voulu, eux aussi, des *minissés*. Deux postes ont été établis, l'un (N.-D. des Trois-Épis), en 1899 à Douaniména, près des chutes Samba, l'autre (St-Martin), en 1900 sur le haut de la rivière, chez les Apindjis.

(1) Mgr Adam a dû, pour raisons de santé, revenir en France en 1914. Il s'est retiré à Bordeaux.



INDIGÈNES DU GABON.

Les religieuses du Gabon appartiennent toutes à l'Institut de l'Immaculée-Conception de Castres.

Dès l'année 1859, en janvier, trois de ces femmes vaillantes arrivaient à Libreville, hélas ! pour y mourir immédiatement, l'une en février, les deux autres en avril. Mais le courrier suivant amène leurs remplaçantes qui se mettent à l'œuvre. Elles soignent les malades à l'hôpital et à domicile ; elles recueillent les esclaves fugitives, elles instruisent les jeunes filles : elles leur enseignent les travaux d'aiguille, le blanchissage, le repassage, etc., tout ce qui concerne le rôle de la femme dans un foyer chrétien. Enfin elles créent de leurs propres mains le jardin, où, à côté des légumes qu'elles sont obligées de cultiver pour vivre, une place de choix est réservée aux fleurs dont elles ont apporté des graines avec elles. C'est la poésie de la patrie absente. N'est-il pas joli tout à fait et plein d'une grâce charmante, ce petit coin fleuri où règnent le parfum des roses et l'éclat des lis ! Comme il symbolise bien les anges de charité et de pureté qui en prennent soin !

L'une de ces admirables religieuses, la sœur Saint-Charles, vécut plus d'un demi-siècle à Libreville, toujours sur les chemins à la recherche de toutes les misères, et c'est là que, en 1903, l'Académie française est allée la trouver pour lui décerner la plus haute récompense dont elle dispose, le grand prix Monthyon.

XVII. — HENRI TRILLES.

TOUT en multipliant les foyers de civilisation dans le sud de la mission, Mgr Adam jetait les yeux du côté du nord où une importante caravane géographique se préparait à parcourir l'*hinterland* de Bata et la région arrosée par le Benito. De même que Mgr Le Berre avait « prêté » les PP. Bichet et Davezac à M. Savorgnan de Brazza, il « prêta » deux de ses plus vaillants collaborateurs à M. Albert Lesieur.

L'expédition dirigée par cet explorateur avait pour but de reconnaître depuis la mer jusqu'au Djah un pays [inexploré, grand comme la moitié de la France.



Henri-Louis-Marie-Paul TRILLES (1866-....)
ancien missionnaire au Gabon (1893-1909).

Né à Clermont-Ferrand le 21 juin 1866 ;
engagé volontaire le 1^{er} décembre 1884 ;
sous-lieutenant en mai 1889.

Entré dans la Congrégation du Saint-Esprit le 8 décembre 1889 ;
ordonné prêtre le 30 novembre 1892 ;
parti de Marseille pour le Gabon le 10 septembre 1893 ;
revenu en France le 15 novembre 1909.

Aumônier militaire du 18 août 1914 au 20 août 1920 ;
trois fois blessé ; trois fois cité à l'ordre du jour de l'armée,
trois fois à l'ordre du jour du régiment et de la division.
Chevalier de la Légion d'honneur (mai 1916).



GABON. — JEUNE PONGOUÉ CIVILISÉ ET BAPTISÉ.

Elle devait faire signer à tous les roitelets et chefs de tribus un traité d'alliance. Afin d'éviter toute contestation ultérieure, le promoteur de l'entreprise, M. Guillain, ministre des colonies, exigeait que ces traités fussent contresignés par deux témoins réunissant les conditions suivantes : être Français, électeurs, gens honorables, notables et, de plus, connaissant la langue du pays. On fit appel au concours des missionnaires : eux seuls réunissant toutes ces conditions. Les PP. Trilles et Tanguy, deux vétérans, furent désignés.

Fils d'officier, d'ailleurs officier lui-même, le P. Trilles échangea en 1889 l'épaulette d'or, le képi et le dolman de sous-lieutenant contre le lourd couvre-chef et la grossière robe noire du missionnaire. Mais, de son stage sous les drapeaux, il lui est resté quelque chose de militaire. Il a, de plus, gardé ses qualités de tireur émérite : une grande justesse de coup d'œil et une merveilleuse sûreté de main. Ses prouesses en ce genre lui rendirent des services de plus d'une sorte dans le pays de fauves où il allait cheminer deux années durant. Ses exploits cynégétiques n'avaient pas seulement l'avantage d'ajouter fréquemment un plat succulent de gibier au fade manioc quotidien ; ils impressionnaient salutairement et tenaient en respect les Apaches africains (sénégalais ou fangs) de son entourage (1).

■ Au mois d'août 1899, l'expédition quittait Libreville : elle ne devait y rentrer qu'en avril 1901.

(1) Exemple. Un soir, dans un village à 100 ou 200 kilom. de la côte, le *boy* du Père, caché derrière une case, assiste invisible à un conciliabule de Pahouins. Il les entend discuter sur le meilleur moyen de s'approprier les marchandises de la caravane. Une attaque en règle avait été concertée. Il en informe son maître. Sans avoir l'air de rien, le Père invite les sauvages à examiner sa carabine et, pour en faire apprécier la valeur, la décharge sur un arbre à 60 mètres de là ; puis, gravement, suivi de tous les assistants, va vérifier les résultats de son double coup de fusil ; les balles s'étaient logées dans le tronc à 8 centimètres l'une de l'autre. Alors, saisissant par la taille un grand et gros Pahouin, il le colle au pied de l'arbre ; les trous creusés par la décharge sont à la hauteur des yeux. D'une branchette cassée, il mesure la distance entre les deux balles et la place ensuite sur le nez de l'individu ; c'était à peu près cela. Et cette excellente leçon de choses est complétée par une phrase explicative : « Voilà comme nous sommes, nous autres Français ! Un voleur nous attaque... pif, paf, dans les deux yeux ! »

Dans ce long espace de temps, elle fut en proie à tous les dangers, à toutes les privations. Maintes fois parvint à la côte et en France l'annonce du massacre de tous les explorateurs ; maintes fois ils passèrent pour avoir disparu sous la dent des populations anthropophages qu'ils traversaient. De fait, ils virent souvent la mort de près.

Et après tous les obstacles surmontés, après être demeurés dix-neuf mois sans relations avec le monde civilisé, sans lettres, sans journaux, ils revinrent. Ils revinrent exténués, la santé perdue, mais heureux de n'avoir point failli à leur devoir, d'avoir fait accomplir à la science un pas de plus, d'avoir levé le plan de tous ces pays, scruté leurs langues et leurs coutumes et de les avoir tous rangés sous l'autorité de la France.

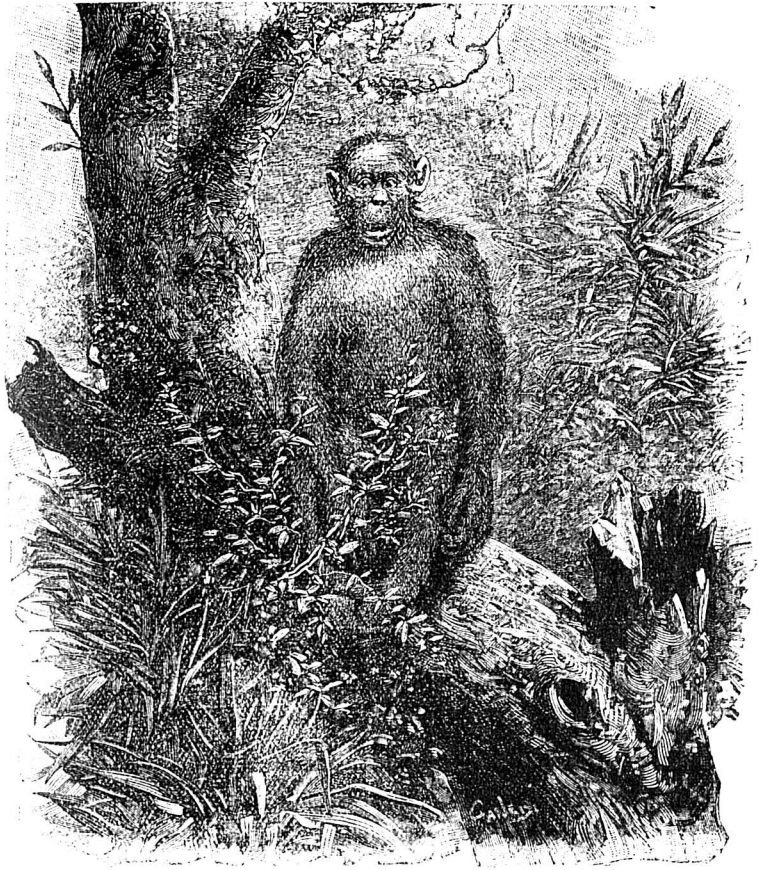
Ils revinrent... pour apprendre que le ministère dont M. Guilain faisait partie était tombé et qu'avec le ministre Decrais qui le remplaçait, on avait, sans attendre leurs rapports et leurs levés, sur des données absolument fantaisistes, cédé à l'Espagne une grande partie du territoire contesté ! Cédé à l'Espagne qui, tôt ou tard, le cèdera à l'Allemagne. Ils avaient travaillé pour le roi de Prusse, c'est le cas de le dire.

Pourtant, de cette laborieuse expédition est sorti un résultat utile au point de vue de l'évangélisation. En décembre 1904, le P. Trilles, sur l'ordre de Mgr Adam, jeta les bases d'une mission nouvelle aux chutes de l'Abanga à l'entrée des grands chemins de l'intérieur, aux pieds des Monts de Cristal.

XVIII. — AU FERNAN-VAZ.

PENDANT que les PP. Trilles et Tanguy parcouraient pédestrement et péniblement mille lieues de terres inconnues dans le contesté franco-espagnol, c'est-à-dire dans l'extrême nord du Gabon, la station du Fernan-Vaz, dans l'extrême sud, se signalait à l'attention universelle par deux faits d'inégale importance, mais auxquels la presse des deux Mondes donna un égal retentissement.

Un beau jour, débarquait à la pointe Igoumbi et venait demander l'hospitalité à la mission un Américain du nom de Garner. C'était le fameux excentrique qui voulait s'immortaliser en publiant une grammaire et un dictionnaire de la



UN GORILLE.

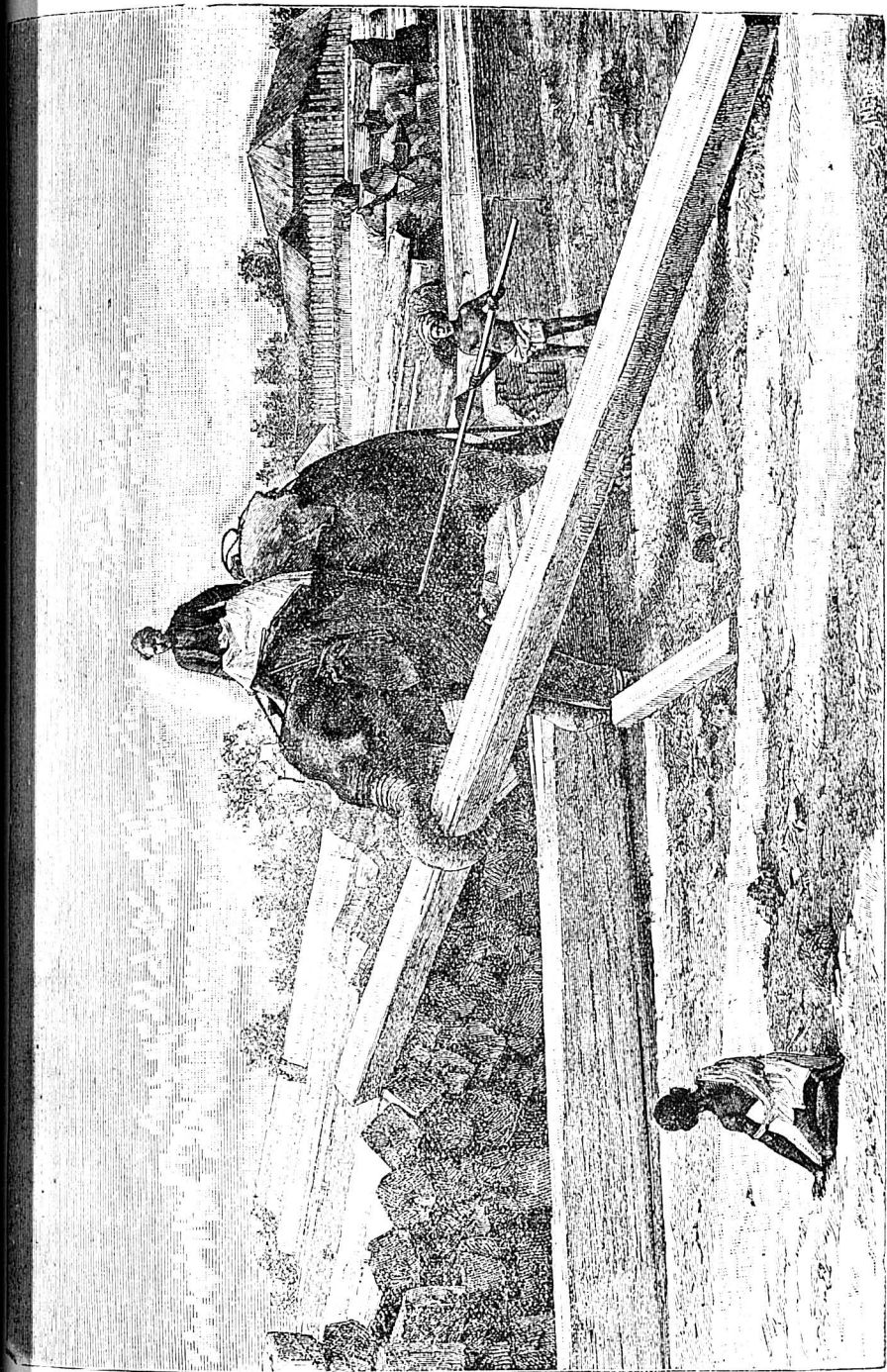
langue des singes. Il arrivait avec une cage solide, tout en acier. Il devait s'y renfermer au milieu de la forêt tropicale pour voir de près et sans danger MM. les gorilles, pénétrer dans les arcanes de leur vie privée, noter leurs manifestations « intellectuelles » : gestes, grognements, « paroles », débrouil-

ler habilement dans ce chaos de quoi forger un lexique, finalement doter la science de cette sensationnelle découverte : la clef du langage simien. Il arrivait tout plein de bonnes intentions. On l'accueillit courtoisement comme de juste. Il resta trois mois à la mission, coucha paisiblement dans la chambre réservée aux étrangers de distinction, vida complètement la provision de vin du P. Bichet, ne vit pas de gorille, mais fit sur la langue de cet antique parent un livre qu'ont longuement étudié les savants de tous les pays du globe.

*
* * *

L'autre fait est plus sérieux. On connaît la campagne entreprise par M. Bourdarie au sujet de l'éléphant africain. Pendant que ce savant distingué proclamait en France « la possibilité de domestiquer l'éléphant d'Afrique au même titre que celui des Indes », la preuve était obtenue au Gabon par le P. Bichet, ce missionnaire qui, nous l'avons vu plus haut (p. 136), était devenu, de par le suffrage unanime de ses ouailles, roi des Nkomis.

En 1898, les Pahouins dans les environs du Fernan-Vaz cernaient une troupe de pachydermes et, après avoir tué les adultes, s'emparaient de deux éléphanteaux, un mâle et une femelle, que la mission acheta. Malheureusement la femelle, trompant la surveillance, réussit à s'échapper et le mâle demeura seul. On lui donna le nom de Fritz ! Dès le début, l'animal prit en singulière affection le plus jeune des Pères, n'acceptant sa nourriture que de sa main et ne se couchant jamais avant d'avoir reçu de lui une dernière caresse. Cette sensibilité, à laquelle on était loin de s'attendre de la part d'un individu d'allure aussi grossière, facilita son apprivoisement et six semaines suffirent pour le dresser. Aujourd'hui il circule dans la campagne, et revient toujours à la maison pour l'heure des repas. Il lui arrive même parfois, quand on a oublié de lui apporter sa ration, d'ouvrir la porte et de pénétrer dans la salle à manger.



ÉLÉPHANT INDIEN AU TRAVAIL.

Il va sans dire que les missionnaires n'ont pas adopté ce gros et coûteux pensionnaire pour ses beaux yeux mais bien pour utiliser sa force et son adresse. Eh bien ! il travaille. M. Bourdarie avait dit : « L'emploi de l'éléphant en Afrique constituera une économie de main-d'œuvre. » Fritz fait 8 à 10 fois par jour le trajet (3 kilomètres) de la Mission à la forêt, et il en rapporte des charges de 350 à 400 kilogrammes ! Il traîne des poutres qui pèsent jusqu'à 1.600 kilogrammes ! Ce qu'il fait quotidiennement représente bien le travail de vingt ouvriers. La thèse de M. Bourdarie est victorieusement démontrée. On peut, on doit, utiliser l'éléphant dans la colonisation africaine, soit aux travaux de débroussage, soit au transport des récoltes, des bois, etc. Dans les chantiers forestiers, il rendra des services considérables et de tous points analogues à ceux que les éléphants de l'Inde rendent sur les bords de l'Iraouaddy. Dans la construction des voies ferrées, ce sera un précieux auxiliaire.

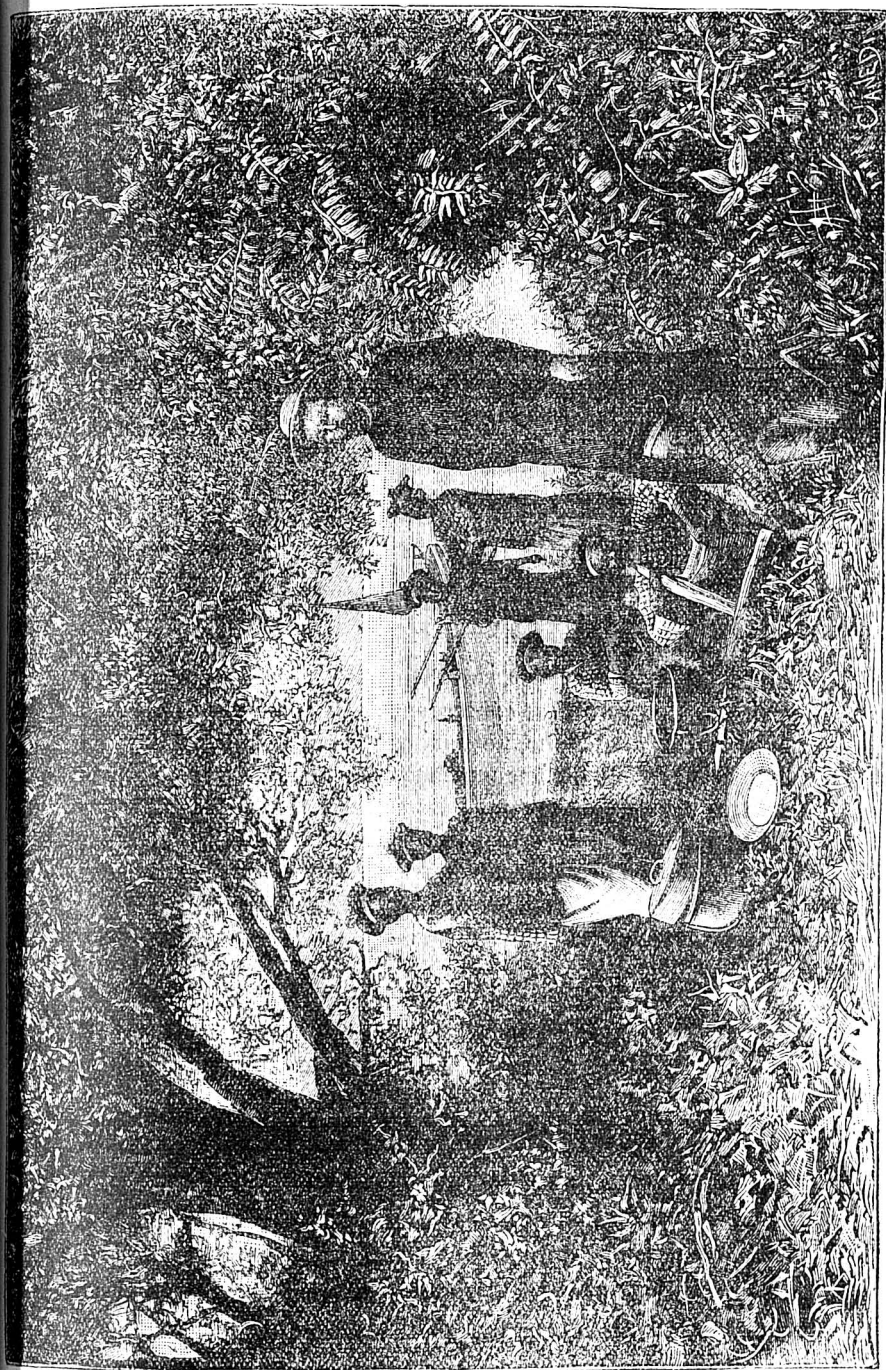
En 1900, le jury du concours agricole de Libreville récompensa par une médaille de vermeil cet encourageant essai.



En 1901 M. Lemaire, lieutenant-gouverneur du Congo français, honora de sa visite le Fernan-Vaz et il écrivait peu après dans le *Journal Officiel* de la colonie :

« La mission catholique du Fernan-Vaz fait honneur au P. Bichet, son fondateur. L'exemple y est donné, pratique, éloquent, de ce que peuvent le travail et la suite dans les idées. 200 hectares sont scientifiquement aménagés, travaillés, plantés, en toutes sortes d'arbres fruitiers, caféiers, cacaoyers. »

Le P. Bichet n'eut pas connaissance de cet éloge décerné à son œuvre... éloge flatteur, mais éloge posthume. A peine âgé de quarante-cinq ans, il était revenu mourir en France, sur les bords de la Méditerranée, à Cannes. Depuis le 30 décembre 1900, le monarque des Nkomis avait échangé contre l'immarcescible couronne de gloire son diadème royal et son ruban violet d'officier d'Académie.



CABON. — LE P. BICHET A LA MISSION DU FERNAN-VAZ.

LOANGO



U Gabon passons au Loango.

De fondation beaucoup plus récente, cette Mission ne compte encore que cinq stations : Sette-Cama (1890), Mayoumba (1888), Loango (1882), Bouanza (1892), Linzolo (1883).

I. — SETTE-CAMA.

DE tous ces postes le plus septentrional est Sette-Cama. Là réside, depuis une vingtaine d'années, un administrateur civil. Il fut abordé, un jour, par trois chefs indigènes :

« Monsieur le gouverneur, lui demandèrent-ils, pourquoi les Français qui viennent ici se contentent-ils de percevoir l'impôt ou d'acheter notre caoutchouc, notre copal, notre ivoire?... Pourquoi ne se préoccupent-ils en aucune façon de nous instruire ? Nous serions très heureux d'apprendre les « choses » des Blancs.

— Oh ! répondit le fonctionnaire, c'est bien facile. Il y a précisément à Loango des Blancs venus en Afrique tout exprès pour enseigner aux Noirs les sciences européennes.

— En ce cas, fais-les venir. »

Ce bout de conversation avait lieu au printemps de 1890 sur les bords du Ndogo, lac magnifique, trois fois grand comme le Léman et tout constellé de gracieuses petites îles, véritables corbeilles de verdure et de fleurs.

L'évêque, Mgr Carrie, informé de l'incident, s'empressa d'exaucer la requête et de ratifier la promesse. Immédiatement de jeunes et actifs instructeurs furent envoyés par lui à cette population affamée de « science ».

A peine débarqués, les arrivants se virent gratifiés d'un îlot de deux cents hectares, Ngalé, domaine superbe mais fruste et sauvage comme les donateurs. Courageusement ils

se mirent à défricher et les âmes et le sol. De ces deux besognes quelle fut la plus dure, je n'ai guère besoin de le dire. Tandis que les intelligences et les cœurs se laissaient difficilement entamer, la forêt vierge disparaissait à vue d'œil pour faire



LE LAC NDOGO.

place à des vergers, à des jardins maraîchers, à des rizières, à de spacieuses constructions mises sous le patronage d'un « mendiant puissant au ciel (1) », Benoît Labre.

Un rapprochement s'impose, ce me semble, entre cette mission lacustre africaine du xx^e siècle et les missions britan-

(1) Victor HUGO, *Feuilles d'automne*, Pour les pauvres.

niques des premiers âges chrétiens dont Montalembert a merveilleusement esquissé l'idéale histoire dans ses *Moines d'Occident* : Iona, par exemple, d'où rayonna la religion avec les lettres et les sciences sur les clans sauvages de la Calédonie.

De même que les disciples du prince-apôtre irlandais Colomba (521-597) s'en allaient, au vi^e siècle, sur leurs barques d'osier recouvertes de peaux, prêcher la liberté, l'égalité et la fraternité chrétiennes aux Orcades, aux Shetlands, aux pays scandinaves et jusqu'en Islande, de même les Spiritains de Ngale, montés sur leurs légers esquifs, cinglent vers tous les points de l'horizon pour porter la parole de Dieu aux anciens et aux nouveaux occupants des rivages du Ndogo.

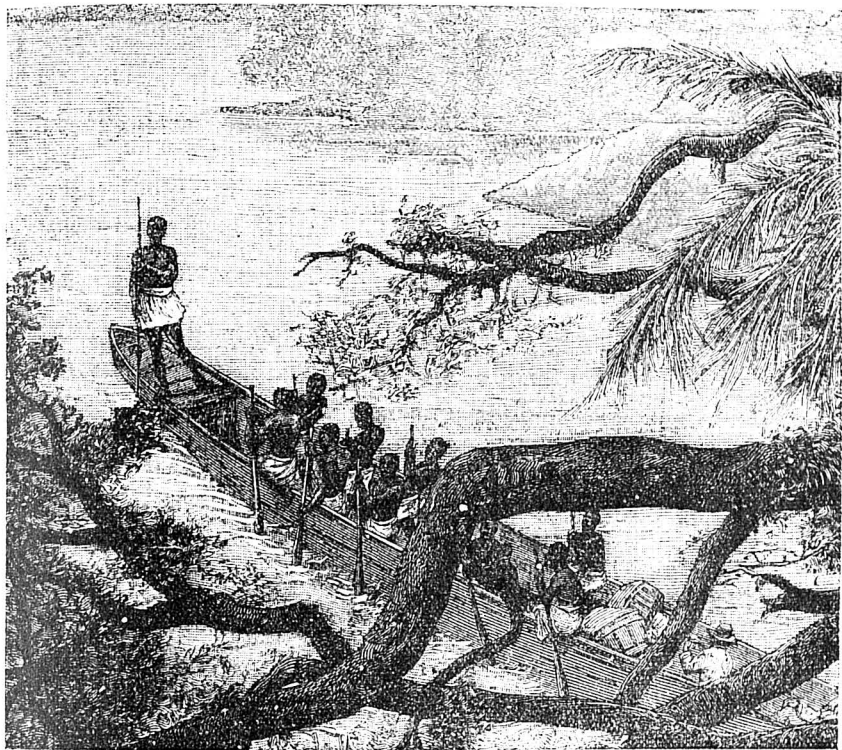
Les anciens, ce sont les tribus éparpillées sur le pourtour du lac depuis des milliers d'années, les Varamas, les Bavilis, les Baloumbous. Les nouveaux, ce sont les Pahouins dont les hordes y affluent d'inquiétante façon.

L'action du missionnaire est contrariée chez les autochtones par leurs migrations incessantes. Durant la saison sèche, ces nomades s'en vont dans les forêts à la cueillette du caoutchouc et ensuite, au lieu de revenir prendre leurs quartiers d'hivernage aux endroits où ils étaient précédemment établis, ils s'arrêtent n'importe où et se rebâtissent de frêles et éphémères bicoques. D'autre part, au point de vue des mœurs, ils offrent une déplorable ressemblance avec leurs cousins du Gabon, les Mpongoués.

Chez les Pahouins envahisseurs, les difficultés sont d'un autre ordre. Eux ont toutes les vertus, mais aussi les défauts des héroïques peuples barbares. Ils ne sont pas gangrenés par le vice, mais leur esprit de combativité les porte à des excès bien désagréables ; ils ne boudent jamais devant un coup à donner ou à recevoir : de là des querelles et des batailles incessantes. Ils avaient demandé et, moyennant de fortes dépenses de temps, de fatigue et d'argent, on leur avait bâti une école ; par deux fois, elle a été ruinée dans les collisions sanglantes auxquelles ils se complaisent ; on l'a relevée derechef. Pour le moment tout marche à peu près bien chez eux.

II. — MAYOUMBA.

A UNE centaine de kilomètres au sud de Sette-Cama, se dresse le long de la côte, comme un nid d'aigle, perché sur un monticule dominant l'Océan, la mission de Mayoumba.



LE P. ALFRED GARNIER EN TOURNÉE APOSTOLIQUE.

« Au pied de notre propriété, écrit le P. Garnier, coule une rivière large et profonde. C'est ma route habituelle pour faire mes courses apostoliques. J'ai pour véhicule une pirogue : un tronc d'arbre creusé en auge. Dix enfants noirs de la mission, armés de pagaies, l'actionnent vivement. Après quelques heures de navigation, je gravis les bois où se trouvent cachés les villages. Je visite le chef ; la conversation s'engage sur quelque sujet insignifiant, nous échangeons de petits présents, base d'une solide amitié. Les voies ainsi préparées, je puis parler religion. »

Les 700 hectares de forêts concédés en 1888 ont été, en partie, défrichés et couverts de cultures. M. de Brazza a fourni plusieurs milliers de pieds de caféiers, de cacaoyers, de caoutchouc, d'arbres fruitiers. Le tout prospère merveilleusement, au grand profit des indigènes qui trouvent à la mission une inépuisable provision de graines et de boutures, de conseils pratiques et de salutaires exemples.

Les heureux résultats obtenus ont été mentionnés dans *l'Officiel du Congo* (15 décembre 1901) par M. Lemaire.

« Comme celle du Fernan-Vaz, disait-il, la mission de Mayoumba est une leçon de choses. Cultures potagères, plantations riches, élevage de tous animaux (plumes, pattes et soies), tout est entrepris et paie de ses efforts le laborieux ouvrier de colonisation qu'est le missionnaire en Afrique. »

Les missionnaires font, en toute circonstance, servir aux intérêts de la France l'influence que leur donne sur les indigènes l'exercice du ministère sacré et des œuvres de charité.

« Les Pères, investis de la confiance des chefs, ne peuvent que les incliner favorablement envers la France », déclarait il y a quelques années un administrateur du Loango, et il ajoutait :

« Si nous avons besoin de renseignements sur le pays et les habitants, sur leurs dispositions favorables ou hostiles, sur les menées cachées des tribus, nul n'est mieux placé pour nous les donner que le missionnaire : il pénètre partout ; nul n'est meilleur intermédiaire, plus loyal interprète, conseiller plus conciliateur. A Mayoumba, l'impôt n'a pu être d'abord perçu que dans les stations qui possédaient des catéchistes. Ailleurs, refus persistant. »

III. — LOANGO.

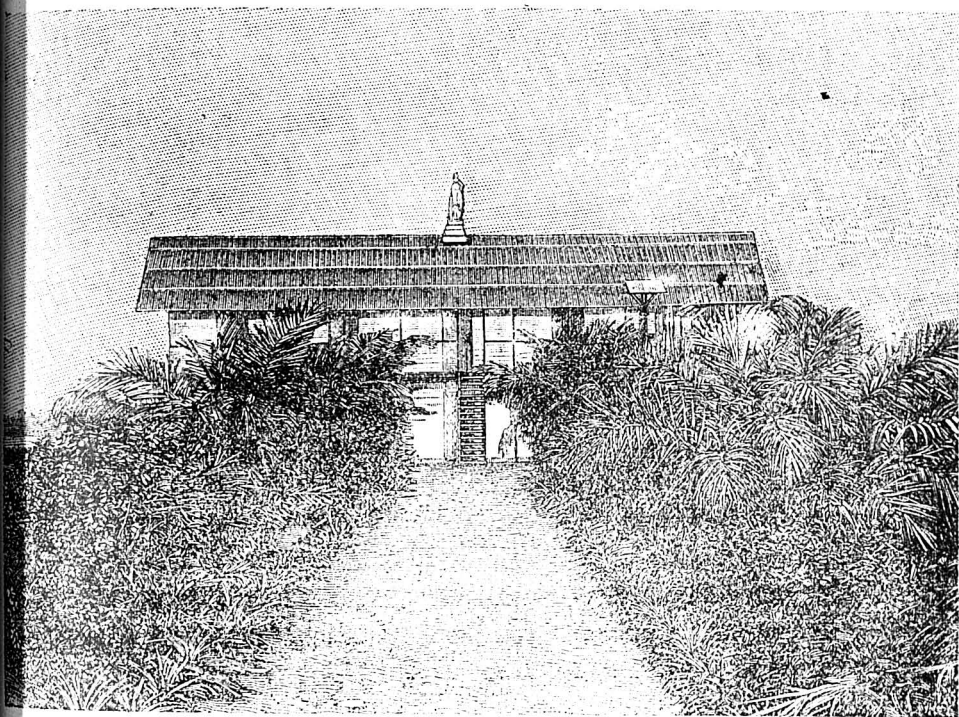
PLUS au sud encore, par delà l'embouchure du Kouilou, nous entrons dans une vaste rade au fond de laquelle des toits blancs se détachent sur la verdure des manguiers.

Regardez à droite : un groupe de maisons blanches se cache dans un fouillis de végétation, c'est la mission de Loango, fondée en 1884 par le P. Duparquet. Là, rien ne manque : outre les appartements de l'évêque, une bibliothèque, une pharmacie fort bien montée, il y a le presbytère

où se trouvent une imprimerie, un atelier de reliure et une cordonnerie. Tout près, l'école des garçons.

Sur une petite colline à l'est, s'élève la mission des Sœurs de Saint-Joseph ; on y instruit une quarantaine de filles.

La propriété concédée à la mission est de 300 hectares ; malheureusement, le terrain, uniquement composé de sable, ne suffit pas pour nourrir tout le personnel. Il faut avoir recours au riz et au poisson sec, et tout cela est fort coûteux.



L'ÉVÊCHÉ DE LOANGO.

En outre, pullulent dans les villages des négrellons qui ne peuvent venir à la Mission et que pourtant on ne saurait délaisser.

Les écoles primaires ne suffisent donc pas. Il faut au dehors des écoles rurales, où un instituteur Noir élève les enfants, les forme un peu à parler français, leur apprend la religion et contribue ainsi au développement de la civilisation.

IV. — ANTOINE-MARIE CARRIE.

C'EST à Loango que mourut, le 14 octobre 1904, le premier évêque de la mission, Antoine-Marie Carrie, après trente-cinq années de vie africaine.

C'est lui qui organisa, en 1881, la première caravane de porteurs entre la côte et le Stanley-Pool. Elle était conduite par le P. Augouard. La tentative réussit parfaitement.

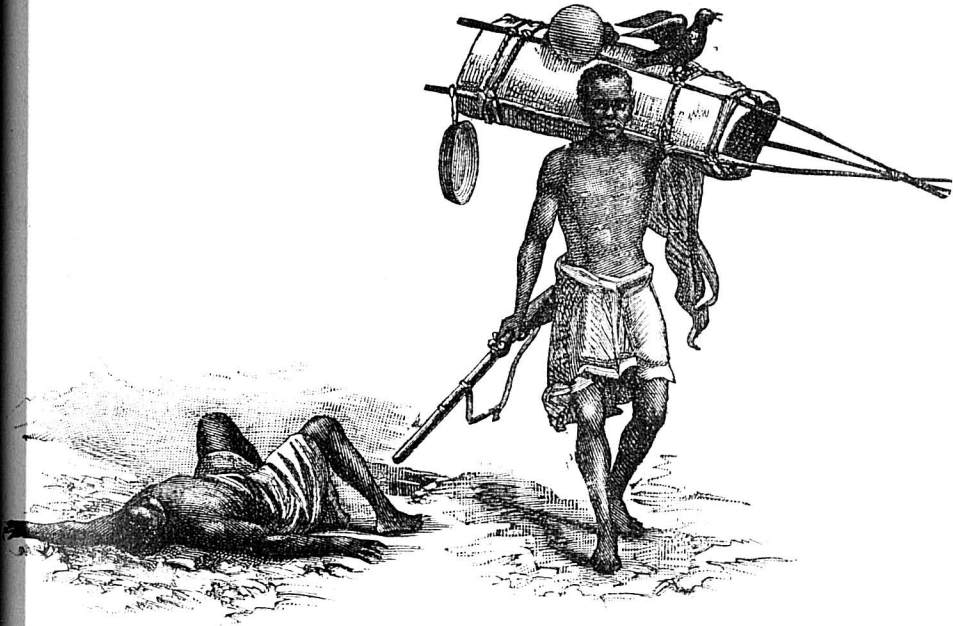
Dans ces pays le cheval ne peut pas vivre ; le chameau ne saurait passer à travers les forêts, les marais et les fleuves ; le bœuf meurt des piqures de la mouche tsétsé ; l'âne aussi. Reste l'homme. Moyennant une honnête rémunération, le noir du Loango consent volontiers à se charger de marchandises : cotonnades du Massachusetts, calicot de Manchester, fil métallique de Warrington, indiennes de Bombay, verroterie de Venise... Et il se fait si bien à cette vie de bête de somme que, l'ayant une fois menée, il ne peut plus l'abandonner. Comme le Juif-Errant de la chanson, il faut qu'il marche, courbé sous son fardeau, armé de sa lance, muni de sa pipe, et riche seulement d'un morceau de toile dont la valeur représente assez bien les cinq sous d'Isaac Laquedem. A la fin d'un voyage, quand il a touché le prix convenu, il reprend le chemin de son village où il dissipe toutes ses ressources en noces et festins. Mais, à bout de finances sans être à bout de forces, il entre dans de nouvelles expéditions pour revenir encore, pour repartir ensuite, et ainsi toujours, vivant de ce qui lui tombe sous la main. Doué d'un estomac qui tire parti de tout et d'un pied qui ne se fatigue de rien, toujours marchant, toujours chantant, toujours content, il promène à l'aventure son existence libre et vagabonde jusqu'à ce qu'un jour, se sentant défaillir, il s'allonge résolument dans les hautes herbes et abandonne sans regret aux hyènes qui se les partageront, ses membres enfin fatigués.

Mais la civilisation pénètre. Devant les fanaux de la locomotive qui s'avance, l'antique et pittoresque caravane s'évanouit. La mise en exploitation du chemin de fer latéral au

Congo entre Matadi et Léopoldville a frappé à mort l'industrie des transports à dos d'homme, même sur la rive droite du fleuve. Les porteurs ne circulent plus que sur de faibles parcours.

V. — BOUANZA.

AINSI Bouanza n'en voit presque plus. Elle était bruyante, affairée, mouvementée autrefois, cette station de relais entre Loango et Brazzaville. En 1892, les missionnaires y



DEUX PORTEURS.

bâtirent un caravansérail spacieux qui rendit bien des services. Les étrangers étaient tout heureux de trouver si loin de la côte des visages amis, des soins fraternels et des vivres nouveaux : légumes et œufs frais, volaille et fruits. Peu de gibier malheureusement. On ne rencontre guère aux environs de Bouanza que des ramiers, des tourterelles, des antilopes.

« Un jour pourtant, écrit le P. Schmitt, j'eus la chance de trouver mieux : sur un grand arbre, à la lisière du bois, un gros singe se lissait la barbe. Une cartouche numéro 0 le mit à bas. J'hésitai d'abord à le charger sur mes épaules, tant son poids était grand ; mais je pensai pourtant qu'en remplacement de nos deux plats toujours les mêmes, poule et chèvre, un civet de singe ne serait pas à dédaigner. A peu d'exceptions près, les convives firent honneur à ce mets, prisé d'ailleurs dans tout l'intérieur de l'Afrique, tant par les Blancs que par les Noirs. Le civet se trouvait encore sur la table quand survinrent, exténués par la route des caravanes, trois agents nouvellement arrivés d'Europe. Ces messieurs de s'extasier aussitôt et de se gaver de ce délicieux civet de « lièvre », comme ils disaient. On les laissa faire, tant ils y allaient de franc jeu. Le premier qui se trouva bien restauré demanda naïvement si le lièvre abondait dans la plaine. Un rire homérique fut la réponse. et on exhiba la tête du quadrumane qui avait fait les frais du festin. Aussitôt, l'un des *gentlemen*, la figure affreusement décomposée, se leva précipitamment pour gagner la cour... Il avait tort. Il s'y fera plus tard... »

VI. — LINZOLO.

DEUX cents kilomètres plus loin, à l'extrémité de l'ancienne route des caravanes, tout près de Brazzaville, dans un pays peuplé de tribus pacifiques (les Lalis) est une autre station importante, Linzolo. Grâce à une subvention de 11.000 francs, allouée par M. Duclerc, président du Conseil, Mgr Carrie acheta là un terrain sur lequel il bâtit une maison d'habitation, une chapelle, un hôpital, des écoles.

Des écoles ; au début, les braves Lalis n'en comprenaient guère la nécessité :

« Il n'y a donc pas d'enfants chez toi que tu viens si loin chercher les nôtres? demandaient-ils au missionnaire. Que veux-tu en faire? Tu n'en as pas besoin. »

On les lui confia quand même. Ces premiers élèves sont aujourd'hui des hommes, des chrétiens ; ils peuplent deux villages placés sous la protection du patron des laboureurs (saint Isidore) et du patron des missionnaires (saint Paul).

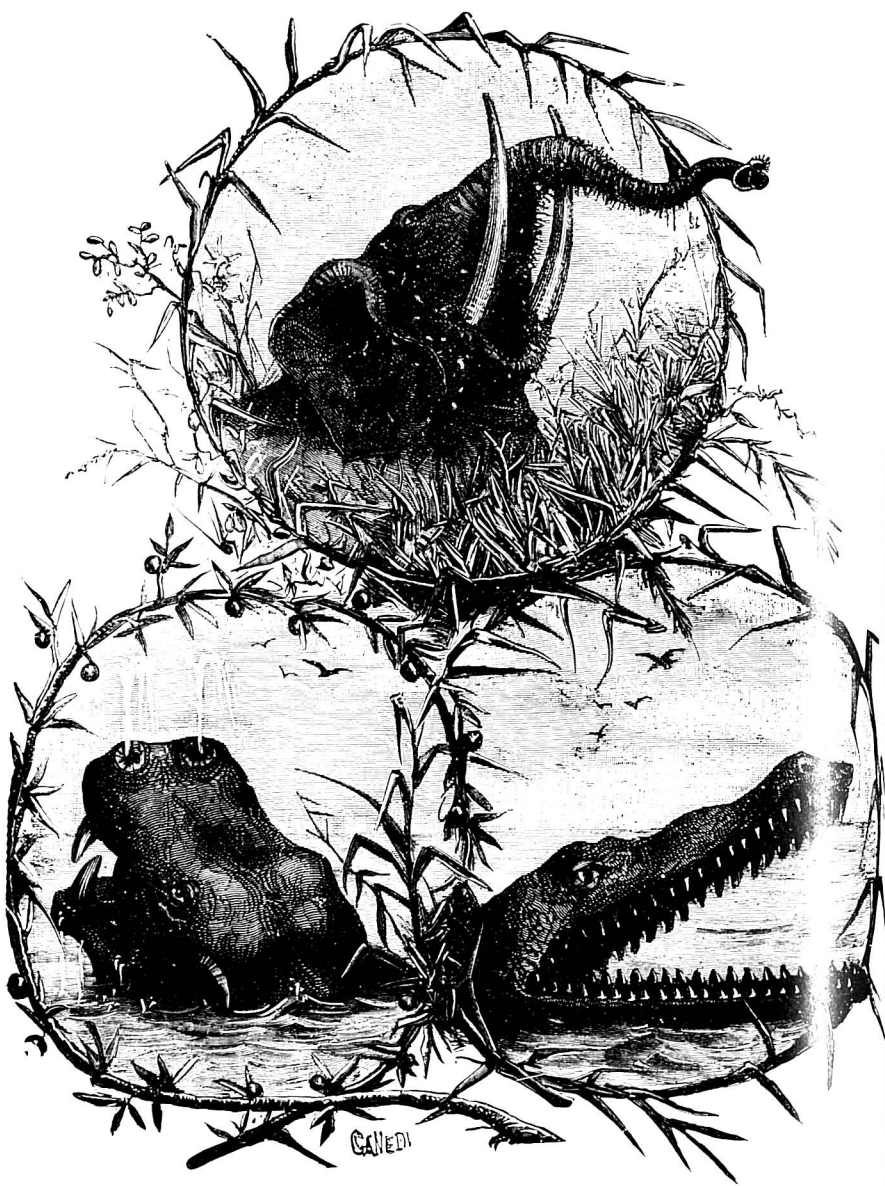


Antoine-Marie CARRIÉ (1842-1904)

premier vicaire apostolique de Loango ou Bas-Congo français.

Né à Propières (diocèse de Lyon), le 10 février 1842 ;
 entré en 1863 dans la Congrégation du Saint-Esprit ;
 prêtre le 15 juin 1867 ; parti en 1870 pour le Bas-Congo ;
 préfet apostolique en 1868 ; vicaire apostolique et évêque en 1886.

Mort à Loango le 14 octobre 1904.



TROIS SPÉCIMENS DE LA FAUNE ÉQUATORIALE.

Afrique Centrale
Française

OUBANGHI

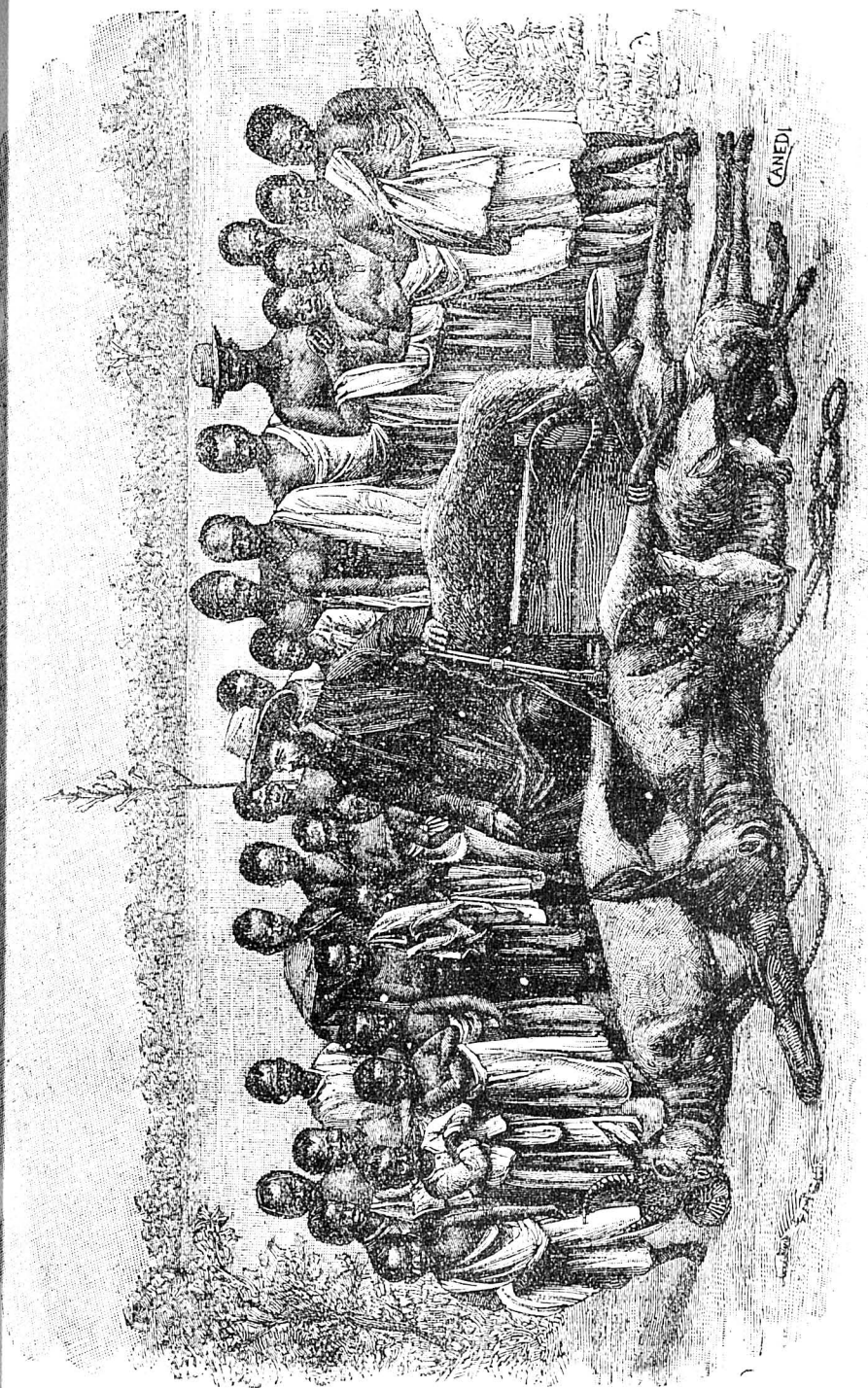


LE 2 août 1881, après un mois de pénible voyage à travers les abruptes montagnes qui surplombent la rive droite du Congo, le P. Augouard, traînant derrière lui depuis la côte atlantique une caravane de vingt-six porteurs, faisait halte enfin à Ntamo, sur les bords de la magnifique nappe d'eau du Ncouna, aujourd'hui Stanley-Pool « lac de Stanley » au point précis où le fleuve équatorial en sort pour s'engager dans le chaos rocheux de ses cataractes.

I. — PHILIPPE AUGOUARD AU STANLEY POOL EN 1881.

NTAMO, c'est le plateau superbe sur lequel Brazzaville aligne pittoresquement aujourd'hui, à plus de 40 mètres au-dessus du lac, ses factoreries et ses allées de manguiers, de citronniers et de palmiers. Ce n'était alors qu'un mamelon nu et absolument désert, sauf un groupement de cases indigènes sur lesquelles — et cette vue fit battre le cœur du missionnaire, ancien légionnaire de Charette, ancien combattant de 1870, — sur lesquelles flottait le drapeau tricolore... Des Français avaient déjà passé là et pris pied...

En effet, depuis que Stanley, par sa mémorable « trouée » de mille et un jours (1874-1877) à travers le centre inconnu de la terre de Cham, avait révélé au monde les mystères géographiques du grand fleuve africain, la France n'était pas restée inactive ; elle avait mis en campagne l'élite de ses voyageurs : de Brazza, D^r Ballay, Mizon, de Chavannes, Dolisie, Fourneau, de Lastours...



CANEDI

ARRIVÉE DE PHILIPPE AUGOUARD AU STANLEY POOL AVEC SA CARAVANE DE VINGT-SIX PORTEURS (2 août 1881).

C'était l'âge d'or des explorations.

Oui, en 1880, tandis que le Christophe Colomb du Pays Noir entrait au service du roi des Belges, prenait la direction d'une expédition nouvelle en sens inverse de sa première, remontait vers le cœur du massif continent par la rive droite du Congo en se frayant à coups de dynamite un chemin à travers les rochers dans la région des cataractes du fleuve, Savorgnan de Brazza, lui aussi, se met en route par le « raccourci » du Gabon qui lui fait gagner une belle avance sur son illustre compétiteur ; il pagaie tout le long de l'Ogooué, contourne ou franchit ses rapides, chavire de temps en temps, reconnaît à nouveau le Ngounié, l'Ivindo et la Passa, fonde Franceville, lie connaissance avec les Achicouyas qui peuplent le plateau entre Ogooué et Congo, arrive chez les Batékés, se concilie les bonnes grâces de leur chef Makoko, conclut le traité fameux qui place à perpétuité tous les États de ce potentat sous le protectorat de la France, « enterre la guerre » (1) en signe d'éternelle amitié avec lui, descend le Congo en pirogue jusqu'au lac Ncouna, débarque sur sa rive droite et, le 3 octobre (c'est-à-dire plus d'une année avant la fondation de Léopoldville sur la rive gauche), jette, à Ntamo, les bases d'une station à laquelle la Société de géographie de Paris devait plus tard donner son nom (Brazzaville). Puis laissant la garde de ce poste, embryon d'une grande cité future, au sergent sénégalais Malamine et à une escouade de deux tirailleurs (en tout trois hommes), il était retourné à Libreville.

La petite garnison avait presque épuisé ses provisions de bouche et de guerre lorsque le P. Augouard arriva bien à

(1) En présence de M. de Brazza et de tous les chefs du pays, Makoko fit creuser un trou profond où chacun des assistants jeta les munitions dont il était porteur : les Congolais y vidèrent leurs cornes de poudre ; les Sénégalais de l'escorte française y jetèrent leurs cartouches. On combla la fosse et un arbre fut planté dans la terre remblayée. « Voilà la guerre enterrée ! » déclara Makoko d'une voix vibrante. Boutade à laquelle M. de Brazza se crut obligé de répondre par cette gasconnade à effet : « La paix ne sera troublée que lorsque cet arbre produira des balles en guise de fruits. »

point (août 1881) pour la ravitailler en vivres et en cartouches. Elle fit donc bon accueil au missionnaire.

Makoko, lui aussi, fit bon visage au missionnaire et l'invita, moyennant indemnité, à camper à côté de sa tente royale. Mais, fidèle à la consigne imposée par M. de Brazza, Sa noire Majesté refusa toute concession, toute vente de terrain.

Le P. Augouard reprit donc tristement le chemin de la côte, sans avoir eu la joie de planter l'arbre du salut sur les berges du Stanley-Pool.

Il devait y revenir... six ans plus tard.

Le 19 juillet 1887, droit de cité lui était enfin octroyé sur le plateau de Ntamo. Fort du bienveillant concours du résident français M. de Chavannes, muni de subsides gouvernementaux, doté d'une concession de 20 hectares, il entreprit aussitôt les défrichement, terrassement, assainissement nécessaires et, sous son impulsion, sortirent bientôt du sol, s'élevèrent peu à peu pour, finalement, se couronner de la croix deux hôpitaux, deux écoles, un « presbytère » et une spacieuse cathédrale.

II. — VINGT ANS APRÈS.

C'EST là que, le 12 avril 1903, grand et saint jour de Pâques, il célébra ses « noces d'argent » africaines. Ce fut une solennité inoubliable. Sur cette esplanade de Brazzaville, d'où, pauvre missionnaire, il avait été évincé en 1881, il apparaissait en triomphateur, avec le prestige dont l'Église entoure ses évêques (car, depuis le 14 octobre 1890, il avait pris rang parmi l'état-major de la milice sacrée et avait reçu la consécration épiscopale à Paris).

Mitre au front, crosse en main, *in plenis pontificalibus*, le vénéré jubilaire venait rendre grâces à Dieu, *ad Deum qui latificat*, à Dieu qui comble de tant de joies et renouvelle perpétuellement l'éternelle jeunesse d'âme de ses prêtres.

Et tandis que sa « Maîtrise » au teint d'ébène chantait à plein gosier le glorieux *Resurrexi!* de l'introït pascal, il fit

son entrée dans le sanctuaire bâti de ses mains. Là tout rayonnait : et l'autel et l'abside somptueusement parés, et les colonnes de bois précieux festonnées d'inscriptions symboliques, et les cœurs de l'assistance. Et le soleil. Lui aussi était de la fête : il pénétrait à flots joyeux dans l'enceinte sacrée par les vitraux des dix-sept fenêtres. Les trois nefs étaient combles, car, outre les noirs « paroissiens » de la localité (plus de mille), tout ce que Brazzaville possédait d'Européens était venu à la messe, moins, hélas ! par dévotion que par courtoisie, pour faire honneur au sympathique doyen des *colons* français du Congo.

Après l'Évangile, le P. Remi monta en chaire :

« Au printemps de 1878, s'écria-t-il, un vaillant zouave pontifical, devenu zouave du bon Dieu dans les rangs de la Congrégation du Saint-Esprit, débarquait à Libreville, s'initiait rapidement aux conditions de la vie équatoriale et allait jeter à l'embouchure du Congo les fondations de deux stations, à Saint-Antoine et à Mboma. C'était l'heure où enfin se déchirait le voile enveloppant les mystérieuses profondeurs du cœur de l'Afrique. Tout aussitôt notre « zouave » sollicite et obtient l'honneur d'aller y porter, le premier, la bonne nouvelle de l'Évangile. Il arrive au Stanley-Pool. Repoussé par les Batékés, il se replie chez les Balalis, il s'installe sur les bords du Congo, à Linzolo d'abord, à Kouamouth ensuite. Quel sera son premier travail ? Ce sera de planter côte à côte la Croix et le pavillon de la France, parce que ce sont là ses deux inséparables amours. Ce missionnaire, c'était le P. Augouard.

« Vingt-cinq années se sont écoulées depuis qu'il a mis le pied dans cette portion du domaine colonial de la France. En France, vingt-cinq années passent inaperçues ou à peu près. Mais, dans un pays neuf comme celui-ci où tant de choses doivent être, soit modifiées, soit supprimées, soit créées, que de transformations s'accomplissent en ce court laps de temps, sous les yeux de ceux qui, arrivés en pleine jeunesse, y achèvent leur demi-siècle d'existence ! Que de changements, que d'améliorations, que de progrès réalisés !... Hélas ! que de souffrances aussi et que de larmes ! Depuis que notre évêque bien-aimé est le pasteur des âmes de toute la partie orientale du Congo français, il a eu la douleur d'ensevelir *trente-quatre* de ses collaborateurs. Trente-quatre des nôtres, déjà tombés sur le champ de bataille, ont payé de leur vie les résultats que nous constatons aujourd'hui. »



Philippe-Prospér AUGOUARD (1852-1921),
premier vicaire apostolique de l'Oubanghi (Haut-Congo français) ;
officier de la Légion d'honneur.

Né à Poitiers le 16 septembre 1852 ;
engagé volontaire dans le corps des zouaves de Charette en 1870 ;
Entré dans la Congrégation du Saint-Esprit en 1874 ;
prêtre en 1876 ; missionnaire en novembre 1877.
Evêque en 1890 ; archevêque en 1915.
Rentré en France pour raisons de santé le 24 août 1921,
mort à Paris quarante jours plus tard (3 octobre).

Et, dans une vibrante envolée, l'éloquent panégyriste montre le vénéré jubilaire portant toujours plus avant la croix qui jalonne ses conquêtes, multipliant les fondations au *pro rata* de ses ressources... sur le grand fleuve d'abord : Linzolo (1883), et Kouamouth (1884), et Brazzaville (1887) ; sur l'Oubanghi ensuite : Saint-Louis de Liranga (1889), Saint-Paul des Rapides (1894) et la Sainte-Famille des Banziris (1895) ; enfin, sur l'Alima : Sainte-Radegonde à Sambikio (1897), Saint-François-Xavier de Boundji (1899) et Notre-Dame de Leketi (1900).

« En résumé, conclut l'orateur, grâce à notre vaillant évêque, la civilisation chrétienne s'est avancée de plus de 2.000 kilomètres dans cette partie de l'Afrique. Les centres de missions qu'il a établis sont autant de foyers qui répandent les bienfaits de la religion et de la civilisation ; plusieurs milliers d'esclaves ont été rachetés et instruits et, à l'heure actuelle, plus de 1.200 enfants sont dans nos écoles... »

Des trois premières fondations de Mgr Augouard, les deux premières ont été, par suite d'un remaniement de frontières, attribuées aux missions voisines.

III. — BRAZZAVILLE.

BRAZZAVILLE, qui lui restait et où il avait établi son quartier général, s'est fortifié et développé. Là résident en permanence, à côté de l'évêque, quatre Pères, quatre Frères et sept religieuses (des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny).

Lorsqu'en 1892, désireux d'enrichir sa mission d'une phalange de ces vaillantes filles de la vénérée Mère Javouhey, Mgr Augouard se présenta à la maison-mère de l'Institut, il exposa avec une poignante éloquence devant la communauté assemblée le triste sort de la femme indigène au Congo, mais sans rien cacher des dangers et des souffrances qui sont le pain quotidien des pionniers apostoliques dans l'Afrique équatoriale. Bref, la peinture des misères auxquelles devaient s'attendre les recrues volontaires qu'il invitait à s'enrôler

sous sa bannière était si impressionnante que la supérieure générale se récria :

« Oh ! Monseigneur, vous faites le tableau trop noir ; personne ne voudra partir ! »

Elle se trompait. D'un merveilleux élan, au fond duquel était le sacrifice sans arrière-pensée de la vie, trente-deux religieuses demandèrent à former la mission nouvelle. Il fallut faire un choix parmi cette élite d'héroïnes.



RELIGIEUSE DE SAINT-JOSEPH ET PETITES OUVRIÈRES LINGÈRES.

M. l'inspecteur général Dybowski, visitant la mission de Brazzaville en 1899, en constatait avec admiration la prospérité au point de vue agricole :

« Elle possède, écrivait-il, un potager qui ferait honneur à un riche maraîcher de France. Tous nos légumes s'y trouvent et sont

superbes : radis, salades bien pommées, carottes, tomates, aubergines et, en même temps, tous les fruits exotiques, goyaves, papayes, barbadines, etc. J'ai vu là des essais de culture de café qui montrent tout ce que l'on peut en attendre, plants vigoureux, robustes, aux branches absolument couvertes de fruits mûrissants.»

Depuis le passage de M. Dybowski, le verger de la mission brazzavillienne s'est enrichi d'ananas, d'orangers, de mandariniers, d'avocatiers, de manguiers, de corossoliers, de pommiers cannelles, de pommiers roses, de néfliers du Japon et de cinq espèces de bananiers. Tout le long des routes que les missionnaires ont tracées dans le domaine de 268 hectares qu'ils possèdent, court un triple cordon de plantations. Aux cultures ils ont ajouté l'élevage des animaux de ferme, petits et grands. Les poules, les lapins, les cabris, la porcherie forment une partie intéressante de l'exploitation. Les moutons sont plus difficiles à élever. Les bœufs et les ânes sont d'une introduction relativement récente et encore peu nombreux : 25 bêtes à cornes, 21 ânes, 1 cheval. La mouche tsétsé, qui règne dans la forêt équatoriale, disparaît dans la région des bananes et sur les bords du fleuve.

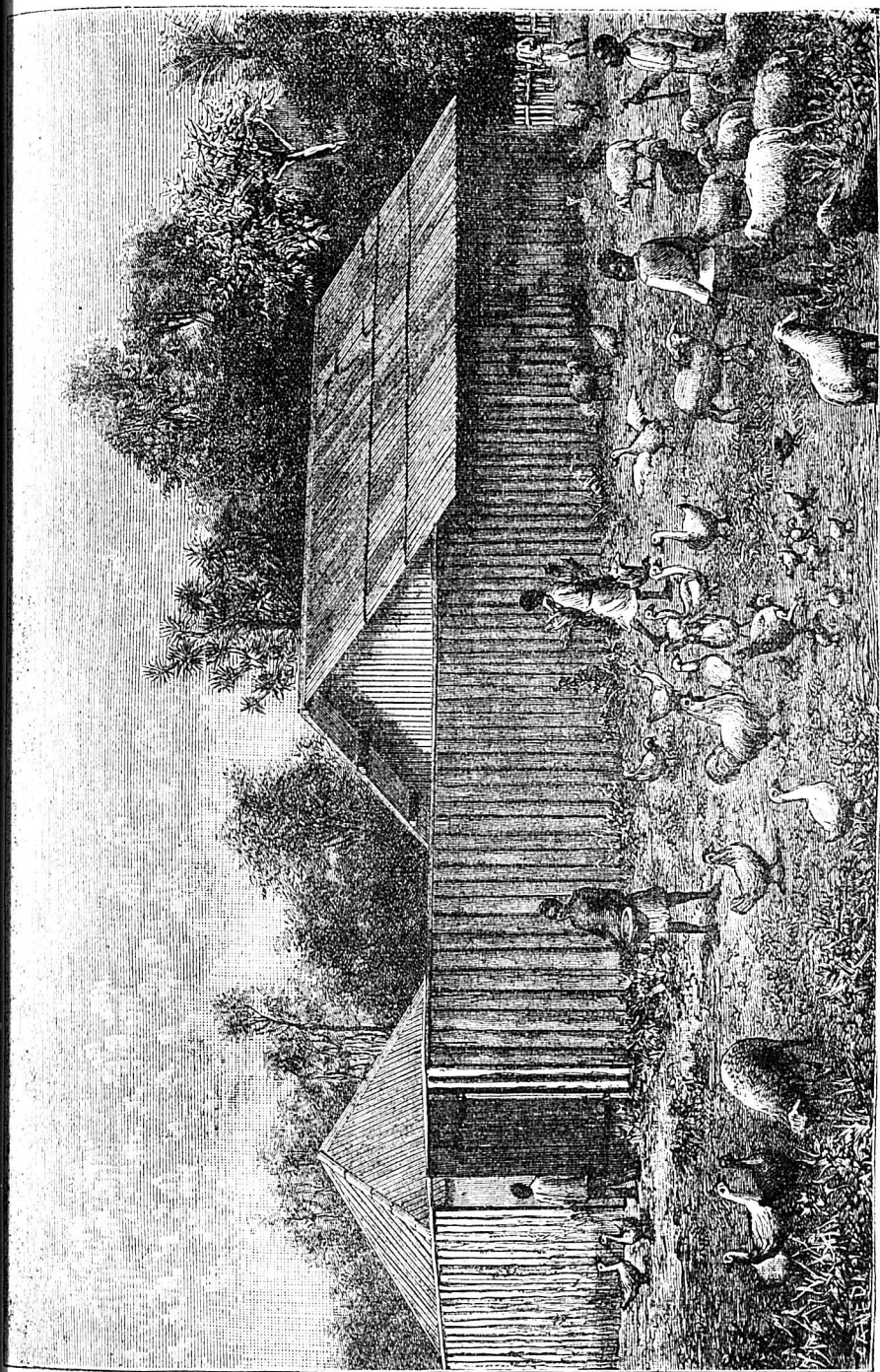
Dans son rapport officiel de 1901, le gouverneur M. de Lamothe écrivait à propos de Brazzaville :

« Le commissaire général du Gouvernement a été vivement frappé des résultats obtenus par les missionnaires et leur a adressé ses plus sincères félicitations. S'occupant avec discernement tant de l'instruction que de l'éducation des enfants, ils s'efforcent de leur inculquer des goûts et des habitudes de travail dont les effets se feront sentir dans un avenir peu éloigné. Ils forment des cultivateurs... »

M. de Lamothe aurait pu ajouter qu'ils forment aussi des mécaniciens et des ajusteurs.

* * *

En octobre 1898, la berge de Brazzaville se transforma en un chantier de construction navale. La maison Cail, de



BRAZAVILLE. — BERGERIE ET FOULAILLER DE LA MISSION.

Saint-Denis avait construit pour la mission un bateau à vapeur de 20 mètres de long sur 3 m. 50 de large et les 2.000 pièces composant ce vaste jeu de patience étaient enfin parvenues au Stanley-Pool.

« Grande était notre joie, raconte Mgr Augouard, mais grand aussi notre embarras devant le mystérieux monceau de ferraille qui s'étalait devant nous. Il s'agissait, en effet, de monter entièrement un bateau avec ses chaudières et ses machines de 50 chevaux sans le secours d'aucun ingénieur. Par dessus le marché, beaucoup de pièces avaient leurs numéros enlevés et étaient déformées d'une façon inquiétante. On me décerna le titre d'ingénieur en chef, diplôme qui eût bien étonné mon professeur de sciences s'il avait été encore de ce monde.

« On se mit à l'œuvre. Pendant quatre semaines, ce fut un vacarme effroyable. Les coups de marteau résonnaient à l'envi sur la vaste coque en fer. Mais aussi que de coups sur les doigts ! « Malheureusement, disait quelqu'un, ce sont précisément ceux-là « qui ne comptent pas ! » Au bout d'un mois, la coque était terminée.

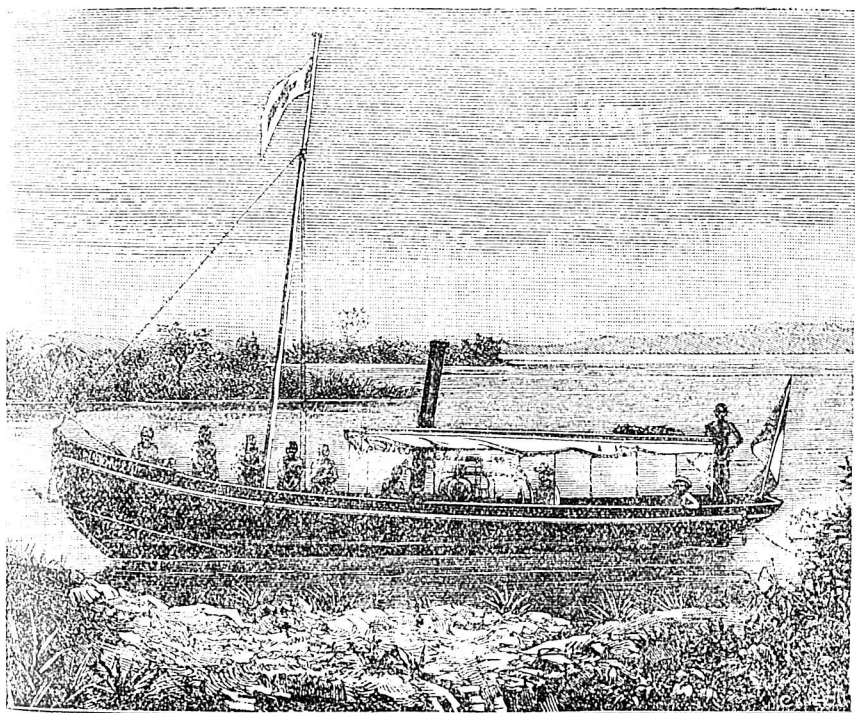
« Une grosse difficulté restait encore : celle de la mise à l'eau : opération fort délicate avec les moyens primitifs que nous avions à notre disposition. Elle réussit parfaitement. Les derniers soutiens enlevés, le bateau descendit de lui-même au fleuve sur la glissière en pente douce et savonnée, et bientôt le *Léon-XIII* flotta coquettement sur les eaux, tandis que la brise agitait triomphalement le pavillon blanc à croix bleue de la mission et le drapeau de la France. »

Outre le *Léon-XIII*, les missionnaires possèdent une chaloupe à vapeur, le *Diata-diata* (1), et toute une flottille de pirogues.

Léon-XIII et *Diata-diata* ont plus d'une fois servi les intérêts français. Ainsi, en 1897, le *Diata-diata* fut prêté pendant quatre mois à la colonie pour le transport des troupes destinées à l'expédition Marchand et, en 1898, au moment où le brave commandant allait parvenir à Fachoda, des renforts arrivés à Brazzaville ne pouvant faute de bateaux atteindre

(1) *Diata-diata* signifie « vite-vite ». C'est le surnom indigène de Mgr Augouard, et ses missionnaires ont tenu à donner ce nom à la chaloupe avec laquelle le prélat avait fait ses premières explorations.

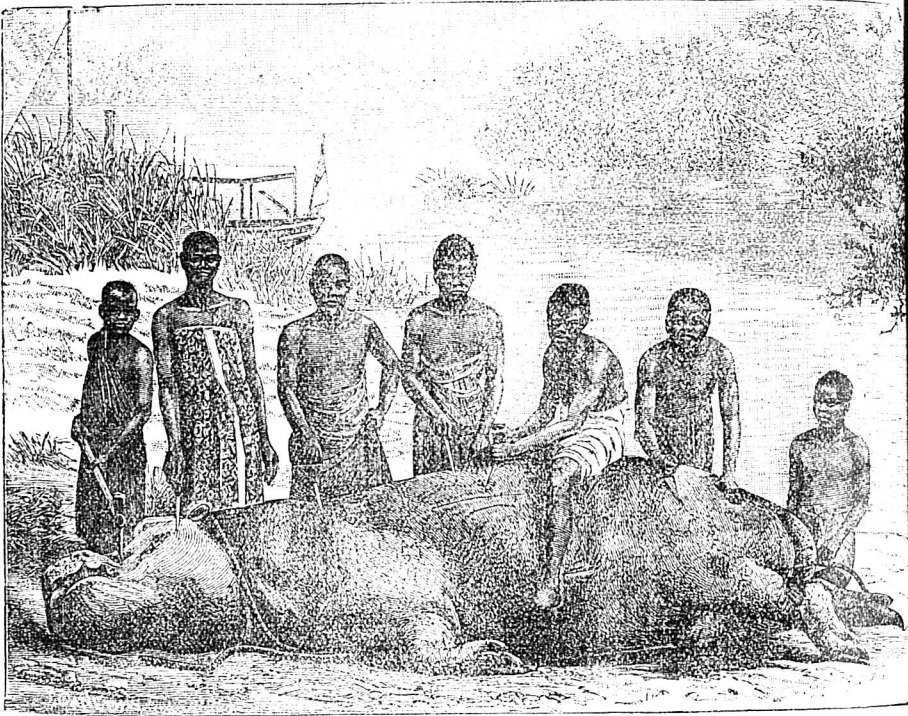
la région du Bahr-el-Ghazal, Mgr Augouard embarqua sur le *Léon-XIII* dix Européens avec des tirailleurs sénégalais et tout un ravitaillement et, s'improvisant pilote, conduisit le tout jusqu'à Banghi. En 1899, M. Gentil reparaît au Congo avec la mission d'achever la conquête du Chari et du Tchad où, le premier, il avait fait flotter le pavillon français. On venait d'apprendre le massacre de la mission Bretonnet par l'armée de Rabah ; mais les moyens de transport manquaient pour aller venger le sang français. Le *Léon-XIII* et l'évêque, son capitaine, sont aussitôt prêts. M. Gentil part avec son expédition ; Rabah est battu deux fois, et sa mort ouvre à la France ces contrées désormais pacifiées. Le Gouvernement reconnut les services exceptionnels de Mgr Augouard en le nommant chevalier, puis officier de la Légion d'honneur.



LE *Léon XIII*.

Nous avons déjà parlé des ressources alimentaires de la mission ; mais nous n'avons pas tout dit.

Quelques détails gastronomiques encore. Parfois, le menu se rehausse de plats succulents devant lesquels on rechigne d'abord. Ainsi, par exemple, l'hippopotame est un animal monstrueux et d'une laideur parfaite. Sa chair est très bonne cependant, à moins qu'il ne s'agisse d'un individu



DÉPÈCEMENT D'UN HIPPOPOTAME.

trop âgé. On comprend qu'un patriarche de cent ans soit coriace, mais le filet d'une jeune bête vaut celui du meilleur bœuf. Les pieds, bouillis, puis étuvés dans des oignons, font un plat dont raffole tout Blanc qui l'a goûté. Et pourquoi, d'ailleurs, la chair de l'hippo ne serait-elle pas délicate ? De ce que cet animal passe sa journée dans les eaux, il ne faut pas s'imaginer qu'il se nourrit de roseaux ; il ne faut pas croire surtout qu'il se nourrit de poissons, comme l'écrivait

naguère un naturaliste en chambre. La vérité, c'est que l'hippo ne mange guère qu'à terre, durant la nuit, et se nourrit d'herbe tendre et de pousses de taillis, tout juste comme le chevreuil le plus gracieux. De l'hippopotame à l'éléphant, la transition est naturelle, ces deux grands animaux habitant les mêmes contrées.

« A la mission de Brazzaville, j'eus un jour, écrivait, en 1887, un des missionnaires de Linzolo, le P. Allaire, l'occasion de manger de la trompe d'éléphant. Brillat-Savarin, s'il eût connu ce mets, aurait fait le voyage d'Afrique pour s'en régaler à souhait. La préparation, malheureusement, est un peu longue. On commence par creuser en terre une fosse qu'on chauffe à rouge au moyen de charbon de bois. La trompe étant déposée dans ce four, on la recouvre de feuilles de bananier, d'une couche de sable et de la braise extraite sur laquelle on continue d'entretenir du feu pendant vingt-quatre heures... A certaines époques, les fourmis blanches ailées sortent de leur retraite souterraine pour aller fonder, sous la conduite d'une reine, une autre colonie, précisément comme le font les abeilles. Maintes fois j'avais vu les Nègres se saisir alors de ces insectes, leur arracher les ailes et les croquer tels quels. Il me prit envie d'y goûter : j'y revins toutes les fois que j'en eus l'occasion, trouvant à ces fourmis la saveur de nos crevettes, jointe à celle de l'amande. La queue de l'affreux crocodile, longuement bouillie, puis frite dans le beurre, n'est pas non plus à dédaigner, — je parle d'expérience... »



IV. — UNE ÉMOUVANTE RANDONNÉE.

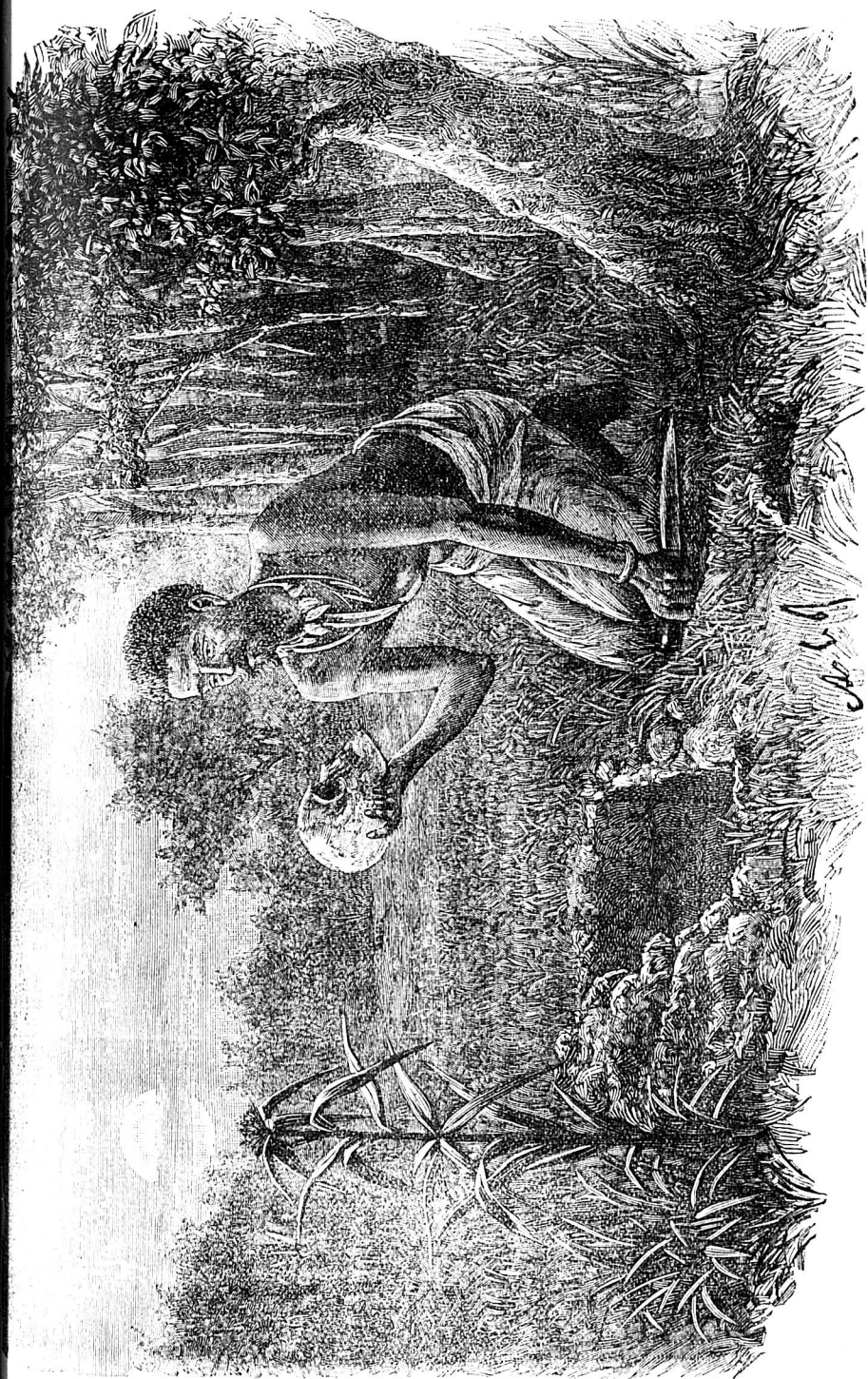
UNE tournée dans l'intérieur du diocèse de Brazzaville nous procurera des émotions de plus d'un genre. Si vous n'êtes point ennemi de spectacles variés et impressionnants, suivez-moi dans une rapide promenade aux principales stations échelonnées sur l'Alima et sur l'Oubanghi.

A 300 kilomètres en amont de Brazzaville, débouche sur la rive droite du Congo un magnifique cours d'eau, l'Alima. Navigable pendant près de 600 kilom. pour les bateaux à vapeur, il présente toujours des fonds suffisants, même aux plus basses eaux ; malheureusement, son cours est embarrassé par une foule de gros troncs d'arbres et de coudes très brusques qui rendent la navigation dangereuse. C'est sur cette rivière, à une cinquantaine de kilomètres du confluent, que les Spiritains ont fondé, en 1897, la mission Sainte-Radegonde. De gracieuses constructions s'élèvent sur la colline de Sambikio à la place de l'impénétrable forêt d'autrefois. Les indigènes, d'abord d'une timidité extrême, sont devenus plus confiants et déjà la bonne semence fructifie dans cette terre sauvage.

Quatre missionnaires y travaillent. Malgré l'isolement, la pauvreté, la fièvre et les privations, leur entrain est toujours le même et la gaieté chrétienne fait oublier les nombreux ennuis de la vie africaine.

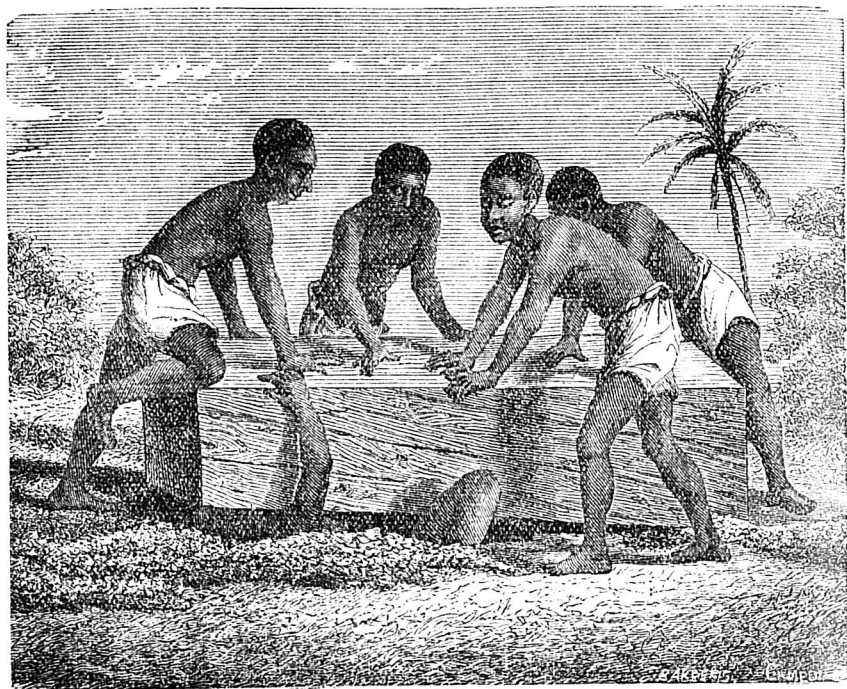
Deux cents kilomètres plus loin encore, un deuxième groupe d'édifices surmontés de la croix et du drapeau aux trois couleurs nous apprend que là encore des prêtres français se dévouent. C'est Saint-François-Xavier de Boundji.

Enfin, plus haut encore, à cent kilomètres de là, à Lékéti, où l'Alima cesse d'être navigable, les missionnaires sont venus s'installer au milieu de peuplades affreusement sauvages et favorisées de bien étranges phénomènes, témoin le fait suivant raconté par Mgr Augouard, dans une lettre datée du 25 décembre 1899 :



LA MAGIE NOIRE CHEZ LES NOIRS. — PRÉPARATION D'UN MALÉFICE.

« Il y a peu de temps, un féticheur rappela du tombeau un homme enterré depuis plusieurs années. A la grande stupéfaction de l'assistance, le sol se souleva, et le mort, se dégageant de la terre qui le recouvrait, se dressa en regardant l'assemblée. Comme il faisait mine de parler, on se précipita sur lui à coups de bâton, et ses parents eux-mêmes furent les premiers à l'étreindre pour le forcer à se recoucher dans sa tombe.

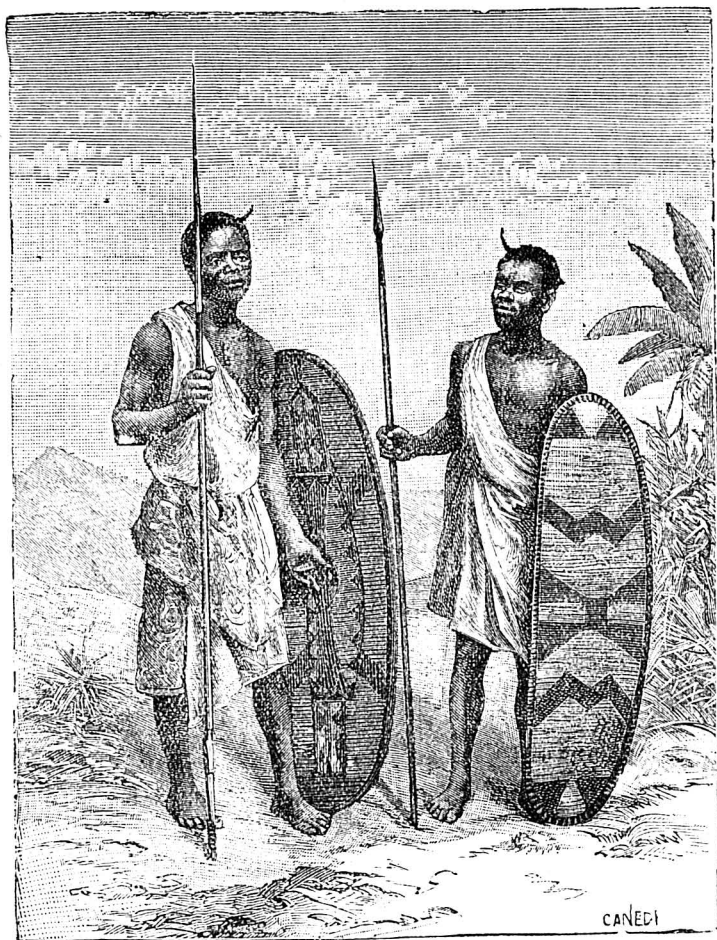


ÉPILOGUE D'UNE RÉSURRECTION.

« Pendant ce temps, le féticheur était appréhendé et brûlé sur un bûcher. Sa tête fut gardée et suspendue au-dessus de la sépulture du ressuscité, et c'est là que les missionnaires la virent quand l'histoire leur fut racontée par des témoins qu'ils croient dignes de foi. »

Jonglerie? sorcellerie? diablerie? choisissez. Mais des « paroissiens » chez qui se passent des aventures de ce genre-là sont, vous me l'accorderez, des gens pas ordinaires.

Passons de l'Alima à l'Oubanghi. Là, pas de revenants, mais des vivants beaucoup plus à craindre, des gaillards terriblement bien endentés : des anthropophages !



OUBANGHI. — GUERRIERS ANTHROPOPHAGES.

C'est sur les bords de l'Oubanghi que le cannibalisme africain fleurit dans toute sa sauvagerie. Les habitants de ces parages ont pour la chair humaine un goût si vif qu'ils dévorent non seulement les prisonniers faits à la guerre, mais encore leurs propres compatriotes morts de maladie. Ils

parlent de ces festins avec joie, comme d'une chose naturelle et agréable : les hommes, chose étonnante, sont, paraît-il, meilleurs à manger que les femmes (j'aurais cru le contraire) : ils sont moins fades, plus savoureux. Mais la friandise par excellence, ce sont les enfants, et, là-bas, on a des troupes d'enfants, comme ailleurs on a des moutons ou des oies pour alimenter le marché.

Léon XIII fit lui-même une plaisante allusion à la vicieuse gastronomie de ces ouailles de Mgr Augouard, la première fois qu'il le reçut en audience :

« Nous ne fêtons pas encore de martyrs qui aient été mangés par des hommes, lui dit le Pape en riant.

— Eh bien, répondit le brave évêque, je suis admirablement placé pour terminer mes jours de cette façon originale, et je le souhaite. *Sic itur ad astra.*

— Non, non, vos diocésains sont trop voraces ; ils mangent tout ! ils ne nous laisseraient pas de reliques ! »

Il y a quelque mérite, on l'avouera, à s'en aller passer sa vie et fraterniser avec des particuliers pourvus d'appétits aussi inquiétants.

* * *

Trois stations ont déjà été établies au milieu de ces fauves à face humaine : à Liranga, à Banghi et chez les Banziris.

La mission de Saint-Louis de Liranga, au confluent de l'Oubanghi et du Congo, à 600 kilomètres de Brazzaville, fait vraiment bon effet au milieu des touffes de palmiers qui l'encadrent d'un original bouquet de verdure.

C'est là que, le 3 avril 1889, vinrent planter leur tente les PP. Allaire et Paris. Tous deux sont morts ! Mais là fleurissent aujourd'hui, à l'abri de la croix et du drapeau français, deux « villages de liberté », peuplés d'esclaves rachetés ou fugitifs. La jeunesse de l'endroit trouve un excellent enseignement à l'école, et l'humanité souffrante, des soins non

moins excellents à l'hôpital, que ces deux missionnaires ont bâti en briques, pétries, moulées, cuites par eux-mêmes.



UN ANTHROPOPHAGE.

Le « clergé » de Liranga ne se contente pas de la clientèle locale ; son zèle embrasse les alentours dans un rayon fort étendu. Les villages sont visités à de grandes distances. Ah ! dame, la réception n'est pas toujours enthousiaste de la part de ces pauvres sauvages dont l'intelligence ne saisit pas tout d'abord le motif qui amène les Blancs chez eux. Les tornades viennent, aussi, parfois rafraîchir et effrayer le voyageur dont le frêle esquif est obligé de se réfugier sous les branches des arbres de la rive. Les hippopotames protestent alors contre les intrus qui troublent leurs ébats aquatiques et les

crocodiles n'attendent que le moment du chavirage pour s'offrir un quartier de viande fraîche. Mais, fatigues, privations, dangers, le missionnaire oublie tout quand il peut catéchiser un malade ou envoyer au ciel un enfant moribond régénéré dans les eaux du baptême.

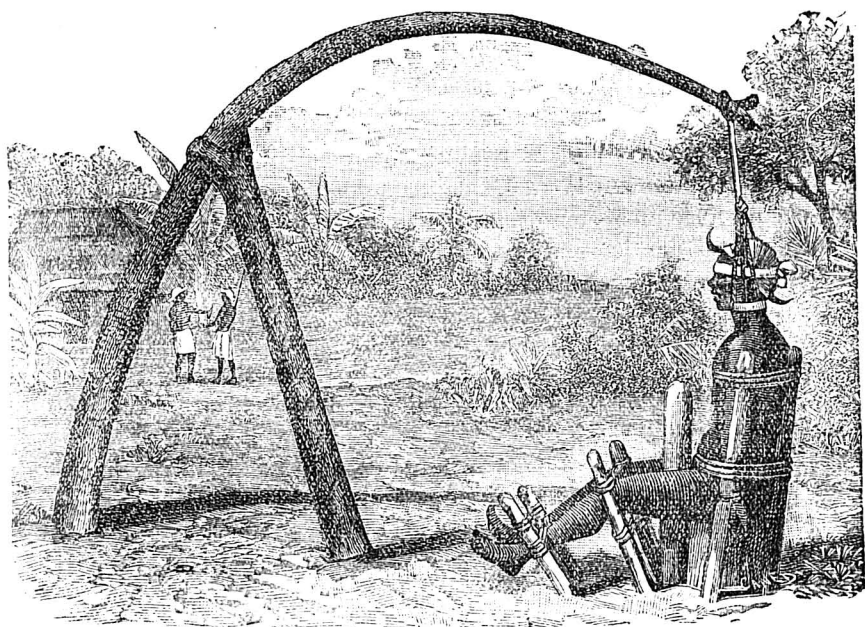
D'excellents résultats ont été déjà obtenus à Saint-Louis, Les horreurs qui s'y étalaient autrefois au grand jour ont, sinon totalement disparu, du moins considérablement diminué.

« Lorsque, en 1889, nous sommes arrivés à Liranga, écrivait le P. Allaire, les indigènes offraient chaque semaine deux ou trois sacrifices humains. Deux ou trois cents indigènes, hommes, femmes, enfants, se rassemblaient ; on dansait, on chantait, on vidait les calebasses de vin de palme. Et la victime était là, ligottée, témoin de cette joie que sa mort allait porter à son comble. Le moment venu, on la déliait ; on la faisait asseoir sur une bûche ne dépassant le sol que de quelques centimètres. Les bras tirés le long du corps, on clouait pour ainsi dire ses mains au sol à l'aide de bâtons fourchus enfoncés solidement dans la terre. Quatre autres fourches semblables lui serraient également les genoux et les pieds. Sa tête était attachée par des lianes à une longue perche qu'on avait recourbée, qui faisait ressort et qui tenait le cou fortement tendu. L'exécuteur, d'un seul coup, tranchait la tête que la perche élevait en l'air, en se redressant. La foule en délire se précipitait sur le cadavre ; chacun cherchait à se procurer un peu de sang pour se frotter le corps ; puis, tous rentraient dans leur case pour recommencer le lendemain... Les autorités européennes ne négligent rien pour abolir ces sacrifices. Il y a peut-être encore des victimes, mais en nombre infime comparativement au passé. »

* * *

Le progrès des idées humanitaires est beaucoup moins sensible à la mission Saint-Paul des Rapides, fondée en janvier 1894, à Banghi, à 600 kilomètres en amont de Liranga, à 1.800 kilomètres de la côte. Là on se trouve en un véritable repaire de bêtes féroces, au centre de quatre tribus d'anthropophages. Les Bondjos, les Bouzerous, les Bagbas et les Ndris se nourrissent de chair humaine autant que de poisson. Là pas de jour qui ne soit signalé par quelque horrible festin

dont les prisonniers capturés dans les razzias font les frais. Pour attendrir la chair des victimes, on les soumet toutes vivantes, les jambes rompues, au courant de l'eau : vingt-quatre heures après, l'épiderme s'enlève comme une pelure, la viande est à point.



PRÉLIMINAIRES D'UNE DÉCAPITATION A LIRANGA.

Dans les villages bondjos, raconte le P. Allaire, les esclaves sont amenés sur le marché pour être vendus comme viande de boucherie. Celui qui ne peut se payer le luxe d'un corps entier, achète seulement un membre à son goût. S'il choisit le bras, il y fait une marque longitudinale avec de la craie blanche ; le propriétaire attend qu'un autre client jette son dévolu sur l'autre bras et lui fasse le même signe. On réserve ainsi les bras, les jambes, la poitrine, etc. ; lorsque tous les membres ont été retenus, on coupe la tête de l'esclave qui est immédiatement débité et dévoré sur place.

« Quelquefois, avant d'occire le prisonnier, on attend qu'il ait pris un embonpoint appétissant. Mais « le mieux est l'ennemi du bien » ; si le système a un bon côté, il offre aussi des inconvénients. La surveillance trop prolongée se relâche et le captif peut profiter

indiscrètement d'un moment d'inattention pour mettre entre lui et la marmite qui l'attend une distance raisonnable.

C'est ce qui arriva à un jeune Noir qui prit la clef des champs et vint se réfugier et raconter ses malheurs à la mission. On lui avait permis de se promener librement, accompagné cependant, toujours, d'un ami inséparable (tels Oreste et Pylade) ; un gros billot de bois était fixé à sa jambe droite : histoire d'interdire les courses lointaines ! Et de temps en temps, les guerriers lui caressaient la gorge : « Mon gaillard, c'est ici que le couteau passera. » Et les vieux lui tapotaient amicalement le ventre : « Ça va bien, ça va bien ; sous peu, il sera gras et dodu à souhait. » Et les petits, les tout petits, sous l'œil bienveillant de leurs mamans, venaient lui tâter délicatement le mollet de leurs doigts potelés et menus, lui disant, avec un encourageant sourire : « Moi, voilà mon morceau ! » Ne croyez pas, je vous prie, que j'exagère ou que j'invente : tout cela est absolument vrai. »

Aucun raisonnement n'a de prise sur ces monstres.

« C'est horrible, ce que vous faites là, disait-on un jour à quelques cannibales.

— Au contraire, c'est délicieux... avec du sel et du piment !

— Vous comprenez la différence qui existe entre un homme et un animal. L'homme est intelligent, il vous parle au moment où vous allez le manger ; il ne vous a fait aucun mal. Et puis, vous aussi, l'on pourra vous manger si vous tombez un jour entre les mains de vos ennemis !...

— C'est le sort de la guerre, cela. Tout ce que vous dites prouve combien il est distingué de manger de la chair humaine : une viande qui avait un nom et qui parlait ! »

« Tiens, dit un jour un chef bondjo au P. Allaire : tu vois cette tête ? — il caressait un crâne décharné, encore sanglant, qu'il avait planté sur un pieu comme un trophée devant sa case, — c'est la tête d'un tel. Tu l'as connu ?

— Oui, parfaitement.

— Nous l'avons mangé il y a trois jours. Que n'es-tu venu plus tôt ? tu en aurais goûté, et toi, qui nous dis de ne pas manger de cette viande, tu l'aurais trouvée si bonne, qu'après tu en aurais toujours voulu. »

Voilà l'état lamentable et abrutissant des indigènes de l'Oubanghi ! Peut-on imaginer rien de comparable à ces troupes d'enfants élevés et engraisés comme un vil bétail ! Y a-t-il

rien de plus horrible que ces razzias où tout est massacré, où le vainqueur se gorge du sang et de la chair des vaincus ! Y a-t-il rien de plus hideux que ces monstres humains torturant leurs victimes, leur brisant les membres un jour à l'avance, les exposant ensuite à la trempe pendant une nuit dans les eaux du fleuve, afin d'avoir un mets plus friand ! Imagine-t-on quelque chose de plus atrocement sauvage que de faire cuire la cervelle d'un homme dans son propre crâne et de l'y manger ensuite comme dans une assiette ! Voilà cependant ce qui se passe journallement chez les Bondjos.

Hélas ! plus d'un de nos braves soldats glorieusement tombés en guerroyant dans le Haut-Oubanghi a passé par la marmite de ces indigènes. Tués et mangés, en 1888, tous les tirailleurs du poste de Sétéma ; tués et mangés, en 1889, à Banghi, M. Musy et douze de ses hommes ; tués et mangés, en 1892, M. de Pommeyrac et ses miliciens, sur la rivière Koto. Et combien d'autres !...

Les Bondjos vont jusqu'à déterrer les morts pour s'en repaître ; telle expédition militaire a dû apposer des sentinelles armées aux abords des tombes fraîchement creusées ou incinérer les cadavres afin de les soustraire aux cannibales.

*
* *

A Saint-Paul, il faut dire adieu à la navigation à vapeur. Si l'on veut monter plus haut sur l'Oubanghi, il faut prendre place sur de légères pirogues, pour passer les rapides.

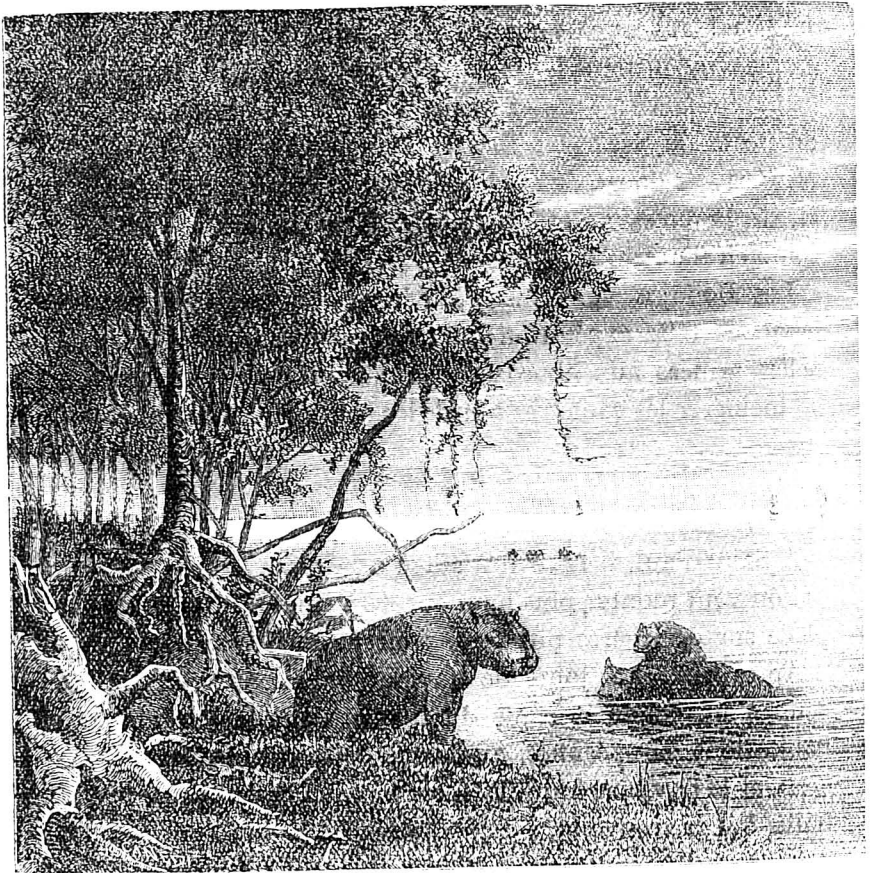
Après plusieurs jours de navigation, on aperçoit tout à coup à un coude brusque du fleuve, dans le lointain, des habitations européennes, au-dessus desquelles se dressent la croix et le pavillon français. C'est la mission de la Sainte-Famille, qui se trouve là, à 2.200 kilom. de la côte.

Les Banziris, indigènes de l'endroit, sont pacifiques et leurs bonnes dispositions font concevoir de sérieuses espérances.

TCHAD



LÀ mission de la Sainte-Famille est la pointe la plus hardie poussée au cœur de la région française du Noir Continent par les pionniers de la civilisation chrétienne. Mais, déjà, ils portent des regards saintement ambitieux sur le Tchad et sur le Darfour.



LE LAC TCHAD.

A qui la gloire d'annexer au royaume de Dieu ces régions du Far-Midland africain?

Afrique Orientale
Française

OBOCK ET DJIBOUTI

~~~~~



U milieu du mois de novembre 1863, deux Capucins, amenés par un boutre (1) arabe, débarquaient un peu au sud du détroit de Bab-el-Mandeb, dans une échancrure de la côte des Adals, en un point nommé Obock.

Là, de hautes falaises encadrent une petite rade naturelle excellente, connue et fréquentée de longue date par le cabotage indigène. Un drapeau tricolore planté sur la plage indiquait que les Français étaient là chez eux. Les nouveaux arrivants y avaient donc droit de cité, du fait de leur naissance.

L'un, nommé Exupère, était Roussillonnais ; l'autre, Dominique, était Languedocien. Ils venaient jeter les bases d'une mission sur ce coin du grand golfe de Tadjoura, qu'on leur avait dit plein d'avenir et bien placé pour donner accès aux pays gallas.

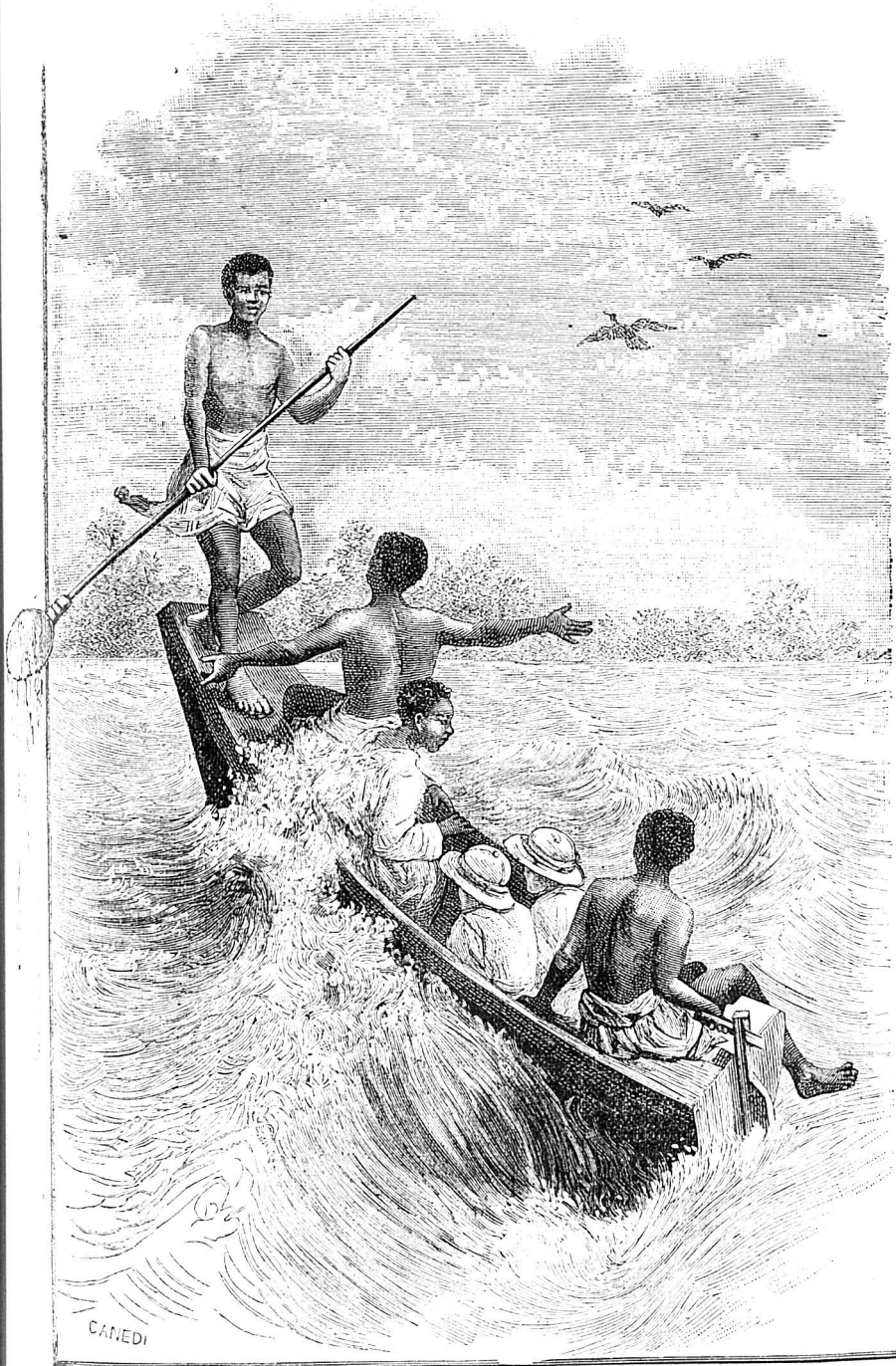
### I. — LES GALLAS ET GUILLAUME MASSAJA.

LES pays gallas ! Depuis vingt ans que leur évangélisation avait été confiée par le pape Grégoire XVI aux enfants de saint François, la bure du Pauvre d'Assise n'avait pu y faire que des apparitions intermittentes.

Dès le mois d'avril 1846, l'évêque que Rome leur avait envoyé, le vaillant Capucin piémontais Guillaume Massaja, débarquait à Alexandrie. Il voulait pénétrer dans son diocèse

---

(1) Grosse barque non pontée.



DÉBARQUEMENT A OPOCK DES DEUX PREMIERS MISSIONNAIRES FRANÇAIS.



par l'Égypte et la Nubie, en remontant le Nil jusqu'à Khar-toum, puis le Nil Bleu jusqu'au Choa. Un ordre de la Propagande modifie son itinéraire et l'envoie, par Suez et Massaouah, à Gouala (Tigré) conférer les ordres majeurs aux jeunes séminaristes du saint Lazariste napolitain Justin de Jacobis. A peine leur a-t-il imposé les mains qu'il est forcé de s'enfuir. Sa tête est mise à prix. Il regagne pourtant le littoral sans encombre, erre de Massaouah à Aden, d'Aden à Massaouah, de Massaouah à Gondar. Au cours de ces odyssées, semées de péripéties souvent douloureuses, parfois consolantes, émouvantes toujours et d'un intérêt intense, il donne à Justin de Jacobis la consécration épiscopale. Puis il lui dit adieu ; il revient en Europe, il passe à Rome, à Lyon, à Paris, à Londres, partout reçu avec de grands honneurs, par Pie IX, par la Propagande, par la Propagation de la Foi, par la reine d'Angleterre.

Muni de subsides précieux et d'appuis diplomatiques plus précieux encore, il retourne en Afrique, il remonte la vallée du grand fleuve égyptien et de son affluent l'Atbara. Déguisé en marchand, poussant un âne, vendant des bibelots, il pénètre dans l'Amhara ; mais, à Matama, son désintéressement dans le négoce trahit son incognito, il est assailli par une foule en délire et n'échappe à la mort que par miracle... Il entre enfin dans sa terre promise (1854). Rois gallas et peuplades gallas se portent au-devant de lui, l'accablent des témoignages de leur vénération, se disputent le bienfait de sa présence et de ses enseignements.

Le Guduru, le Lagamara, le Ghera, l'Ennerea, sont successivement évangélisés. Partout s'élèvent des chapelles dont il est l'architecte et le maçon, des écoles dont il est le bâtisseur et le professeur, des dispensaires dont il est le médecin : dans une épidémie de petite vérole, accroupi sous un arbre, une peau de vache sur les genoux en guise de tablier, il inocule le vaccin préservateur à des centaines de personnes par jour.



Louis de Gonzague LASSERRE (1839-1903),  
premier vicaire apostolique d'Aden (Arabie).

Né à Morestel (Isère) le 6 avril 1839 ;  
Capucin ; missionnaire chez les Gallas (en 1880).  
Nommé évêque le 15 octobre 1882, sacré le 10 décembre ;  
d'abord coadjuteur de Mgr Taurin Cahagne,  
puis vicaire apostolique d'Aden (1888) ou Arabie (1889) ;  
démissionnaire pour raisons de santé en 1901.  
Mort à Lyon, le 23 août 1903.

Il passe au Kaffa. Le monarque lui fait bon accueil, très bon accueil..., trop bon même... Imaginez-vous que ce sauvage se met en tête de lui faire épouser une princesse royale ! On voit d'ici comment furent reçues ces ouvertures matrimoniales. Mais le refus de l'évêque est habilement exploité par ses ennemis. Un décret d'expulsion est rendu contre lui. Il est reconduit à la frontière, à pied, mourant de fatigue, de faim, de soif, et empoisonné par les pestilentielles exhalaisons du cadavre d'un chien que portent continuellement devant lui les soldats de son escorte.

Hélas ! il n'est délivré de ces tortures que pour tomber aux mains des satellites du Négus Théodoros II, (1855-1868). Oh ! cette fois, sa dernière heure est bien arrivée ! Il est dépouillé de ses vêtements, chargé de fers, traîné au tribunal de l'ennemi mortel des Européens. Il se prépare au martyre. Il se rappelle les deux Capucins français Cassien (de Nantes) et Agathange (de Vendôme), pendus à Gondar en 1638 avec leur propre corde franciscaine. Le sort de ses héroïques prédécesseurs du XVII<sup>e</sup> siècle ne va-t-il pas devenir le sien ? Mais non. La sagesse de ses réponses impressionne si favorablement le cruel empereur que, au lieu d'être livré au bourreau, il est remis en liberté.

Il revient en Europe. Il vient en France. Il fonde à Marseille et place sous la direction du P. Lasserre (le futur premier évêque d'Aden) un séminaire, qu'il peuple de négrillons gallas. Il leur fait lui-même la classe jusqu'au jour où une lettre de « Ménélik, roi du Choa » lui rouvre les portes de sa chère mission (1), en attendant qu'un dernier édit de proscription signé du Négus Ati Joannès les lui ferme à jamais...

Et c'est en vertu de ses ordres qu'au milieu du mois de novembre 1863 deux Capucins français débarquaient d'un boutre arabe venu de Zeïla, dans la petite rade d'Obock.

---

(1) Dans cette lettre, le futur Négus lui disait : « Je vous aime du même amour que vous m'aimez. Venez dans mon royaume le plus tôt que vous pourrez. »



MÉNÉLIK (1844-1913),  
*negus negusti* (roi des rois) d'Ethiopie.

Né au Choa le 18 août 1844 ;  
fils du roi Mélicot, décédé en 1856 ;  
proclamé roi du Choa en 1866 ;  
successeur de l'empereur Joannès en mars 1889.  
Mort dans sa capitale (Addis Abeba) le 12 décembre 1913.

## II. — PREMIERS IMMIGRANTS FRANÇAIS A OBOCK

LES Pères Dominique et Exupère venaient y fonder un établissement, puis étudier les voies et moyens à prendre pour pénétrer de là chez les Gallas.

Pour toute population, ils n'y trouvèrent qu'une misérable famille d'indigènes qui leur offrit l'hospitalité.

« Voulez-vous, écrit le P. Exupère, voulez-vous le croquis de notre habitation d'Obock? Représentez-vous une calotte sphérique d'un mètre d'élévation à son point culminant, et d'une circonférence d'un mètre à peu près de rayon. Sous cette calotte, faite de peaux mal tannées, il y a un lit, un foyer et quelques outres pour l'eau et le lait...

« Le pays est assez présentable. L'eau douce s'y trouve presque à fleur de terre, et la pluie du ciel y produit à certaines époques de l'année d'excellents pâturages ; le bois (propre seulement au chauffage et aux constructions indigènes) s'y trouve en abondance ; enfin, quoique sous la même latitude qu'Aden, la chaleur y est beaucoup moins intense.

« Nous avons parcouru toute la côte depuis Zeyla jusqu'à Raz-Bir. Les deux seules localités importantes sont Tadjoura et Reyta. Chacune est gouvernée par un sultan. Dini, sultan de Reyta, est un très honnête homme. C'est lui qui a vendu pour 50.000 francs la baie d'Obock à la France. Vainement les Anglais lui offrirent une somme triple pour qu'il résiliât la convention. Il répondit noblement qu'il ne pouvait tirer deux moutures du même sac de blé. Les Anglais voulurent ensuite lui acheter une petite baie qu'il possède sur la mer Rouge ; il refusa de la vendre.

« Tant d'honnêteté me parut chose extraordinaire. J'appris bientôt que le sultan était jadis possesseur de Périm, où il allait tous les ans pêcher les tortues, ce qui lui donnait un assez bon revenu. Or les Anglais ont pris Périm sans le consulter et sans le payer. Sa conduite est-elle honnêteté ou vengeance ? Problème !

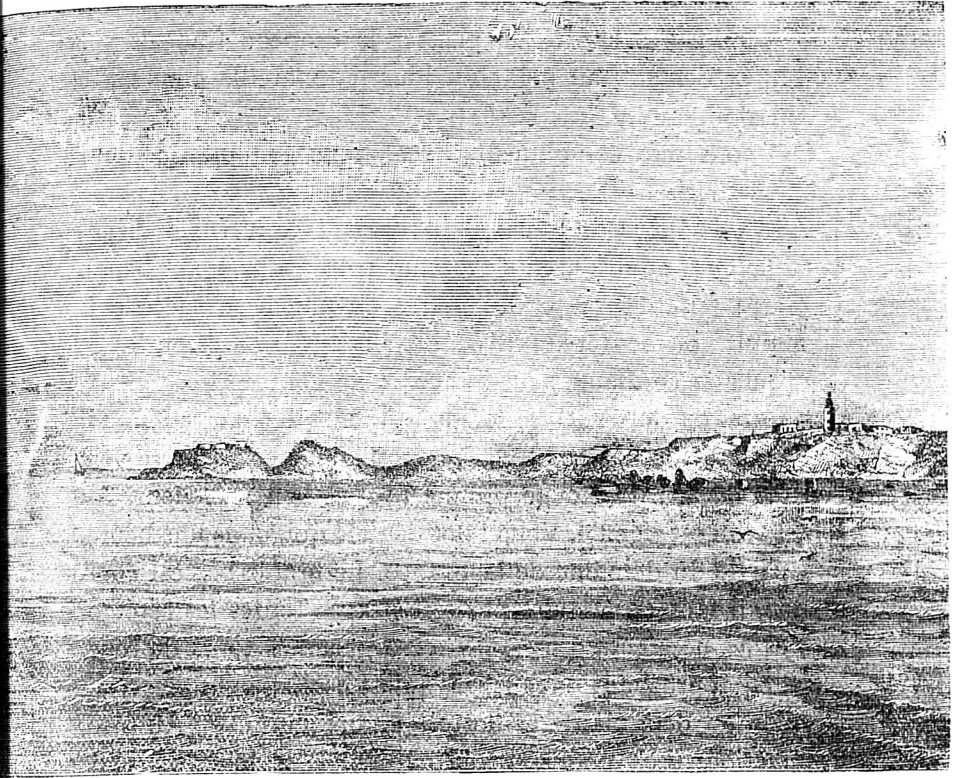
« Mais revenons à Obock. C'est, vous le savez, pour satisfaire l'opinion publique, émue du sans-gêne avec lequel les Anglais se sont emparés de Périm, que Napoléon III a fait l'achat de ce territoire.

« Comme point stratégique, Obock vaut autant qu'Aden et Périm ensemble. Il est situé à 2 milles à l'ouest du Raz-Bir, et le Raz-Bir commande la grande entrée de la mer Rouge ; la petite est sous le canon de Périm... Certes, on ne peut contester aux Anglais le génie des affaires : ils n'aiment à dépenser inutilement ni un homme, ni un *shilling*. Eh bien ! comptez ce qu'ils ont sacrifié d'hommes et d'argent pour faire d'Aden le Gibraltar de la mer Rouge. Et, de tous ces sacrifices, ils sont bien loin de se repentir, ce qu'ils ont fait à Périm le prouve... »

### III. — PÉRIM.

**P**ÉRIM ! encore Périm... Ce Périm, qui revient à tout instant sous la plume de notre missionnaire, demande un mot d'explication.

Périm, îlot volcanique de 20 kilomètres de tour, se trouve par le travers du détroit de Bab-el-Mandeb, à l'entrée sud de la mer Rouge.



L'ILOT DE PÉRIM.

En 1857, Périm était vacant. Nulle puissance européenne n'en revendiquait la possession. Le commandant X... (ne le nommons pas) reçut l'ordre d'y planter le pavillon français. Un secret rigoureux était imposé. L'état-major, aussi bien que l'équipage du navire, ignorait le but du voyage.

On arrive à Aden.

A peine débarqué, visite de l'officier français au gouverneur de la place, et, en échange, invitation de celui-ci, pour le soir même, à dîner. Notre compatriote crut pouvoir se départir, vis-à-vis d'un amphitryon si aimable, de la réserve officielle qu'il avait observée jusque-là.

« — Je vais, lui dit-il, accomplir une mission qui rapprochera encore plus nos deux pavillons dans ces mers.

« — Vraiment ?

« — Oui ! J'ai l'ordre de planter le drapeau français sur Périm, et demain, au point du jour, j'appareille pour cette destination.

« — Tous mes compliments ! » réplique son interlocuteur avec un sourire.

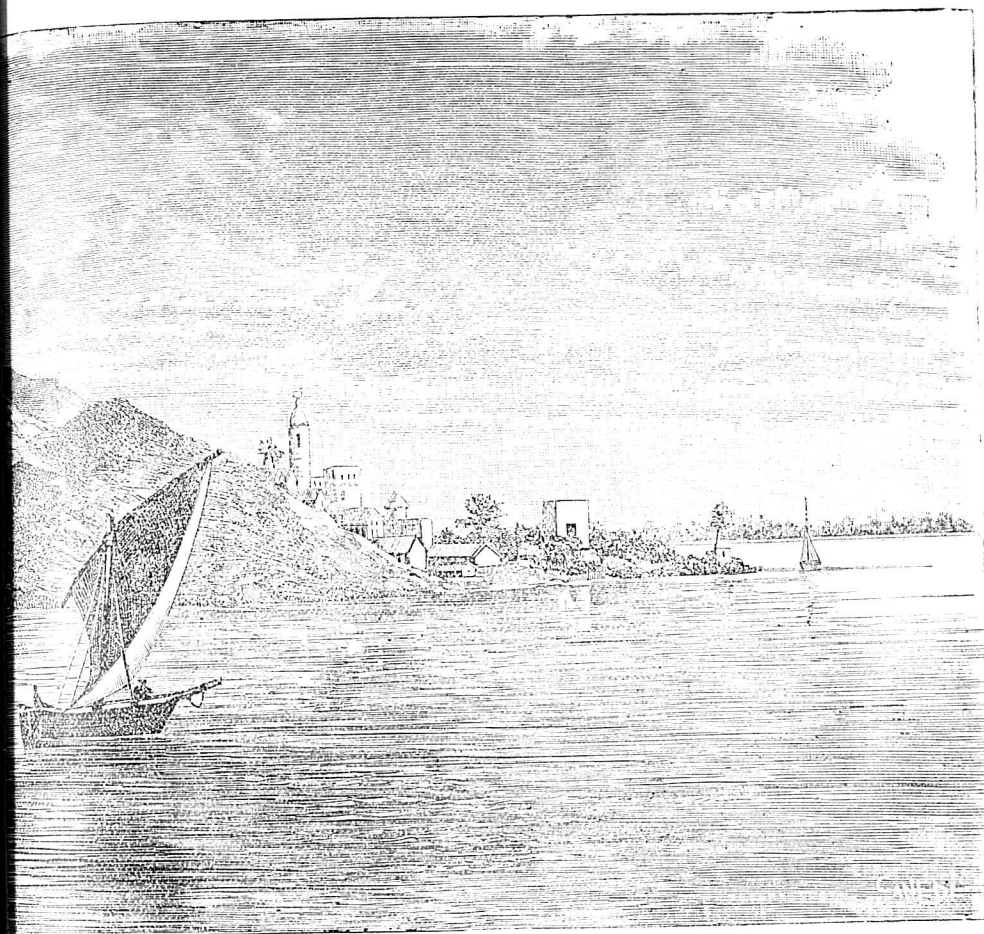
Puis, on se lève de table, et le souriant gouverneur disparaît quelques minutes, en s'excusant sous un prétexte banal. Il rentre ; les cigares et les verres de punch se succèdent. A minuit, on se sépare avec de chaleureuses étreintes et des souhaits cordiaux pour le succès de l'entreprise.

A terre, on dort encore, lorsqu'au point du jour, comme il avait été dit, le bâtiment français appareille et se dirige vers l'entrée de la mer Rouge. Bonne mer et bon marcheur. Au soir, Périm est signalé. Voilà l'îlot dénudé qui, dans une heure, fera partie du domaine de la France. Le branle-bas est commandé, il faut en prendre possession avec toutes les cérémonies et les honneurs d'usage. Encore quelques tours de roue. Mais, en approchant davantage, qu'est ceci ? Sur la plage, un pavillon est déjà planté et flotte au haut d'un mât. Au pied, des factionnaires paraissent le garder. Plus loin, un petit vapeur montre sa cheminée au-dessus d'une saillie de rocher. On dirait... les couleurs anglaises et des soldats anglais.

En effet, c'étaient bien les uns et les autres. Le gracieux gouverneur d'Aden, saisi par la nouvelle que lui communiquait son hôte, n'avait point perdu la tête. Sa disparition soudaine après dîner n'avait eu d'autre motif que de lui permettre de donner à son tour des instructions pour qu'un aviso de la marine britannique chauffât sans retard et devançât les Français à cet îlot de Périm sur lequel son gouvernement, il le savait, avait déjà jeté son dévolu. Et notre inflexible commandant à nous, dupé, bafoué, n'eut plus qu'à battre en retraite et à venir rendre compte, comme il put, de l'échec piteux de sa mission.

Voilà comment, aujourd'hui, Périm appartient à l'Angleterre.





BAIE DE TADJOURA.

IV. — HENRI LAMBERT.

EN ce temps-là, le vice-consul de France à Aden s'appelait Henri Lambert. Il fut très affecté de l'escamotage de Périm. Il chercha une compensation. Le temps pressait. Le premier coup de pioche allait être donné au canal de Suez. La France avait besoin d'un point de relâche au sortir de la mer Rouge pour garantir l'indépendance et la sécurité nécessaires à ses intérêts maritimes. Henri Lambert tourna ses

yeux vers la côte d'Afrique et noua des intelligences avec les chefs somalis pour arriver à l'achat d'une parcelle du littoral. En 1859, il touchait à son but. Son choix s'était fixé sur le port d'Obock. Il n'avait plus qu'à reconnaître d'une manière définitive son acquisition. Le 3 juin, à la tombée de la nuit, il quittait Moka à bord d'un boutre. Par un bon temps, c'est une traversée de quarante-huit heures au plus. Mais ce voyage cachait un guet-apens. Au large, Henri Lambert tombait assassiné !

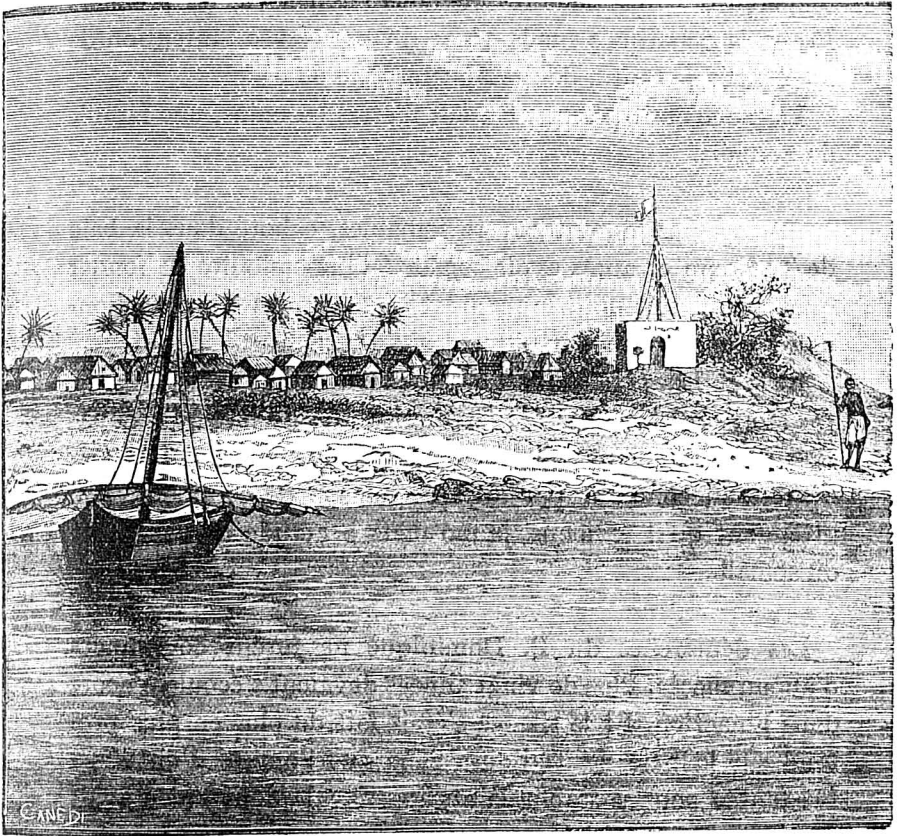
D'où venait le coup ? Quels en étaient les inspirateurs ou les complices ? Si les guinées anglaises, découvertes plus tard entre les mains des meurtriers, demeurèrent quand même impuissantes à en trahir les noms, le devoir d'en tirer sur-le-champ une vengeance légitime s'imposait, en tout cas, à notre dignité.

Le capitaine de vaisseau Fleuriot de Langle, commandant, à Bourbon, notre station navale des Indes, se fit livrer les coupables qui furent exécutés. Puis, il reprit les négociations de Henri Lambert, et les fit aboutir en 1860. Mais ce fut seulement le 11 mars 1862 qu'elles reçurent une sanction officielle. Le traité fut signé, à Paris, par le ministre des affaires étrangères, puis à Obock par les chefs contractants et on leur versa la somme convenue : 10.000 thalaris (50.000 francs).

#### V. — LA COLONIE D'OBOCK.

**D**EPUIS l'extrémité de la baie de Tadjoura jusqu'à la pointe de Raz Doumeïra, tout le territoire somali, sur une profondeur de 100 kilomètres, devenait français.

Pour désolées et inhospitalières que soient ces côtes éthiopiennes, elles n'en ont pas moins pour nous une grande importance politique et commerciale. De date immémoriale le trafic est considérable dans le golfe de Tadjoura. A deux époques de l'année, au printemps et en automne, le désert s'anime, la solitude se peuple, une foule innombrable couvre le rivage. Elle apporte des denrées et s'approvisionne, en



LA PLAGE D'OBOCK.

échange, des produits de l'industrie européenne, dont les indigènes commencent à goûter les agréments, ou du blé, du riz, des dattes, que leur envoient les Indes, l'Arabie et le golfe Persique.

Tel est le domaine, pendant et concurrent d'Aden, dont nous devînmes, il y a soixante-six ans, maîtres et seigneurs moyennant un débours de cinquante pauvres mille francs.

Mais nous ne montrâmes guère d'empressement à faire acte de propriétaire. Ce traité du 11 mars 1862, très remarqué en Angleterre, avait éveillé chez nous peu d'échos. En dehors des employés qui l'enregistrèrent, personne ne l'honora d'une minute d'attention. Je me trompe. Il n'était point passé

inaperçu des missionnaires et, nous l'avons vu, les premiers Français débarqués sur la plage d'Obock avec l'intention de s'y établir étaient... deux Capucins.

La plage était déserte. En fait d'êtres humains, une famille de Somalis.

Après avoir, durant quatre semaines, caboté dans la baie de Tadjoura et après avoir constaté l'impossibilité de fonder quoi que ce soit pour le moment à Obock, les deux missionnaires s'en revinrent tristement à Aden.

Et le P. Exupère écrivait de là le 20 décembre 1863 :

« Mon confrère retourne en France afin de hâter l'occupation effective et officielle d'Obock ou, du moins, l'établissement d'un comptoir par quelque maison de commerce. En attendant qu'il revienne, je me mets à l'étude de l'arabe et du somali... »

Les démarches du P. Dominique ne furent couronnées d'aucun succès. Plus de vingt années devaient s'écouler encore dans l'inaction. Et le silence s'était fait de plus en plus profond sur la baie de Tadjoura sans que l'ombre d'un effort fût tentée pour y établir la station navale dont l'idée avait présidé à son acquisition.

Il fallut que l'Angleterre nous refusât du charbon à Aden, en 1884, lors de l'expédition du Tonkin, pour que l'on se décidât à reprendre la question d'Obock ; car on n'y avait même pas songé lorsqu'en 1870, notre « bon ami » John Bull nous avait déjà pareillement traités.

Le 24 juin 1884, paraissait à l'*Officiel* un décret nommant M. Léonce Lagarde gouverneur d'Obock, et les Chambres votaient les crédits nécessaires à l'établissement d'un dépôt de charbon et d'un centre colonial. En quelques mois, la côte des Adals se transforme ; des factoreries, des maisons de commerce, des jardins, une caserne, s'y élèvent comme par enchantement.



AFRIQUE ORIENTALE. — UN SOMALI.

VI. — LA MISSION.

LES Capucins reviennent, envoyés non plus par le saint évêque piémontais Massaja, mais par son successeur. Après trente-cinq années de marches, de luttes, de tortures physiques et morales, le fondateur de la mission galla, non vaincu, mais à bout de forces, avait remis son bâton de commandement à son lieutenant fidèle, un Français celui-là, un Normand, Louis-Taurin Cahagne.

Les Capucins reviennent à Obock, ils trouvent la ville bâtie et habitée : elle a des colons dans ses rues, des soldats dans sa caserne, des vaisseaux dans sa rade. Ils obtiennent un morceau de terrain et y construisent une résidence, une église, une école. La porte d'accès aux pays gallas est désormais largement ouverte. Par là passent les missionnaires destinés au Harrar, au Choa, au Kaffa. Passent aussi par là les Pères malades qui reviennent reprendre des forces en Europe et les élèves indigènes qu'ils envoient à leurs séminaires de France ou d'Italie.

« J'ai moi-même jadis, raconte M. de Rivoyre (1), conduit au Caire, où un Capucin de Marseille était venu les attendre, quelques-uns de ces enfants destinés au sacerdoce. C'était une dizaine de petits esclaves que des marchands amenaient à la côte et que Mgr Massaja, alors à Massaouah, avait rachetés. Autant de squelettes ambulants.

« Sans être bien édifiés, au début, sur la nature du sort qui leur était dévolu, ils savouraient, les uns et les autres, avec délices le bien-être de leur nouvelle condition. C'était la première fois qu'ils se voyaient encouragés, consolés, bien traités.

« Après les avoir, au préalable, habillés, nourris, le vénérable évêque s'était ensuite donné la tâche de les instruire ; et lorsqu'il les vit suffisamment pénétrés des principales vérités de la doctrine chrétienne, il leur avait conféré le baptême. Je fus le parrain de l'un d'eux. J'avais choisi celui qui paraissait le plus intelligent. Il pouvait avoir une douzaine d'années.

---

(1) *Les Français à Obock*, Picard et Kahn, Paris.



Louis-Taurin CAHAGNE,

deuxième vicaire apostolique de la mission des Gallas (1880-1899).

Capucin ; né au diocèse d'Evreux le 27 mai 1826.

Parti pour l'Afrique avec l'évêque Massaja en 1866 ;  
missionnaire en Egypte d'abord, puis chez les Gallas.

Nommé évêque le 21 mars 1873, sacré seulement le 14 février 1875 ;  
d'abord coadjuteur, puis (en août 1880) vicaire apostolique.

Mort à Carcassonne (au cours d'un voyage entrepris pour les affaires de sa  
mission), le 1<sup>er</sup> septembre 1899.



« Dix-huit mois après, traversant Marseille, j'allai les voir. Ils étaient en récréation ; mais, à la place des dix petits moricauds couverts d'une chemise sommaire, mal dégrossis, mal peignés, malingres, chétifs, dont je me souvenais, je me trouvai tout à coup au milieu d'une bande de jeunes séminaristes vêtus de la même robe de bure que les Pères, jouant, criant, gais, contents, bien portants. On ne les avait pas prévenus. Bien que mon costume, à moi, se fût aussi modifié, tous me reconnurent et accoururent me saluer en français. Mon filleul, entre autres, était un grand garçon, parlant notre langue avec facilité, et dont le maintien dénotait à lui seul une bonne conduite à laquelle les religieux se plaisaient à rendre hommage. J'étais charmé de les revoir en cet état, mais néanmoins quelle drôle de mine ces petits visages noirs vous avaient sous leurs capuchons gris !

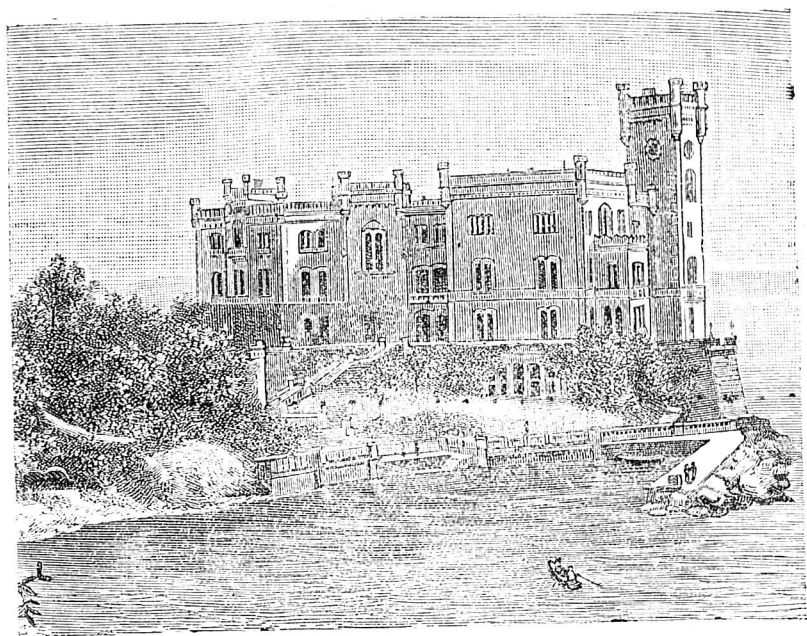
« Depuis, quelques-uns d'entre eux sont devenus des hommes et ont été ordonnés prêtres. Ils sont missionnaires, à présent, et vivent parmi leurs compatriotes auxquels, avec la parole de Dieu, ils font entendre des récits du grand pays où s'est écoulée leur enfance. »

Mgr Taurin Cahagne s'intéressait tout particulièrement à la mission d'Obock, et c'est pour le récompenser des services rendus par son école, d'où sont sortis la plupart des interprètes abyssins utilisés par la France, qu'il fut nommé, en juillet 1892, chevalier de la Légion d'honneur.

Mais le progrès marche. En 1896, Obock est abandonné.

Djibouti, qui lui fait face, est reconnu plus avantageux et toute la colonie s'y transporte, corps et biens. La mission, elle aussi, est entraînée dans cet exode. Les Frères de l'Institut Saint-Gabriel y donnent l'enseignement primaire et manuel aux enfants indigènes et reçoivent également les enfants européens comme externes ou pensionnaires. Une école de filles, tenue par des Sœurs, existe aussi à Djibouti.

L'évêque actuel, le successeur de Louis-Taurin Cahagne (mort le 1<sup>er</sup> septembre 1899), un Vendéen, André-Marie-Élie Jarosseau, entoure toutes ces œuvres de la plus paternelle prédilection.



VILLA PRINCIÈRE AUX ENVIRONS DE NAPLES.

## VII. — LA FIN D'UN HÉROS.

TANDIS que naissait, grandissait, s'épanouissait, sur les bords du golfe de Tadjoura, la mission obockaine, fille de la mission galla, l'évêque Massaja, père de la seconde et aïeul de la première, achevait sa course ici-bas dans le calme d'une retraite contrastant singulièrement avec l'épopée tumultueuse de son apostolat. Revenu en 1880 au pays natal, chargé de mérites et d'années, il s'était assis, enfin fatigué, à l'ombre du tombeau de Virgile, attendant l'heure du suprême voyage dans l'enchanteresse et radieuse vision de Parthénope, au milieu des palmiers de la villa Amirante,

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente  
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger.

C'est là que l'ange de la mort vint le chercher en 1889, le 6 août, à l'aube de la fête de la Transfiguration.

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                  | <i>Pages</i> |
|------------------------------------------------------------------|--------------|
| PRÉFACE .....                                                    | 5            |
| LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL MAURIN, ARCHEVÊQUE DE<br>LYON ..... | 7            |
| AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE .....                              | 9            |
| Congrégation du Saint-Esprit.....                                | 12           |
| SÉNÉGAL .....                                                    | 18           |
| GUINÉE FRANÇAISE .....                                           | 49           |
| Missions Africaines de Lyon.....                                 | 57           |
| COTE DE L'IVOIRE .....                                           | 65           |
| DAHOMEY .....                                                    | 72           |
| GABON .....                                                      | 96           |
| LOANGO .....                                                     | 152          |
| AFRIQUE CENTRALE FRANÇAISE.....                                  | 161          |
| OUBANGHI .....                                                   | 162          |
| TCHAD .....                                                      | 186          |
| AFRIQUE ORIENTALE FRANÇAISE.....                                 | 187          |
| Capucins .....                                                   | 188          |
| OBOCK ET DJIBOUTI .....                                          | 188          |

*Dans un troisième volume intitulé : HÉROS TROP OUBLIÉS DE NOTRE ÉPOPÉE COLONIALE, Asie, Amérique, Océanie, nous exposerons la bienfaisante action patriotique des missionnaires dans les territoires qui, soit dans l'Inde, soit dans l'Indo-Chine, soit dans le Nouveau-Monde, soit dans les archipels de l'Océan Pacifique, sont des prolongements de la France.*

De nos jours encore, la bienfaisante action patriotique des missionnaires continue de s'exercer dans toutes les régions composant le domaine colonial de notre patrie. Si vous désirez vous tenir au courant des services ainsi rendus à la France par les missionnaires français

*Abonnez-vous au Journal*

# “Les Missions Catholiques”

ADMINISTRATION

**12, rue Sala, Lyon (2<sup>e</sup>)**



Le *Bulletin les Missions Catholiques* donne le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois 24 pages (in-quarto à deux colonnes) de lettres écrites par les missionnaires, avec la reproduction de photographies venues directement des pays de missions. Il forme, à la fin de l'année, un gros et magnifique volume de 588 pages, illustré de plus de 150 gravures.



*Un numéro spécimen est envoyé à toute demande*

